

Journal plein
d'humour et
de bandes dessinées

mensuel

Dec. 77 - n° 107 - 8 francs
Canada: 1 dollar 10.
Portugal: 475D. escudops
Suisse: 6 F.S.

charlie



BARBUS, LISEZ

CHARLIE HEBDO

HEUREUX?

HEUREUX!

CHARLIE HEBDO

CHARLIE HEBDO

TOUS LES JEUDIS - 5F

WOLINSKI

ARBRES, LISEZ :

CHARLIE HEBDO

JE L'AIME

CHARLIE HEBDO

TOUS LES JEUDIS - 5F

WOLINSKI

JEUNES MARIÉS, LISEZ

CHARLIE HEBDO

NOUS N'OUBLIERONS JAMAIS ...

...NOTRE VOYAGE DE NOCE À SEVESO

TOUS LES JEUDIS - 5F

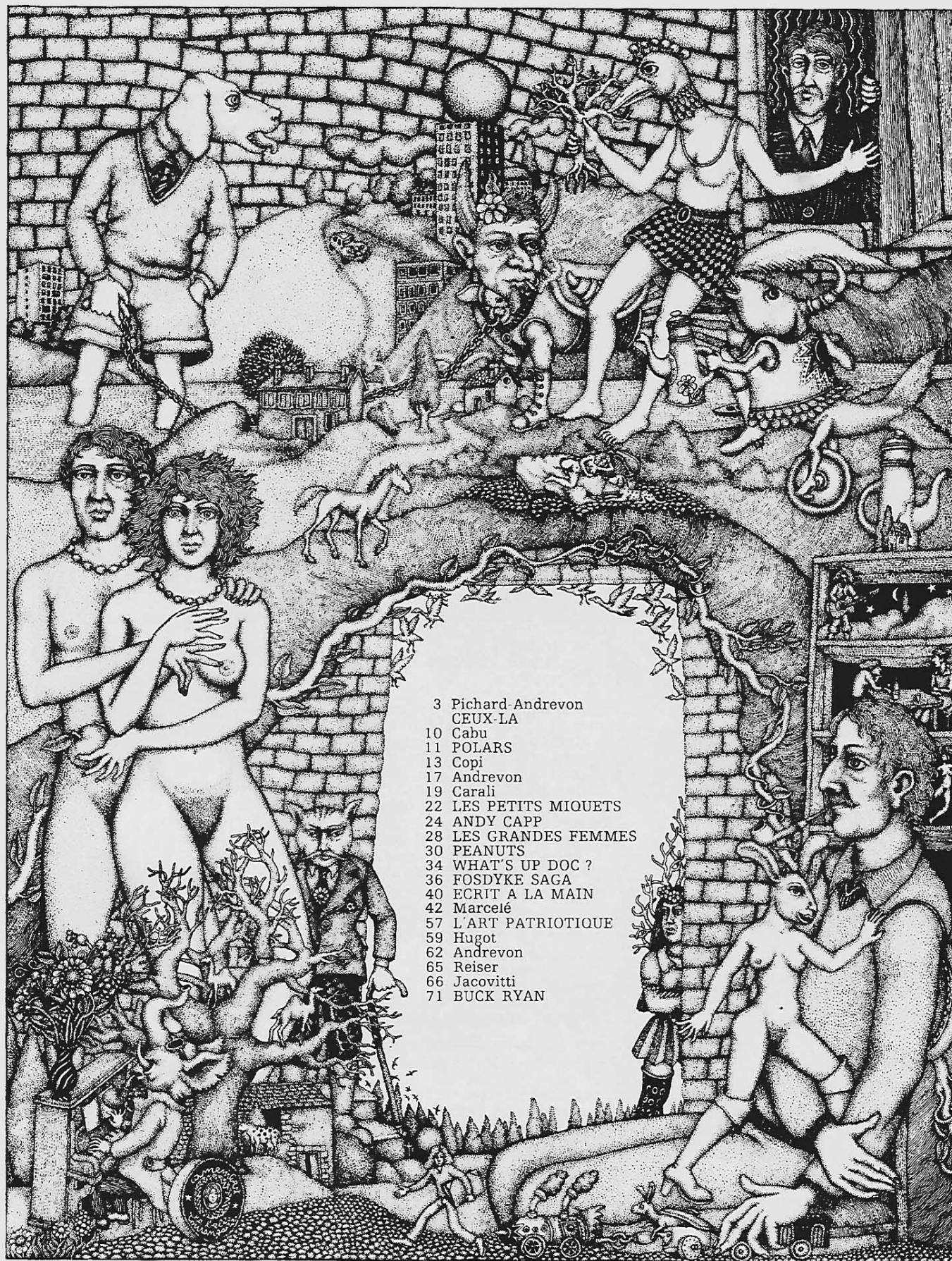
WOLINSKI

ÉCOLOGISTES, LISEZ

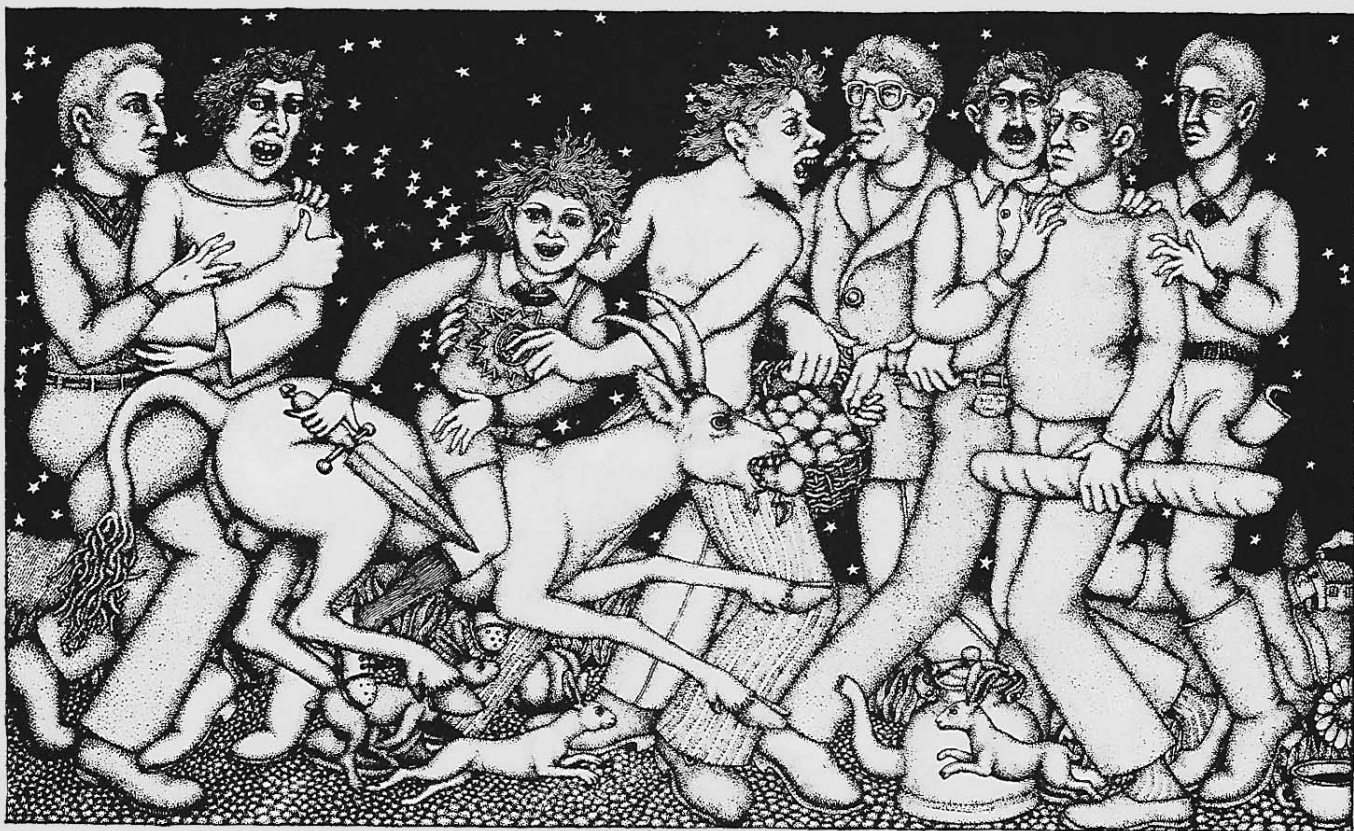
CHARLIE HEBDO

TOUS LES JEUDIS - 5F

WOLINSKI



- 3 Pichard Andrevon
CEUX-LA
- 10 Cabu
- 11 POLARS
- 13 Copi
- 17 Andrevon
- 19 Carali
- 22 LES PETITS MIQUETS
- 24 ANDY CAPP
- 28 LES GRANDES FEMMES
- 30 PEANUTS
- 34 WHAT'S UP DOC ?
- 36 FOSDYKE SAGA
- 40 ECRIT A LA MAIN
- 42 Marcelé
- 57 L'ART PATRIOTIQUE
- 59 Hugot
- 62 Andrevon
- 65 Reiser
- 66 Jacovitti
- 71 BUCK RYAN



Buck Ryan. C'est de la bande dessinée comme on ne sait pas en faire en France. Pas géniale mais passionnante, pas très bien dessinée mais efficace. L'équivalent des feuillets télé de notre époque. On n'arrive pas à s'en décrocher puis, lorsque c'est fini, on trouve ça con. L'arrière-plan de l'histoire, détails vrais, petits villages, images des années 50 dans une Angleterre qui ne sait pas encore que sa situation ne va qu'empirer, m'a attendri et m'a rappelé des souvenirs. En 1952, j'étais dans le Sussex, je travaillais dans un « Agricultural Camp » pendant mes vacances et je flirtais avec Mary, que j'appelais « Jam Girl » parce que ses lèvres avaient un goût de confiture.

Marcelé. C'est à « Charlie mensuel » qu'il a fait ses débuts. Deux ou trois fois par an, il m'apporte quelque chose. Il progresse. C'est de plus en plus beau. Je lui ai dit que je trouvais que son scénario n'était qu'un fantasme d'adolescent. Il m'a dit que cela n'avait rien d'étonnant car c'est effectivement un de ses fantasmes d'adolescent

qu'il a mis en images. Il y a un public pour ça.

Shuto Headline. Sous ce pseudonyme se cache très mal un de nos meilleurs auteurs de romans policiers. Au cours d'un déjeuner bien arrosé, je lui ai dit : « J'aime les polars, mais il y en a trop. Je ne sais pas lesquels acheter. Je suis sûr que les lecteurs de « Charlie » sont comme moi. Aide-nous, toi qui les as tous lus. » Voilà son premier article. J'ai appris des choses.

Maryse Wolinski, elle aussi, m'apprend beaucoup de choses. Depuis que je la connais, je respecte les femmes. Avant, je me contentais de les aimer. Un article sur les femmes syndicalistes. Ça existait déjà en 1900.

Carali. Il fait son chemin. Ses dessins envahissent les productions des Editions du Square : après « Charlie mensuel », « Charlie-Hebdo » et le petit dernier, « B.D. ». Avez-vous acheté « B.D. » ? C'est pas mal, hein ? Les premiers numéros se sont arrachés. Ce n'est que justice.

Copi. Une histoire méchante. Copi ne s'attendrit jamais sur

La publicité nous prend pour des cons, la publicité nous rend cons... C'est pourquoi il n'y en aura plus dans « Charlie mensuel ». C'était vraiment trop laid dans les pages.

ses personnages. Copi n'a pas de cœur. Juste une tête et un sexe.

Tout cela plus le reste, cela fait un « Charlie mensuel » solide et copieux. Il y en a eu de meilleurs, il y en a eu de pires. Mais vous savez tout ça. J'ai de plus en plus de mal à trouver une petite phrase désabusée pour terminer mes éditoriaux, alors je répète toujours la même.

W.

Directeur de la publication : Georges Bernier.
 Ange tutélaire : Cavanna.
 Rédacteur en chef : Wolinski.
 Bras droit : Blandine.
 Espion : Willem.
 Editions du square, s.a.r.l. au capital de 30 000 F.
 Siège social : 10, rue des Trois Portes, 75005 Paris - Téléphone : 633 27 34.
 Abonnement 12 numéros : 45 F.
 Etranger : 95 F.
 Dépôt légal : quatrième trimestre 1977.
 Imprimerie : Presses de la Bucherie.
 Distribution : N.M.P.P.
 Printed in Italy
 Commission paritaire n° 47209.

ANDREYON.

CEUX-LÀ

G. RICHARD.

Résumé : Fabien et son copain le singe géant sont coincés au sommet de la Tour Inferno en feu. L'aviation arrive. On sait comment ces choses se terminent.



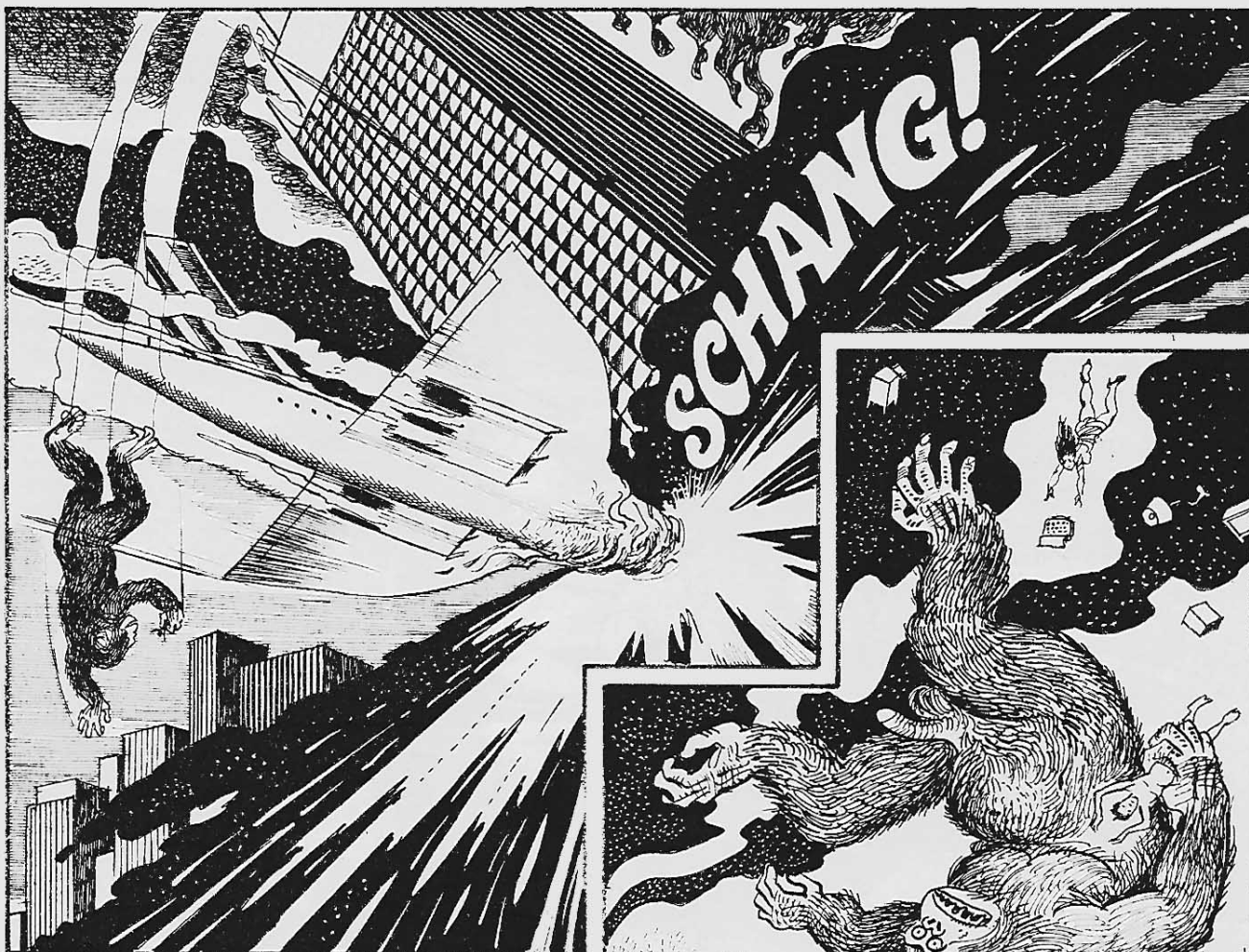


BROUING!

RRRAHHH!

LOVELY! T'AS VU ÇA,
MON GROS ? Y'A UNE
JUSTICE, QUAND MÊME !

HÉ! RÉVEILLE-TOI,
BON DIEU, MAROCCHINI !
T'ES BOURRÉ, OU QUOI ?
DÉBRANCHE LE PILOTE
AUTOMATIQUE, ON VOLE
TROP BAS, J'TE DIS...





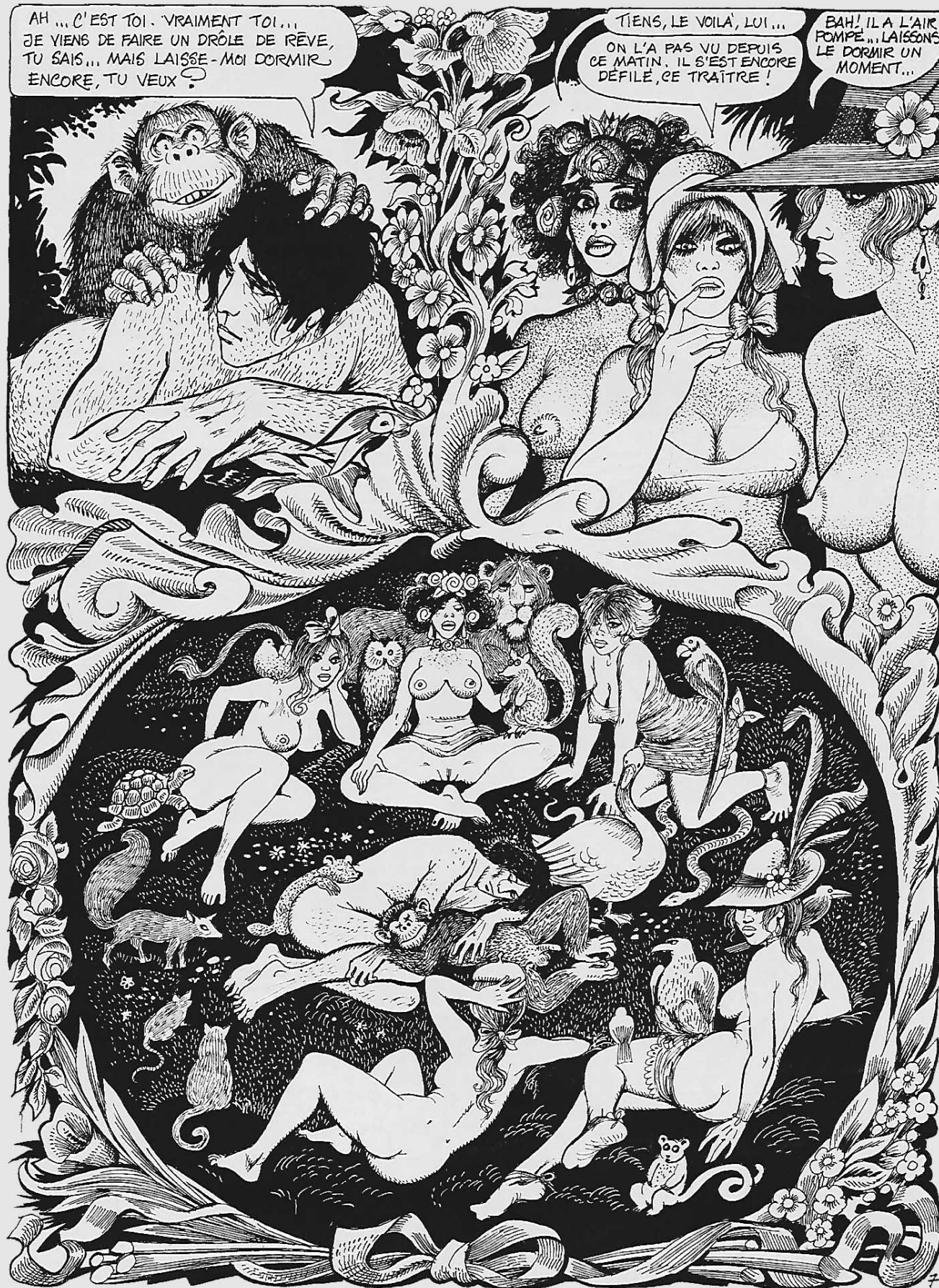




AH ... C'EST TOI. VRAIMENT TOI...
JE VIENS DE FAIRE UN DRÔLE DE RÊVE,
TU SAIS... MAIS LAISSE-MOI DORMIR,
ENCORE, TU VEUX ?

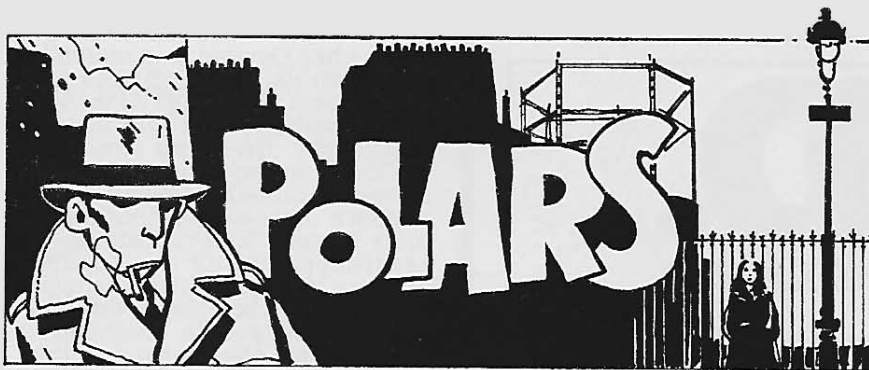
TIENS, LE VOILÀ, LUI...
ON L'A PAS VU DEPUIS
CE MATIN. IL S'EST ENCORE
DÉFILÉ, CE TRAITRE !

BAH ! IL A L'AIR
POMPE... LAISSONS
LE DORMIR UN
MOMENT...



à suivre





Approche lente

Le mieux, pour lire de bons polars, c'est d'abord d'avoir un bon libraire (ou plusieurs). Parce que la plupart du temps, en passant commande, on peut avoir des livres six ou douze fois meilleurs que les nouveautés du trimestre qui sont sur le présentoir pivotant. Encore vous faut-il un bon libraire, un homme qui, si vous lui demandez d'aller vous chercher sous trois jours, en pleine zone bleue, *Sérénade* de James Cain (1954) ou *J'aurais dû rester chez nous* de Horace McCoy (1948), ne vous répondra pas qu'il n'y en a plus, c'est épuisé – soit qu'il le pense vraiment, soit qu'il estime très justement que son bénéfice dessus ne vaut pas le dérangement. Amateurs de polars, sachez bonifier votre libraire ! Une fois l'an, achetez-lui un dictionnaire, ou le journal de Jules Renard, ou la correspondance de Marx et Engels, toutes choses volumineuses et coûteuses qui vous vaudront l'estime de l'excellent boutiquier, vous feront passer pour un bon client, et qui d'ailleurs vous aideront à parfaire votre jouissance du polar. Amateurs, bonifier son libraire, c'est parfaire sa jouissance, sachez-le !

Songez, au reste, que pour vous dénicher ensuite *A contre-voie* de Gertrude Walker (Série noire n° 67), *D'entre les morts* de Margaret Millar (Dupuis, 1966) ou *Flip parade* de Gabriel Galtier (Presses de la Cité, Mystère n° 162), il faudra que plusieurs commerçants et salariés rampent dans des caves humides, en proie aux ténèbres, aux araignées, aux miasmes délétères et à la claustrophobie. Convenez alors que vous ne payez pas cher : (a) leur émouvant dévouement, (b) la joie que vous cause leur avilissement.

Si vous êtes trop paresseux et

avares (ou bien pauvres, mais les pauvres ont autre chose à foutre que lire *Charlie*) pour bonifier votre libraire, il vous reste les marchés, aux puces ou non, qui comportent tous des étalages de polars usagés ; et puis les librairies spécialisées ou demi-spécialisées (dont nous causerons à l'occasion).

En tout cas, je vous suppose dorénavant équipés pour piocher dans les vieux polars, et c'est souvent d'eux que je vous causerai. D'autant que, pour faire dans l'actualité brûlante, mieux vaut écrire ailleurs que dans *Charlie* : Dans mon dos, les arbres ont à peine commencé de jaunir et de paumer leurs feuilles dans l'instant où j'écris, et regardez dans quel état ils sont, à présent que vous me lisez...

Pour l'actualité tiédissante, nous nous contenterons cette fois de jeter un regard sur l'an 77 (dont je vous rappelle qu'il est loin d'être achevé dans l'instant où j'écris, de sorte que mon regard sur lui se paye un méchant strabisme divergent).

En 1977, il y a eu deux gros polars coûteux que les cadres ont achetés pour lire en août et qu'il est temps que vous empruntiez si vous connaissez un cadre. Ce sont *Magic*, de William Goldman (Albin Michel), et *Necropolis*, de Herbert Lieberman (Seuil).

Magic est un thriller à suspense, avec de l'horreur psychologique (le genre *Psychose*, si vous voulez). C'est très bien foutu, c'est une belle démonstration technique, Goldman est un très bon faiseur. Goldman a commencé dans la littérature « de qualité », des critiques fous l'ont comparé à Thomas Wolfe, il a continué dans l'adaptation cinématographique, en commençant par *Harper, détective privé*, film faiblement mis en scène par Jack Smight, mais dont le script dé-

bouquin du chiant John Ross McDonald (pas confondre avec l'excellent John D. McDonald), et rendait hommage à Hammett, à Chandler, à Bay City et à toutes ces choses que nous chérissons. Goldman a continué à faire de la littérature honorable (*Les Balançoires de Central Park*), et des adaptations très swing (*Butch Cassidy, Les Hommes du président*), et il s'est mis à écrire des « super-thrillers » pré-cuits pour le cinoche (*Marathon Man*). *Magic* est un super-thriller pré-cuit, virtuose, entièrement bâti sur le gag le plus éculé que la schizophrénie ait jamais donné au monde. Il paraîtrait que Goldman est aussi l'auteur de *Soyons régence !* (Série noire n° 932), signé Harry Longbaugh. Ça ne m'étonnerait pas. Même ambiance. Au fait, *Soyons régence !* est meilleur et moins cher que *Magic*. Donc, empruntez *Magic* (vous n'êtes tout de même pas obligés de le rendre, que je sache) et commandez et achetez à votre libraire bonifié *Soyez régence !*

Herbert Lieberman, je ne connaissais pas. Il a résolu une des questions qui se posent, par les temps qui courent, aux auteurs de polars : Comment donner un choc au lecteur, avec tout ce qui se passe autour de nous ? Solution : le héros de *Necropolis* est le chef des médecins légistes de New York. Résultat : au moins un tiers de chaque chapitre est consacré aux débris humains et à la façon dont on les triture. Les premières pages sont un peu pénibles. Ensuite, on s'habitue. Voilà justement le sujet de Lieberman, qui n'est pas moralement immonde. Non seulement on s'habitue, mais on se passionne, comme le héros, pour l'énigme que posent par exemple quarante-sept débris humains dépareillés (hé oui, quarante-sept ; il en arrive d'autres ensuite...), et par le travail qui consiste à les appareiller pour savoir combien d'êtres humains ça fait, qui ils étaient, ce qu'on leur a fait et quel genre d'être humain leur a fait ça, et pourquoi. Le héros de Lieberman est un pur combattant de la connaissance pure. C'est aussi son péché. Grand toubib, il a choisi de connaître froidement, et non de guérir. Il sera puni par où il a péché, et frappé à son tour dans sa chair. Le polar est un genre moral. Le polar est la grande littérature morale de notre époque.

B.D.

n°2 L'HEBDO DE LA B.D. 2,50
TOUS LES LUNDIS 17 OCTOBRE 1977

GRIFFU TARDI MANCHETTE



EN VENTE PARTOUT

2,50 F

En 1977, à l'automne, devait sortir chez Oswald une nouvelle collection de polars, dirigée par l'inquiétant levantin Alex Varoux, terrifiant chauffeur de taxi polygraphe. On aurait trouvé là quelques Américains (dont l'intéressant Russell Greenan qui fit naguère *La reine d'Amérique*), mais surtout les Français de la génération récente (Siniac, Imbar, etc.) et même des Français débutants. Il semble qu'Oswald s'est pété la gueule, financièrement, ça lui apprendra à éditer de la poésie. Ces gens, donc, ne sortiront pas chez lui. Mais ils sortiront ailleurs, car ils sont une expression nécessaire de leur époque, c'est ce que démontre le matérialisme dialectique, fausse science inventée comme vous savez par l'inquiétant Russe Plekhanov, sur la base de menus travaux antérieurs.

En 1977, un peu après Erroll Garner et Henri Langlois, un peu avant Jacques Prévert, Joan Crawford et Groucho Marx, Marcel Duhamel est mort. 1977 n'est pas une bonne année en ce qui concerne les décès. Elles sont rarement bonnes sur ce plan.

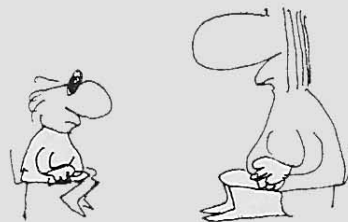
Duhamel avait inventé la Série noire. C'est plus tard que les Américains, à cause justement de la Série noire, se sont aperçus que le polar était un genre autonome et remarquable. C'est Duhamel qui a créé le genre, avec sa Série noire. Duhamel a inventé la grande littérature morale de notre époque. Il faisait semblant de ne pas le savoir. Il faisait semblant de ne pas savoir grand chose, il faisait semblant de se cogner dans les trottoirs. Comme plusieurs artistes, il planait sans avoir rien pris, par le seul effet de son intériorité, c'est-à-dire de son cœur.

Le dernier bouquin choisi par Duhamel est en fait une trilogie juive new yorkaise qui aura fini de paraître quand vous lirez ceci. Il s'agit de *Marilyn la dinque* (Super noire n° 72), *Zyeux-Bleux* (n° 77) et *Kermesse à Manhattan* (à paraître en novembre 1977), de Jérôme Charryn. J'attends d'avoir les trois pour lire le tout, mais vous pouvez y aller en confiance, ça ne risque pas d'être triste, et parfois, en rigolant, vous penserez à Duhamel qui nous manque.

Shuto Headline

MAMAN

MAMAN, POURQUOI
EST-CE QUE JE
SUIS AVEUGLE?



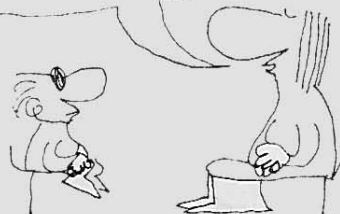
PARCE QUE JE T'AIMAIS
DES GOUTTES D'ARSE-
NIC DANS LES YEUX EN
CROYANT QUE C'ÉTAIT
DU COLLYRE



ET POURQUOI EST-CE
QUE JE SUIS PARALYSÉ
DES JAMBES?



PARCE QUE TU AS
ÉTÉ RENVERSÉ
PAR UNE VOITURE!



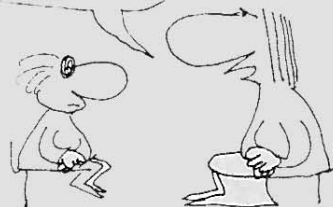
POURQUOI?



PARCE QUE TU
ÉTAIS AVEUGLE!



ARRÊTE DE ME
POSER DES QUES-
TIONS!



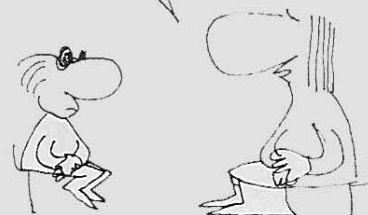
JE REGARDE
LA TÉLÉ!



ELLE EST OÙ,
LA TÉLÉ?



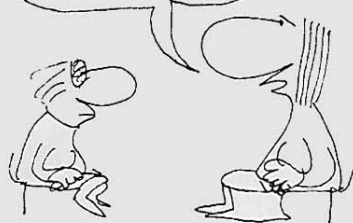
DERRIÈRE
TOI.



QU'EST-CE QUI SE
PASSE, À LA TÉLÉ?



UN PROGRAMME
POUR LES GRANDES
PERSONNES?



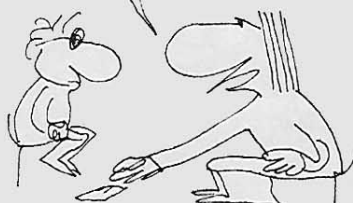
TU NE PEUX PAS LIRE
TON ASTÉRIX EN
BRAILLE ET ME
FOUTRE UN PEU LA
PAIX?



IL EST OÙ, MON
ASTÉRIX EN BRAILLE?



SOUS TA
CHAÎSE!



LE VOICI!



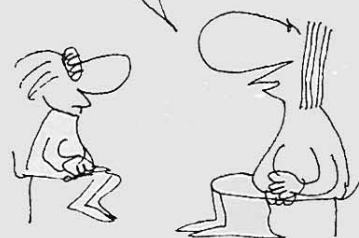
HI, HI!



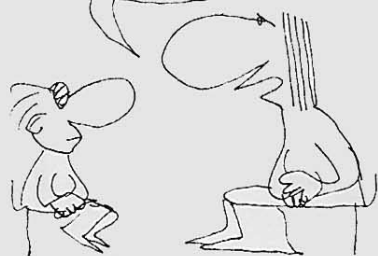
TU RIS
DE QUOI?



DES
VARIÉTÉS!



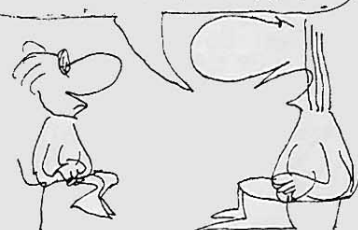
LIS TON
ASTÉRIX!



POURQUOI EST-CE QUE
JE NE M'AMUSE PAS
QUAND JE LIS
ASTÉRIX?



COMMENT ÇA, TU
NE TROUVES PAS
ASTÉRIX AMUSANT?



DIX MILLIONS DE PETITS
FRANÇAIS SE TORDENT
DE RIRE À LIRE ASTÉ-
RIX, SAUF TOI!



MAIS CELUI-CI, JE LE
CONNAIS PAR CŒUR.



ÇA NE FAIT RIEN!
RELIS-LE!



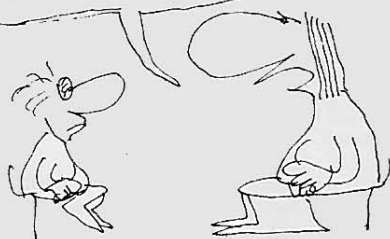
TU NE POURRAIS PAS
M'EN ACHETER UN
NOUVEAU?



AU PRIX OÙ ÇA COÛTE,
UN ASTÉRIX EN
BRAILLE?



TU N'EN AURAS PAS
DE NOUVEAU AVANT
TON ANNIVERSAIRE?



C'EST QUAND, MON
ANNIVERSAIRE?



DANS UN AN MOINS
UNE SEMAINE?



ÇA FAIT COMBIEN
DE JOURS?



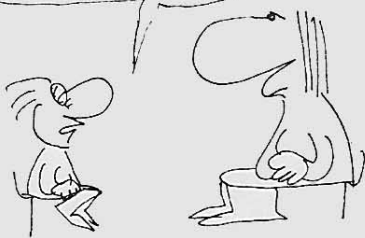
PRES QUE
UN AN!



ET À PRÉSENT, TU FER-
MES TA GUEULE ET
TU ME LAISSES RE-
GARDER JACQUES MARTIN!



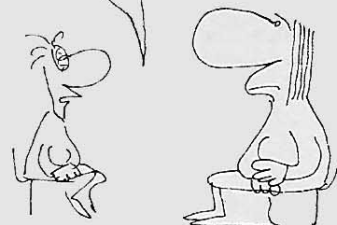
C'EST QUI,
JACQUES MARTIN?



C'EST UN HOMME CHAR-
MANT QUI ME FAIT OU-
BLIER MES SOUCIS
DE MÈRE!



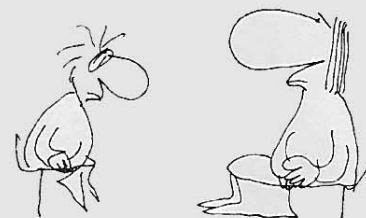
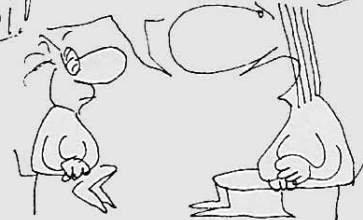
COMMENT
QU'IL FAIT?



IL DANSE ET
IL RIGOLE!



IL PASSE PAS SON TEMPS
À VOUS POSER DES QUES-
TIONS STUPIDES COMME
TOI!



AH ! QU'EST-CE
QU'IL EST DRÔLE!



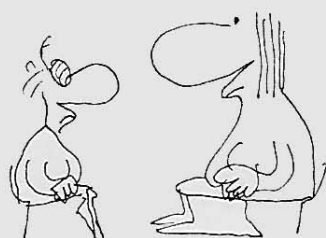
TU AURAI PRÉFÉRÉ
AVOIR JACQUES
MARTIN À MA PLACE!



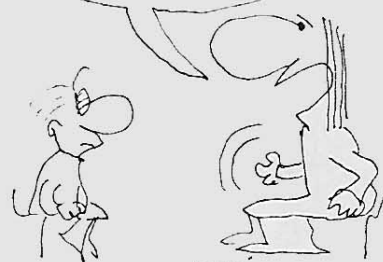
N'IMPORTE QUI AURAIT
PRÉFÉRÉ AVOIR
JACQUES MARTIN
À TA PLACE!



COMMENT AURAI-TU
VOULU QUE JE SOYE,
MAMAN?



SOURD-
MUET?



CORR-

Chanson : Stéphane Golmann, inconnu au bataillon.



On a commencé à entendre parler de lui au début des années 50. Il faisait alors partie de ce quartieron d'auteurs-compositeurs-interprètes qui se lançaient sur scène accompagnés de leur propre guitare : Georges Brassens, Félix Leclerc, Jacques Douai (enfin, lui n'était qu'interprète, mais ça ne fait rien), et Stéphane Golmann.

Brassens, c'était le gros bourru qui chantait les putes, les bistrotiers, les amours légères et passagères – dans la tradition de Prévert, Marcel Aymé, des films de Carné, tout un courant de ce fameux « réalisme-poétique-populiste » français.

Leclerc, c'était l'exotisme du Canada, la neige craquante, les brèves fleurs du printemps, les rêves nostalgiques des hivers figés.

Douai, c'était la tradition retrouvée (vingt ans avant l'émergence des groupes « folk »), des musiques guillerettes sur des chants traditionnels, des poètes du XVI^e, et tout un choix de contemporains mal connus : Desnos, Seghers, Bérимont, Gilson, Tardieu.

Golmann enfin, dernier des quatre, c'était la gouaille parisienne, l'intellectualisme de Saint-Germain, l'humour juif : un singulier mélange qui étonnait, détonnait. Ce petit bonhomme aux yeux clairs, au crâne précocement chauve et au grand sourire ironique avait une manière bien à lui de chanter la guerre, le social, les petits riens quotidiens, l'absurde de tous les jours... Une de ses premières chansons, *Les revendications d'un nouveau-né*, donne la parole aux bébés martyrisés par leurs parents :

*Le plus sale moment à passer
Les visites, vous êtes sur la brèche,
Avec tous ces gens qui vous lèche-
[che]
[chent]
Sans même prend' la peiné
[d'vous essuyer...]*

Déjà l'annonce de l'éducation sans violence et sans contraintes sociales, non ?

Plus grave, plus tendre (car Golmann est aussi un tendre), est *Les comédiens*, où il romance sur le gris persistant qui baigne les tournées des petites troupes :

*Nous sommes les comédiens
C'est pas très rigolo
Quand on sort du boulot
Rien n' nous rattache à rien
Aimes-tu ce que j'aimais
Quand tu applaudissais*

*Assis dans vot' fauteuil
Vous avez l'air blasés
Y'a pas contact
Avez-vous déclaré
C'était à cause du chien
Qui court dans la travée*

*Si le B-soixante-sept
La dame du deuxième rang
Avait laissé son clebs
Dans son appartement
Peut-être auriez-vous ri
J'y voulais tant d'sprit...*

Mais là où Golmann était le plus original, c'était dans cet humour absurde, cet humour à la Marx Brothers ou à la Woody Allen, qui fut sa marque de fabrique la plus caractéristique. Comme *Le cheval dans la baignoire*, où un type achète un cheval et le fait monter dans sa salle de bains :

*Ce n'est pas tout dit l'homme
A propos du cheval
Je voudrais bien le voir
Couché dans la baignoire
Une fois le travail fait
Après bien des efforts
Il prit son pistolet
Et étendit raide mort
Le pauvre animal
Devant Jim stupéfait.*

*Alors celui-ci
Demande à l'acquéreur
De bien vouloir lui dire
Le but de ce labeur
L'autre lui répondit
J'habite depuis dix ans
Avec un compagnon
Qui a un vice à lui
Et c'est de vouloir
Etre le seul à tout savoir
Quand il va v'nir demain*

*Me dire l'air triomphant
Tu n' devin'ra jamais
C' que j'ai vu en rentrant
Dans la salle de bains
En v'nant pour me laver
Cette fois finalement
Je pourrai répliquer
Je l' sais d'hier soir :
Un cheval mort dans la bai-
[gnoire !]*

De la même veine, mais plus poétique, est *Jean de Honfleur*, qui capture une sirène et reste fort perplexe devant « ce bout de ma femme dont je n' puis rien tirer ». Et ce sentiment d'absurde se teinte d'amertume dans *Les Juifs*, où il parle du Peuple continuellement balayé par les vents guerriers de l'histoire, et termine par ce quatrain désabusé :

*La morale de mon histoire
Plaira même aux esprits cha-
[grins]
Car en quittant mon prétoire
Ça vous en f'ra toujours un
[d' moins !]*

Golmann n'a eu qu'un véritable succès, presque un tube : *La Marie-Joseph*, que chantent encore aujourd'hui les Frères Jacques. Comme de juste, c'est sa plus mauvaise chanson, petit démarquage d'un sketch à la Robert Lamoureux. Il a mis en musique un fort beau poème de Vitalie (il a fait plusieurs chansons avec lui), *Actualités*, que chanta un temps Yves Montand :

*Le soleil luit
Sur la ville et sur les champs
Tout là-bas un paysan
Traîne sa charrue en chantant...
Enfin, Juliette Gréco a chanté
C'est à s'aimer, une bien belle
chanson d'amour nostalgique :*

*C'est à s'aimer que le temps
[passe]
Aux gens heureux dit la chanson
Chanson d'amour que rien ne
[lasse]
Chanson d'amour couplets sans
[nom]*

*Tous ceux qui s'aiment sont sans
[histoire]
Aux doigts bénis de ma chanson
Et tous ces mots sont sans mé-
[moire]
Les gens heureux n'ont pas de
[nom...]*

Mais Golmann, ce n'était pas seulement des textes choquantes et non-conformistes. C'était aussi, comme on dit, « une présence » : présence de sa voix, une voix dure, un peu nasillarde, mais extrêmement précise dans l'articulation et le modulé des mélodies, une voix plas-



**A bas
le tourisme
vive le voyage
avec**

nouvelles frontières

DECOUVERTE INDIVIDUELLE

Départ de Paris

NEW YORK	1 500 F
MONTREAL	1 500 F
BOMBAY	2 150 F
RIO	3 600 F

Départ de Bruxelles

MEXICO	2 700 F
SINGAPOUR	2 750 F

ALLER-RETOUR

Vois à dates fixes

CIRCUITS ORGANISES

Découverte de l'Egypte

du 4 décembre au 17 décembre
du 8 janvier au 21 janvier
du 12 février au 25 février
du 23 avril au 6 mai

2 950 F

Découverte de la Thaïlande le Triangle d'OR

du 22 décembre au 4 janvier
du 2 avril au 15 avril
du 9 avril au 22 avril

3 320 F

Découverte du Kenya

du 22 décembre au 5 janvier
du 3 mars au 19 mars
du 31 mars au 16 avril
du 7 avril au 23 avril

3 300 F

Renseignements et inscriptions

NOUVELLES FRONTIERES

TOUR AVENTURE

40 rue Saint-Séverin

75005 PARIS

Tél. : 329 12 14

7 place Clément

67000 STRASBOURG

Tél. : 22 17 12

LIC 793 A

tique, « chewing-gum » (comme dit Henri Gougaud), qu'on ne peut oublier après l'avoir entendue ; et aussi des musiques toutes simples, bâties sur une ligne mélodique unique et accompagnées de quelques accords de guitare, en général une suite d'anatols. (Golmann est le seul auteur-compositeur à avoir enregistré ses disques avec sa guitare comme seul accompagnement : même Brassens a une seconde guitare et une basse ; et aujourd'hui où l'on sollicite les hauts voltages pour la moindre chanson, ça donne à réfléchir.) Bref, à entendre Golmann, ça donnait envie de chanter, de composer, tellement ses chansons paraissaient évidentes.

Si cet article use de l'imparfait, ce n'est pas que Golmann soit mort (tout au moins, je l'espère) ; c'est seulement qu'il ne se manifeste plus, qu'il a complètement disparu de la circulation et que personne ne semble savoir ce qu'il devient. Si Golmann n'a pas eu un grand succès personnel pendant sa carrière (ses dernières apparitions sur scène datent de 63-64), on l'a aujourd'hui purement et simplement enterré. Dans *20 ans de chanson*, de Lucien Rioux (Arthaud, 1966), seul son nom est cité par hasard, et encore, avec une faute d'orthographe. Il a droit à une courte notice biographique dans *La chanson française de contestation*, de Serge Dillaz (Seghers, 1973). Et c'est tout. Qu'es-tu devenu, Sté-

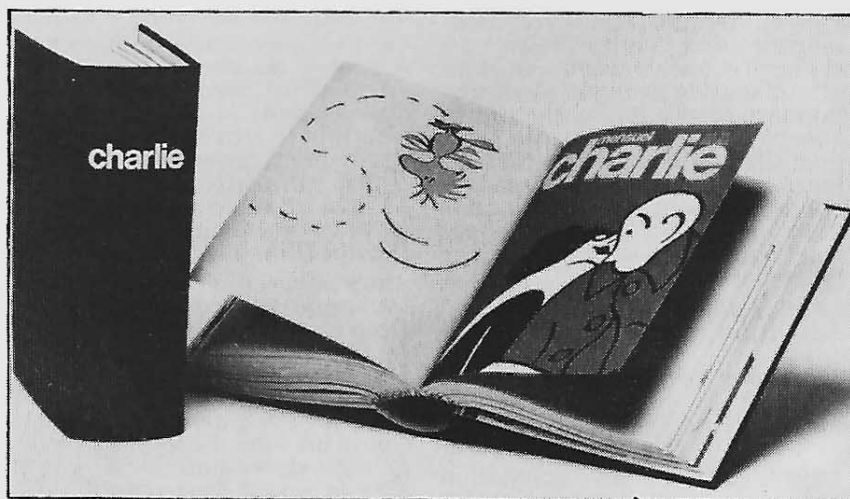
phane ? On dit qu'après son passage à Saint-Germain, il a ouvert dans les années 50 un cabaret à Saint-Tropez, où il se serait ruiné. On dit qu'il a travaillé pour une agence de presse, en Angleterre puis à New York, jusque vers 1968. Et après ?

Stéphane Golmann a enregistré quatre 33 tours dans les années 50 - des 25 cm, les 30 n'existant pas encore -, chez une maison de disque au nom mystérieux : Erato. Ils sont introuvables aujourd'hui, bien sûr. Toutes les chansons de son premier disque (ce sont en gros celles que je cite ici) ont été regroupées, avec quelques autres appartenant au quatrième, dans un 30 cm sorti vers la fin des années 60, disque Festival FLDZ 559. Lui, il doit être trouvable. Je vous conseille vivement de l'acheter. Vous verrez que Golmann est aussi neuf en 1978 qu'en 1950. Alors, qu'est-ce qu'il attend pour refaire surface ? Il doit avoir 57 ans, ce n'est tout de même pas l'âge de la retraite, pour un chanteur.

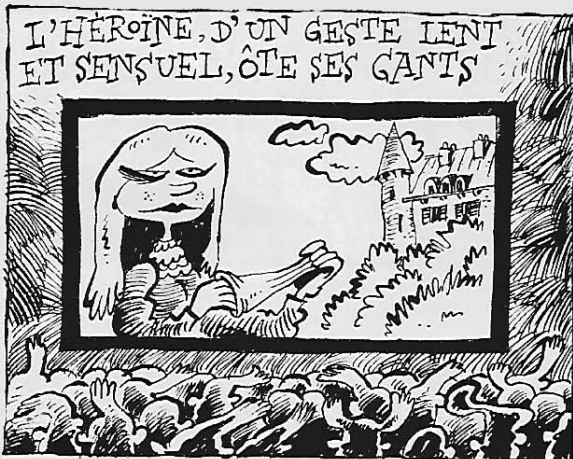
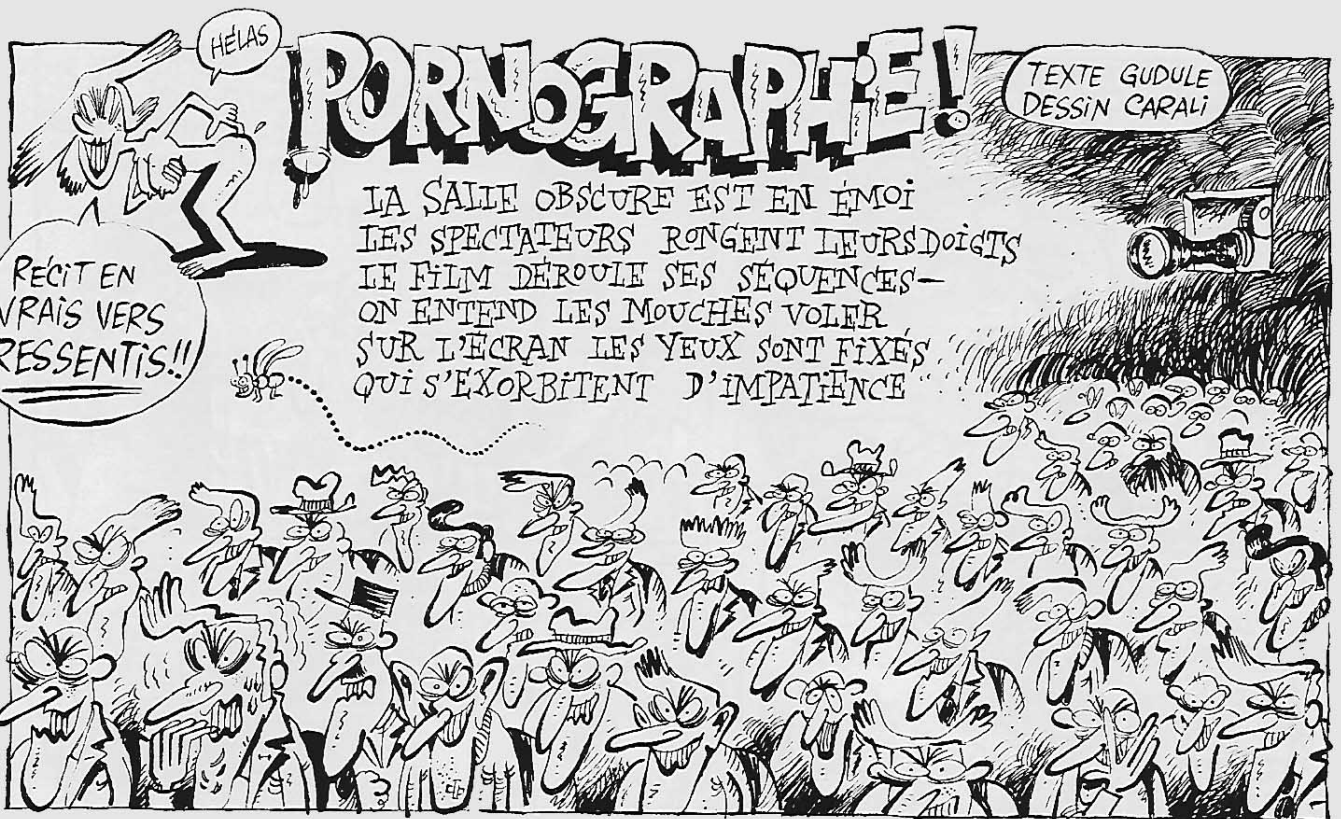
Moi, je voudrais bien savoir ce qu'il est devenu. Si d'aventure cet article tombe sous les yeux de quelqu'un d'au courant, qu'il m'envoie de ses nouvelles à Charlie. Et si Golmann lui-même lit ça, eh bien qu'il sache qu'une bière fraîche l'attend chez moi. J'aimerais bien aussi me procurer ses trois derniers 25 cm, si quelqu'un a ça dans sa cave sous une pile de bûches.

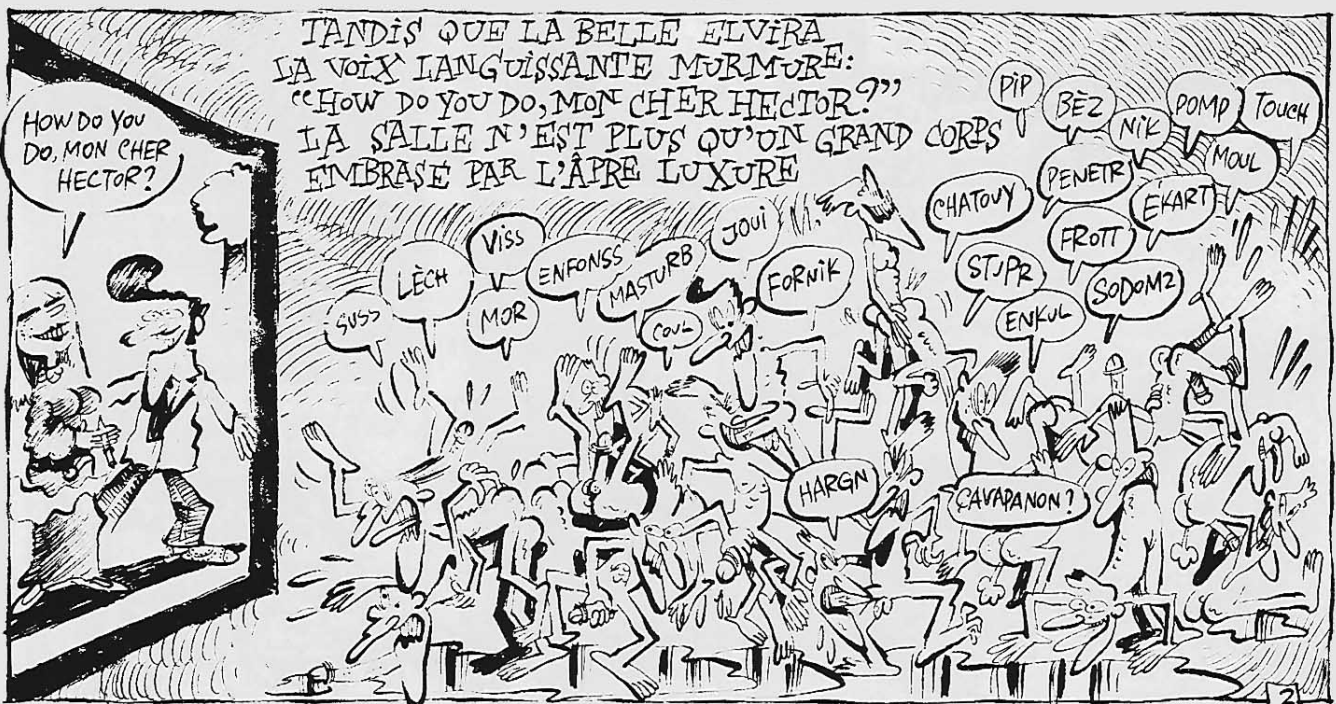
Charlie, ça doit aussi servir à nouer ou renouer des contacts, non ?

Andrevon



Cette reliure est faite pour contenir douze numéros de « Charlie ». Ça coûte 25 francs port compris. Ça se commande au journal, 10, rue des Trois-Portes, 75005 Paris.



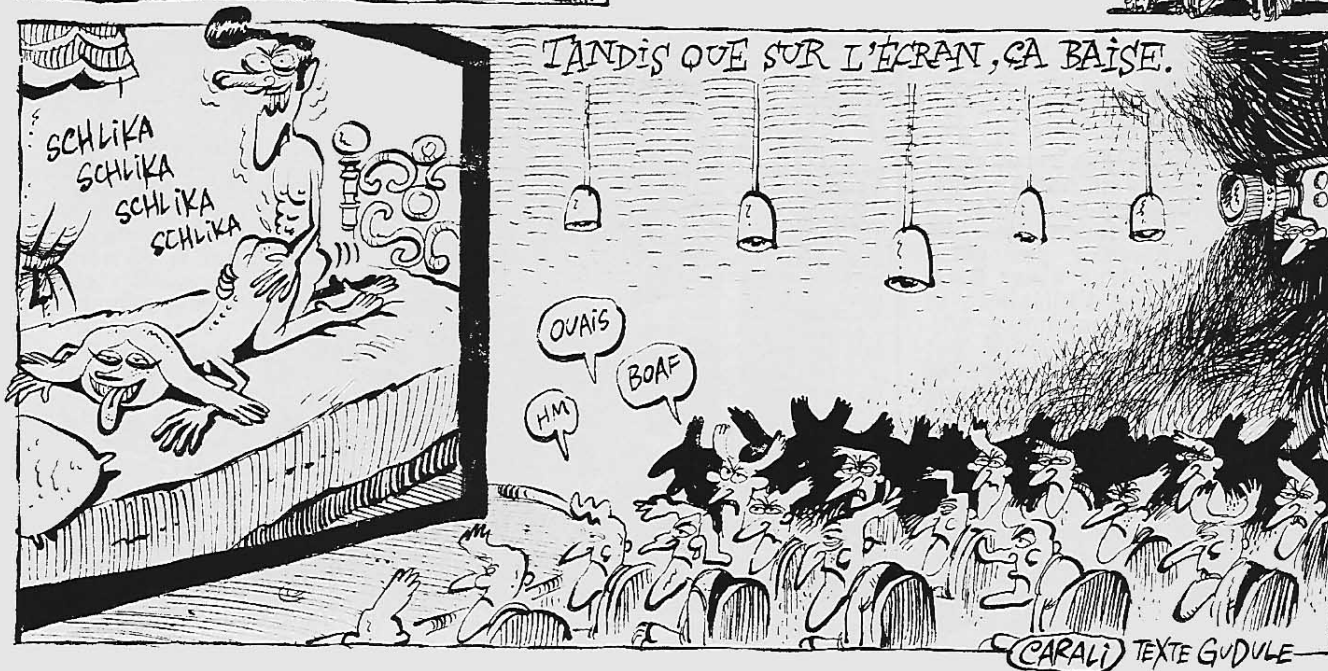
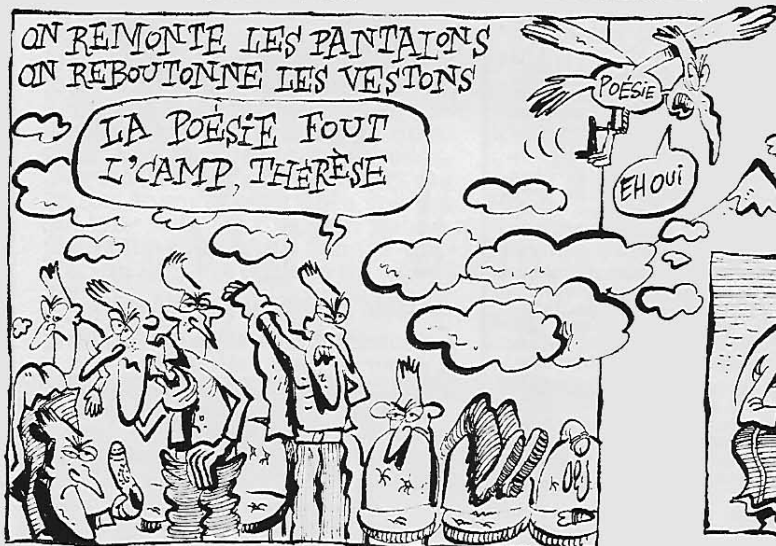




...ET LA SALLE
ÉMERGEANT DU BROUILLARD DORÉ
OÙ LE PLAISIR L'AVAIT PLONGÉE



TOUTE DÉÇUE SE REINSTALLE





Les petits miquets

L'assiette au beurre 1^{re} partie

Et voici une nouvelle saga à suivre, celle de mon journal préféré, qui fut, avec son homologue allemand, le *Simplicissimus*, ce que le journalisme et le dessin politique ont eu de meilleur, avant bien entendu l'apparition de *Charlie-Hebdo*.

L'assiette au beurre paraît de 1901 à 1912 ; c'est donc ce temps bizarre qui prépare la guerre mondiale, « la belle époque » des bourgeois, époque sanglante et grise pour les non-bourgeois, conflits, répression, exploitation tous azimuts, qui rappelle un peu la fin des années 20 ou nos années 60. Je recommande deux livres essentiels sur le sujet. D'abord les écrits d'An-



Grandjouan par lui-même

dré Salmon, un des rares écrivains de qualité de notre siècle, dont les *Souvenirs sans fin* et *La Terre noire* fourmillent de renseignements sur ces gens. Ensuite, l'excellent essai *L'assiette au beurre* d'Elisabeth et Michel Dixmier, mémoire universitaire pas chiant éditée par Maspero en 1974 (j'en ai causé déjà). Plein de détails et d'anecdotes (notamment sur Jossot), bourré de chiffres, et auquel mes petits articles doivent beaucoup. Sans refaire leur livre, disons brièvement qu'il y eut dans ce journal diverses époques plus ou moins fortes, une apogée et une décadence. Voici donc quelques bribes sur les meilleurs dessinateurs du début du siècle.

Grandjouan. Le principe de *L'Assiette au beurre* est d'avoir un thème par numéro, confié à un dessinateur différent, sauf quelques numéros collectifs. Grandjouan est un des plus prolifiques, et aussi un des plus doués. On le trouve aussi dans *Le Rire*, *La Guerre sociale*, *Le Conscri*, *La Voix du peuple*, *La Vie Ouvrière*, *Le Libéraire*, *Les Temps nouveaux*, *Les Hommes du jour*, *La Baïonnette*, *Les Humbles*, etc, dont les titres disent assez les idées politiques. Jules-Félix Grandjouan, né en 1875, est mort seulement en 1968. Il a donc une carrière prodigieuse derrière lui. Nantais (son premier album, *Nantes la grise*, date de 1899), affichiste,

crobardeur remarquable (il travaille sur le vif), il fera seul 46 numéros de *L'Assiette* et collaborera à 38 autres, soit le dixième de la production à lui seul ! Anarchiste pas con, syndicaliste, ami d'Emile Pouget (*Le Père peïnard*, qui fut, rappelons-le, secrétaire général de la CGT avant qu'elle ne vire à la mollesse au début du siècle), ennemi acharné de Clémenceau, anticlérical s'il en fut, il envoie ses cinq enfants dans des écoles « différentes », notamment « La Ruche » de Sébastien Faure, anti-



Aristide Delannoy par lui-même

colonialiste (il réalise un numéro *L'Algérie aux Algériens* en... 1902 !), illustrateur de Pouget, J. Rictus, C.-L. Philippe, Maupassant, Botrel, Bruant, etc., Grandjouan sera aussi quelques années l'amant d'Isadora Duncan avec qui il voyage en Egypte. Après maints procès, il s'exile pour éviter dix-huit mois de prison. Le silence complice de l'ensemble de la presse, mais aussi de nombre de ses camarades, abat Grandjouan qui, amnistié en 1912, ne se remettra jamais de cette désillusion. Il devient communiste (ce qui dans son cas est loin d'être un progrès - faites le parallèle que vous voulez avec qui vous voulez), fait des affiches pour le PC naissant, la CGT désormais stalinienne, jusqu'à une nouvelle désillusion en 1930, où il est viré du Bureau international des Peintres révolutionnaires (dont il était le leader français). Replié à Nantes, il y finira une longue vie, reconnu comme il le mérite des rares bons dessinateurs politiques de l'après-guerre, notamment Siné.

Tout Grandjouan est à lire, car de surcroît sont style solide et enlevé en fait un dessinateur autrement important que les Fo-

- Ouais, BD, *l'Hebdo de la BD*, vous avez lu ? Non ? Sortez immédiatement de ma rubrique !

- Bientôt aussi, *A Suivre*, le mensuel de BD littéraire de Casterman. Je vous préviens qu'il y a dedans des BD presque aussi bonnes que celles de *BD*, *l'Hebdo de la BD*.

- *L'Echo des Savanes* a bien changé. Il était temps. Et ça sera sans doute meilleur d'ici peu. D'ailleurs, on lui fauche ses dessinateurs dans tous les coins.

- La petite série de *Falatoff* intitulée *A 4 Comix* est une excellente idée : recueillir des crobardeurs plutôt que des BD, pas chers et pas mal faits. A lire : Caro, Zorin, Marc Smeets (*de Tante Leny*) et Mercier.

- A force de coups bas (Courrier : Pourquoi qu'y a plus d'poster dans *Spirou* ? Parce que le *Trombone* gêne), de magouilles pas propres et de perfidies débiles de ce genre, Thierry Martens a fini par avoir la peau de ce *Trombone illustré* qui était une gifle hebdomadaire à sa médiocrité. Faut dire qu'il a été aidé par la mollesse des jeunes (et de pas mal de vieux !) dessinateurs belges, qui ont préféré le confort de la nullité, qui est leur lot, à l'aventure de faire enfin autre chose. Delpoite et Franquin avaient même dû s'interrompre quinze jours faute de matériel de qualité. On n'est pas près de voir bouger les choses dans un pays où les dessinateurs débarquent dans les expos et festivals en cravate, robes longues et smokings, en se prenant pour de grands artistes. Je vais me replonger dans *Bulletin Périodique*. C'est brouillon, c'est parfois candide et gamin, c'est parfois génial, mais en tout cas je préfère leurs frocs déchirés et leurs épingle à nourrice : ça fait mode, mais ça ne fait pas dégueuler.

- TOUS les éditeurs ont sorti des tas de trucs pour Noël. Je HATE Noël et tout ce qui s'y rattache, donc je ne causerai pas de ces albums.

Achetez plutôt le livre *Habitats*, publié par « Parallèles », prenez-en de la graine, achetez-vous des clous et un marteau, tirez-vous dans un coin peïnard, bâtissez-vous une chaumière et laissez tomber la Babylone. J'espère que ce réveillon sera votre dernier, c'est comme pour les Jeux Olympiques.

T.E.

rain mièvres ou les Steinlein douteux qui plaisent tant aux critiques et aux amateurs d'art 1900. Caricaturiste d'une modernité exemplaire, il emploie le noir comme personne, annonce souvent les expressionnistes comme Grosz, et chaque dessin peut faire une affiche sans problème. Ses sujets : *Les crimes du tzarisme, Colonisons, Ecce Homo, 1^{er} Mai, Courrières, Vos papiers, Les détroqués, Les fri-coteurs, L'impôt sur le revenu, Le sabotage, La CGT, Les opprimés oppresseurs, Grandeur et décadence du Parti radical, La liberté de l'enseignement, La grève, A bas les monopoles, Quand les femmes voteront, etc.*

En écrivant ceci, ma tristesse est grande de savoir que ça servira de prétexte à quelques fumiers pour augmenter encore le prix des *Assiette*, déjà décuplé en cinq ans. A ce propos, je n'ai pas donné suite à mon appel délateur des profiteurs-marchands. Je remercie les amis lecteurs qui m'ont envoyé la liste des voleurs de leur ville. Je n'ai rien publié. En cette époque de fichage universel, il m'est difficile de rajouter une chasse aux sorcières de plus, d'autant plus que je n'ai pas les moyens de vérifier tout,

et sans compter que certains vendent cher telle chose, moins une autre et que tout n'est pas manichéen. Pas facile. Mais mieux vaut l'action individuelle. Si on essaie de vous fourguer des *Assiette au Beurre*, ça va de 5 F à 20 F. Au-delà, le salaud vous arnaque et je vous autorise, cet exemplaire en main ouvert à cette page et cette phrase soulignée trois fois, à lui foutre ses exemplaires à la gueule. Gueulez ! Faites scandale ! Découragez les autres clients niais prêts à payer 80 balles un *Grandjouan* de 16 pages ! Accepter des prix pareils, comme à la foire de la Bastille, c'est encourager la montée des prix. Faire du scandale ne les fera peut-être pas baisser, mais, au moins, ça soulage un bon coup.

Delannoy. C'est le pendant de *Grandjouan*. On les cite souvent ensemble, et on peut répéter à propos de l'anarchiste Delannoy bien des choses dites sur l'anarchiste *Grandjouan*. Même fidélité à *L'Assiette*, même autres collaborations. Aristide-Grégoire-Joseph Delannoy est né un an plus tôt. Souvent malade, il est condamné une première fois à un an de prison, avec Méric, le directeur de

L'Assiette, en 1908. Toute la presse se soulève, *Grandjouan* et les autres se déchainent pour le défendre (c'est une tradition – qui cessera, nous l'avons vu, pour *Grandjouan* –, et un numéro de 1906 donne en couverture la liste des collaborateurs en liberté et de ceux emprisonnés (il y en a 13 !). Sa tuberculose s'aggrave. Pour éviter d'avoir un cadavre politique encombrant, le gouvernement le libère. Il se remet aussitôt au boulot, demande de toutes parts par la presse subversive. Condamné à nouveau en 1910, il est surveillé en permanence. En 1911, épuisé, Delannoy meurt à 37 ans, tandis que les hommages fusent de partout, toutes tendances confondues, à l'exception de... *L'Assiette au Beurre*, qui a bien changé depuis quelque temps et qui est elle aussi en train de mourir.

On comprend mal, aujourd'hui, que Delannoy soit si méconnu. Moins bon dessinateur que *Grandjouan*, il tient malgré tout sacrément le coup, et ses idées suffisent à rendre son travail parlant pour nous.

Le mois prochain, la suite.

Théophaste Epistolier



Le docteur GHEROT déboule en sa chaise et roue à la tribune qu'on a dû faire spécialement pour lui. Cet homme est bourré de documents et il dévoile les révélations crucifiantes qu'il obtiendra sur l'Assistance publique, dont il s'est fait une spécialité. Quand les détails ont fait pâlir les dames dans les tribunes, Gherot regagne sa place et inspire péniblement sa graisse opulente dans un étroit fauteuil.

N° 263
Avril 1908
6 pages

L'Assiette au Beurre

LA LIBERTÉ

Une partie de ce numéro
a été exécutée dans
les prisons de la République

Collaborateurs en prison

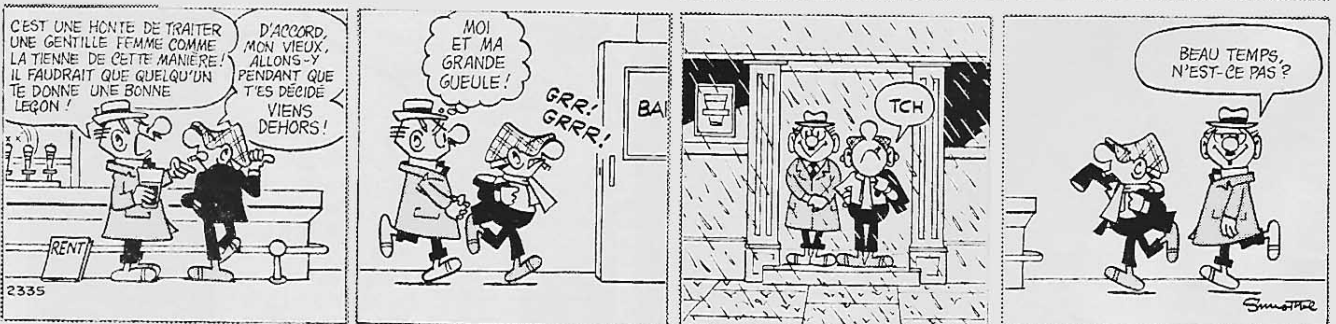
Gustave Hervé
Urbain Gohier
Georges Yverot
E. Laperle
Gauguin
R. Monton
Miguel Almaraz de
Cortés
Léon Clément
Gilles-Sudrin
Emile Dautand
Louis Granddillot
Aurélien Bousquet

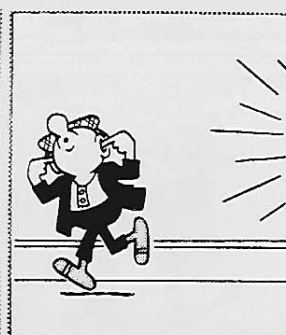
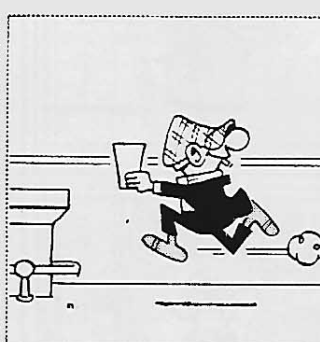
Collaborateurs en liberté

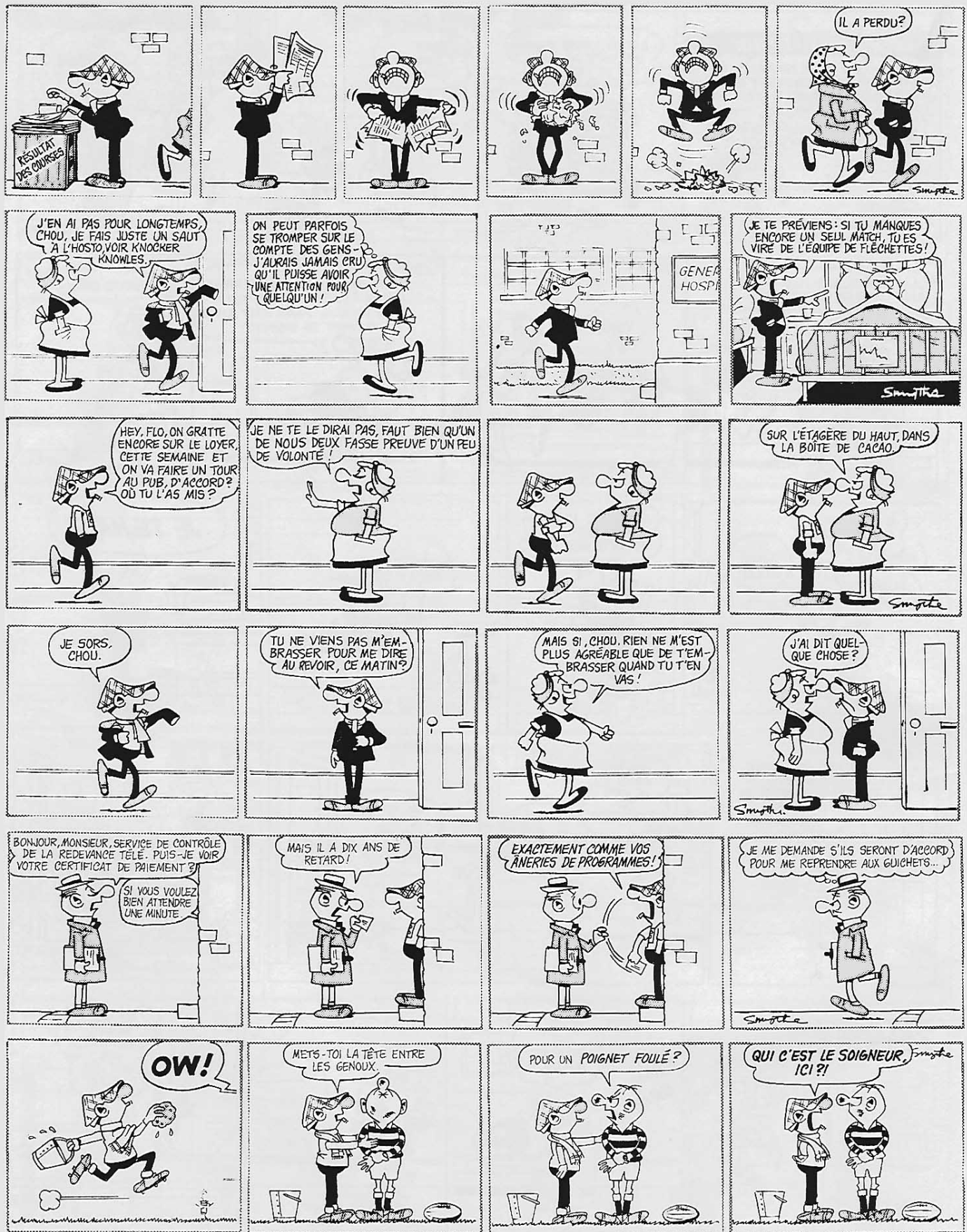
Kropotkin
Delannoy
Cabanis
Gosse
Ricardo Flores
Alex
Cautela
Bernard Saurin
E. Laperle
Rudolphe
Poulbot
Granddillot
Courmont
Konrad Wagner
Hoye

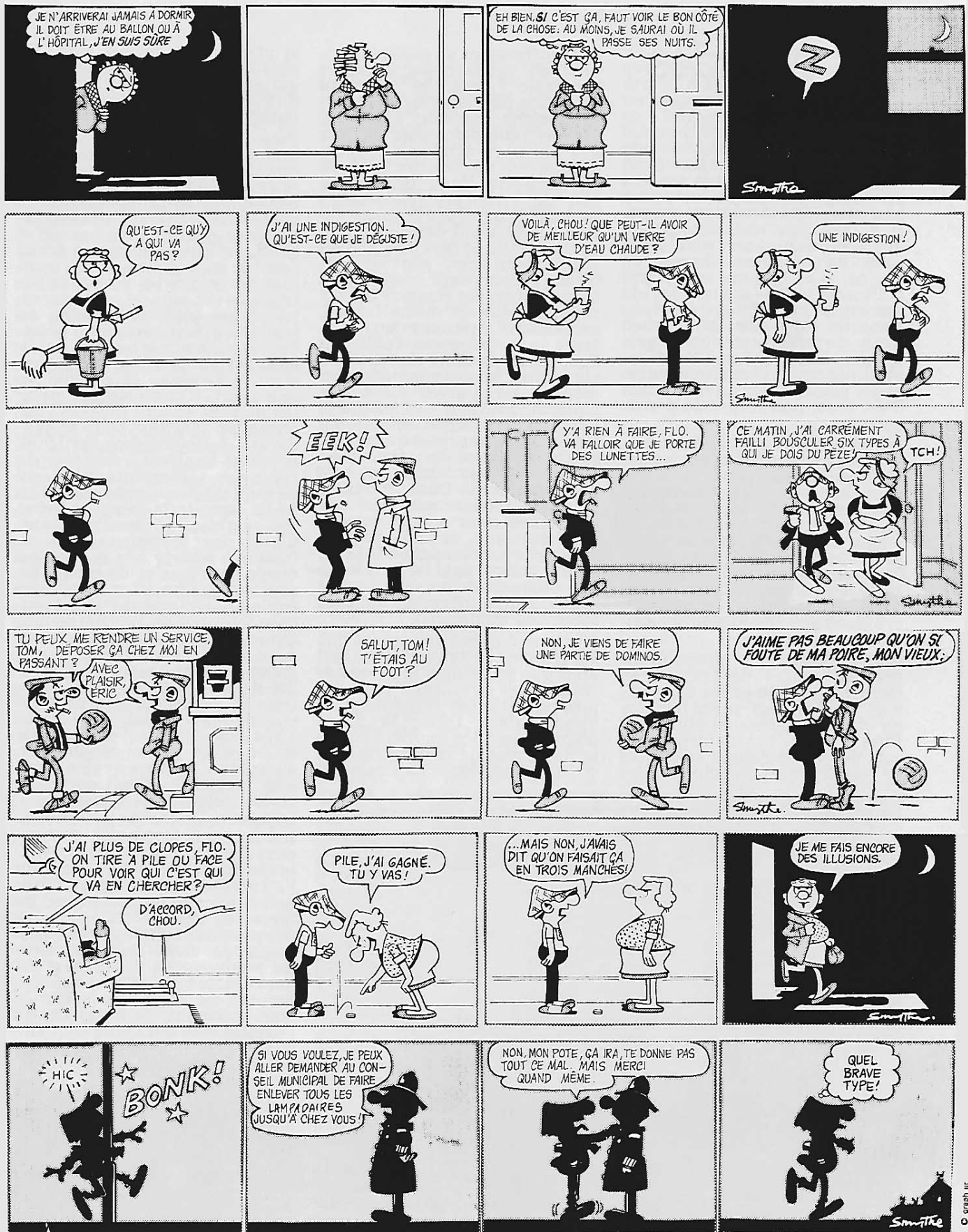
andy capp

Smythe









Traduction : Benoît Leroux

Les grandes femmes

Furnon, un petit patron bien de chez nous dont la spécialité est le pyjama, a interdit à ses ouvrières syndiquées de reprendre leur place derrière les machines. Il a créé une nouvelle société afin de réunir ces pestiférées dans un bâtiment annexe de l'usine. Les bonnes ouvrières d'un côté et les mauvaises de l'autre. Et cela malgré les décisions de la justice. M. Furnon avait certainement oublié que, depuis 1884 et grâce à M. Millebrand, les employées d'une entreprise peuvent être syndiquées. C'est la loi non respectée par ce patron.

Les courageuses ouvrières syndiquées se sont battues des semaines durant pour faire reconnaître leur droit, tout comme les casseuses de sucre de Paris en 1892 ou les corsetières de Limoges en 1898, qui restèrent en grève pendant 108 jours. Selon les statistiques, les femmes ne représentent que le tiers des travailleurs syndiqués. Pourtant, le syndicalisme féminin a des origines anciennes.

Après 1848, des associations professionnelles de femmes se forment, comme celles des femmes à gage, des sages-femmes ou des blanchisseuses-lingères. Elles ont pour but d'améliorer le sort des travailleuses et parfois de leur procurer un emploi. Elles

se transforment en quelques années en syndicat ou chambre syndicale. Ainsi, le 29 avril 1874, les ouvrières de plusieurs professions touchant à la couture se réunissent pour former une chambre syndicale. Cependant, avant que le droit syndical ne devienne légal, on compte peu de syndicats féminins et seulement quelques femmes entrent timidement dans les syndicats mixtes... Il faut dire que les portes leur sont souvent fermées. Les ouvriers craignent la concurrence des femmes qui acceptent, pour un même travail, un salaire inférieur au leur. Mais que peuvent faire les Françaises de la fin du XIX^e siècle contre la discrimination en matière de salaire alors que nous, aujourd'hui - et malgré la loi -, nous sommes impuissantes ? Ne pas accepter de travailler au-dessous du tarif, c'est condamner à la famine ses propres enfants. Dans certains corps de métiers qualifiés, une femme ne peut entrer dans le syndicat que si elle promet d'exiger que soit appliquée la règle : à travail égal, salaire égal. On comprend pourquoi elles sont si peu nombreuses dans les syndicats mixtes.

C'est au moment des grèves que les femmes se syndiquent. C'est ainsi que se termine la grève des couturières et tailleurs pour dames ou celle des brocheuses. A Tenay, dans l'Ain, la grève donna naissance au Syndicat de la filature et de la corderie. Les six cents employés de l'usine se

syndiquent le même jour. Et, plus tard, c'est encore la grève qui amène la création d'un syndicat des sucrières de chez Le Baudy.

Pour les femmes, la grève est une aventure. Elles sont peu qualifiées, ou souvent pas qualifiées, et donc très faciles à licencier et à remplacer. Elles sont aussi toujours plus sanctionnées que les hommes. Et si elles participent en moins grand nombre aux grèves, c'est peut-être parce que les pressions patronales ont plus de poids sur elles. Dans certains ateliers, on leur fait prêter serment d'obéissance à l'embauche. En outre, elles restent sensibles aux pressions religieuses et à celle de leur mari. N'oublions pas qu'elles doivent encore obtenir l'autorisation maritale pour se syndiquer. A Douarnenez, en 1905, le clergé va jusqu'à menacer du refus des sacrements celles qui ne quittent pas le syndicat. Et en 1913, lors de la fameuse grève des sucreries Le Baudy, le mari d'une des grévistes força sa femme à rentrer à la maison « à coups de trique et de pied ». Ne sourions pas trop. Les mentalités évoluent lentement : il est encore fréquent de rencontrer des femmes qui voudraient adhérer à un syndicat, participer à une grève et qui se heurtent à l'hostilité de leur mari ou de leur patron. Et rappelons ce procès qui eut lieu au début de l'année 1974 : pour tenter d'expliquer le crime d'un garde républicain, avocats et témoins avaient soulevé, parmi les griefs contre la morte, celui d'être syndiquée.

Malgré tout, les petites ouvrières arrêtent le travail, descendent dans la rue, défilent, l'ombrelle agressive, en chantant l'« Internationale », et font même le coup de poing avec les forces de l'ordre. La misogynie des premiers syndicalistes a provoqué de vives réactions dans les mouvements féministes. Selon elles, le syndicat est pour les femmes un moyen de sortir de leur isolement, de lutter contre l'exploitation dont elles sont victimes. Elles leur conseillent d'entrer dans les syndicats existants ou d'en créer, le cas échéant. Le Conseil national des Femmes françaises, si peu révolutionnaire, édite un tract, distribué à de nombreux exemplaires, qui prône la syndicalisation des femmes : « Femmes, prenez votre sort en main, syndiquez-vous ».



Des féministes comme Marguerite Durand ont joué un rôle important. C'est sous l'impulsion de la directrice du journal « La Fronde » qu'ont été fondés, en 1896 le Syndicat des fleuristes plumassières, en 1899 celui des sténo-dactylographes, en 1900 celui des caissières comptables, enfin celui des sages-femmes. Ils ont tous les mêmes buts : servir de bureau de placement et aider les femmes à mieux s'insérer dans la vie économique, en développant la formation professionnelle. Les syndicats féministes siègent à la Bourse du Travail et leur action positive attire la sympathie des autres syndicats. Le 18 septembre 1899, une fête est donnée en leur honneur. Marguerite Durand est très entourée. On la félicite de publier chaque jour dans « La Fronde » les informations concernant la Bourse du Travail, les dates de réunion des différents syndicats. Mais cette bonne entente va être de courte durée. Quelques jours plus tard, toujours sous les auspices de Marguerite Durand, les typotes, Marie Müller en tête, créent leur propre syndicat. Cette fois, ce syndicat est une « véritable arme de combat féministe » dirigée contre les syndicats d'hommes, d'une part, et contre la politique gouvernementale, d'autre part. Les typographes ont fermé les portes du syndicat aux typotes et le gouvernement vient de voter l'interdiction pour les femmes de travailler la nuit. Les typotes des quotidiens comme « La Fronde » travaillent pendant la nuit. Elles se réunissent au siège de « La Fronde » et fondent officiellement le Syndicat féminin des Typographes. Les premiers fonds sont versés bien involontairement par un journaliste misogyne du journal « La Libre Parole ». L'anecdote est cocasse. Ce jeune homme réactionnaire avait en effet attaqué collectivement les journalistes de « La Fronde ». Décidées à se battre, celles-ci l'assignent devant les tribunaux, mais individuellement. Elles obtiennent gain de cause et touchent chacune une indemnité qu'elles versent au syndicat !

L'année suivante, les quatre-vingt-deux typos des établissements Berger-Levrault à Nancy se mettent en grève. Les patrons contactent aussitôt le syndicat de Marie Müller qui accepte d'envoyer sept typotes. Elle casse la grève, mais elle a un

but : faire admettre désormais les femmes dans les ateliers d'où les typos les avaient fait renvoyer deux ans plus tôt. Les typotes exigent cinquante centimes de plus que les hommes et un contrat d'au moins un an. L'affaire est rendue publique par les féministes. Le secrétaire de la Fédération du Livre supplie Marie Müller de convaincre les typotes d'avoir le sens de la solidarité et de rentrer chez elles. Celle-ci refuse. Les hommes parlaient-ils de solidarité lorsqu'ils les avaient chassées ?

Les typotes travaillent donc dans les ateliers de Nancy. C'est alors que, le 7 juin 1902, la commission administrative de la Bourse du Travail exclut le syndicat de Marie Müller. Conseilées par les féministes, les typotes font appel au Préfet de la Seine qui rejette leur requête, puis se pourvoient en Conseil d'Etat. Et le 23 décembre 1904, l'arrêt du Conseil d'Etat réintègre les typotes à la Bourse du Travail. Mais en janvier, le Congrès national de la Fédération du Livre vote une motion contre l'entrée des femmes dans les ateliers de composition. En 1906, à la suite d'une assemblée générale, la Fédération décide que tout syndiqué marié à une typote est radié du syndicat s'il laisse celle-ci exercer son métier. C'est ainsi qu'en avril 1913, Louis Couriau, vieux militant syndicaliste, est radié du syndicat lyonnais pour avoir permis à sa femme Emma, typote depuis dix-sept ans, de faire une demande d'adhésion au Syndicat des typographes de Lyon. Emma Couriau s'adresse à la Fédération féministe du Sud-Est. La presse rapporte l'affaire. Le Comité central refuse de réintégrer Couriau à la Fédération. Et les responsables du syndicat prétendent que « c'est par souci de la santé des femmes » qu'ils ne les veulent pas dans leurs ateliers. Tout à fait admirable !

Dans ces deux affaires, la Fédération du Livre s'est montrée hostile aux femmes, devenues des adversaires. On comprend mieux la réaction des féministes qui ont choisi de faire passer la cause des femmes avant la lutte des classes. Mais une troisième affaire devait aussi opposer féministes et syndicalistes. L'Assemblée vote à l'unanimité, en décembre 1906, l'inscription au budget d'un crédit pour la création d'un Office du travail féminin. Marguerite Durand estime

que les féministes doivent prendre en main l'organisation d'un tel organisme et elle convoque, en 1907, un Congrès du travail féminin. Elle est aidée par trois ministres du gouvernement en place qui assistent au congrès. Elle convoque les femmes syndiquées et cinquante-cinq d'entre elles répondent à son invitation, bien que la C.G.T. ait fait campagne contre elle. Les journaux donnent des comptes rendus de ce premier congrès et notent au passage le « contraste entre les ouvrières et les féministes. Celles-ci portent des toilettes élégantes. Marguerite Durand est toute vêtue de tulle noir, et un grand chapeau noir garni de roses couvre ses cheveux vaporeux ».

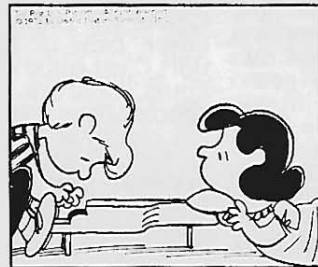
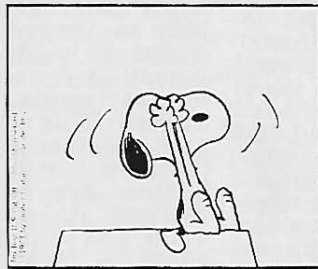
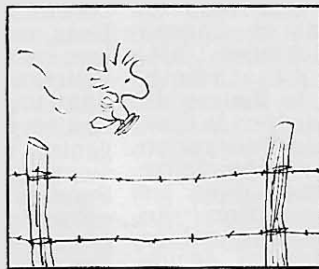
Si les féministes s'opposent aux « syndicats rouges », elles s'opposent aussi aux syndicats chrétiens, ou plutôt elles refusent de les reconnaître. Ils ont joué pourtant un rôle important pendant toute cette période. Marie-Louise Rochebillard, une bourgeoise lyonnaise, en crée plusieurs en 1898, et notamment le Syndicat de l'Aiguille. Leur but : « Former les jeunes filles du peuple », les instruire, les placer à l'occasion. Quant aux Syndicats de l'Abbaye, c'est une religieuse, sœur Milicent, qui en a eu l'idée. Leur but : améliorer le sort des travailleuses, mais dans le cadre de la société telle qu'elle existe. Les syndicats Rochebillard et ceux de l'Abbaye ne s'associent à aucune grève et ils ne veulent surtout pas remettre en question la société. Marguerite Durand ne les convoque même pas au Congrès du travail féminin.

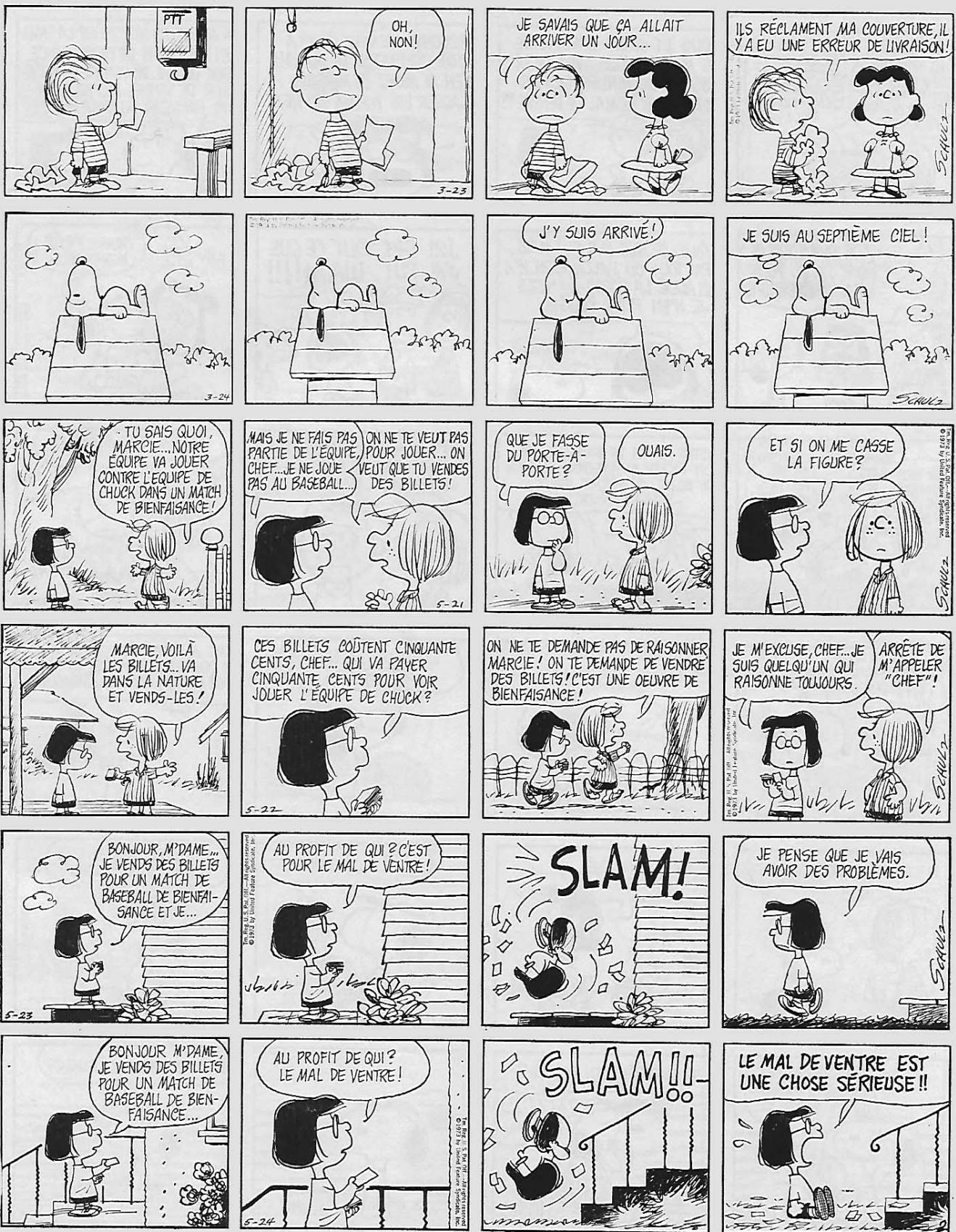
Un peu avant la guerre de 1914, les syndiquées ne sont pas encore très nombreuses mais les spécialistes de l'époque notent que le mouvement de syndicalisation semble s'accélérer davantage chez les femmes que chez les hommes. Les petites confectieuses de pyjamas de chez Furnon ne ressemblent pas ou peu aux grévistes que Zola décrit dans « Germinal » : « Les femmes avaient paru, près d'un millier de femmes, aux cheveux épars dépeignés par la course, aux guenilles montrant la peau nue, des nudités de femelles lasses d'enfanter des meurt-de-faim... D'autres plus jeunes, avec des gorges gonflées de guerrières, brandissaient des bâtons... » Mais elles ont le même espoir.

Maryse Wolinski

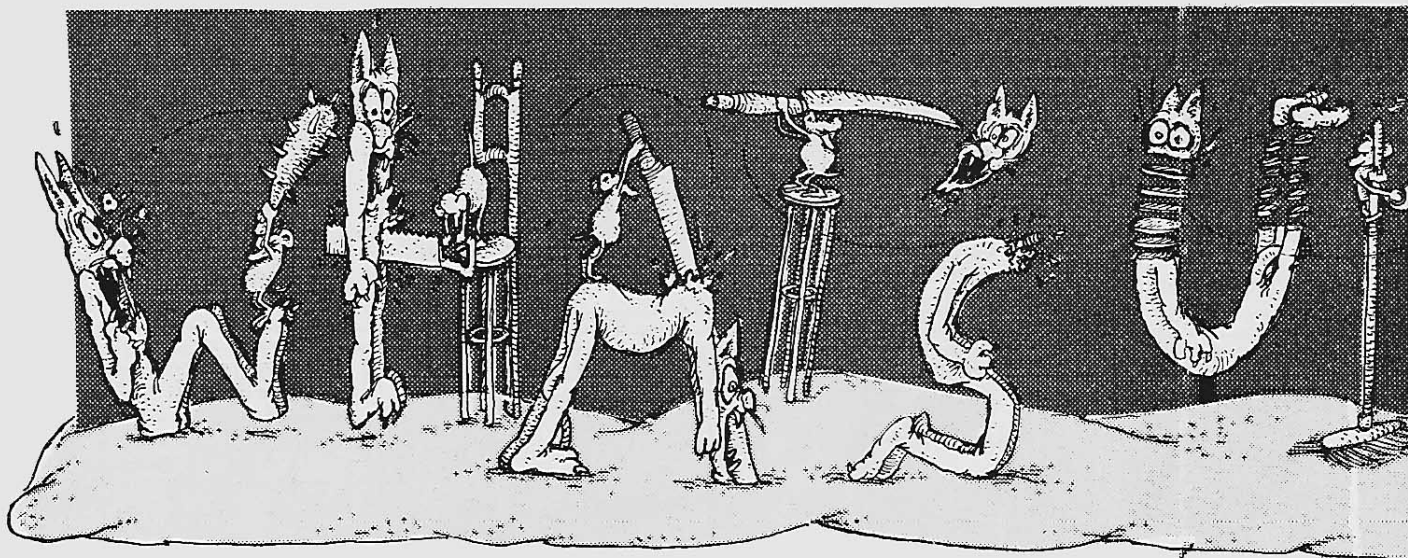
peanuts

Charles M. Schulz









Flip books

Aujourd'hui, peu de texte, beaucoup d'images. Images à feuilleter puisqu'il s'agit de feuillets, ou « flip books », c'est-à-dire : « Carnets de poses successives dessinées ou photographiées ». Ces carnets comportent en moyenne entre cinquante et cent dessins (ou photos) qui, feuilletés rapidement à l'aide du pouce, recréent l'illusion du mouvement. Comme le dessin animé. Chaque page est donc l'équivalent d'un cellulo, d'un

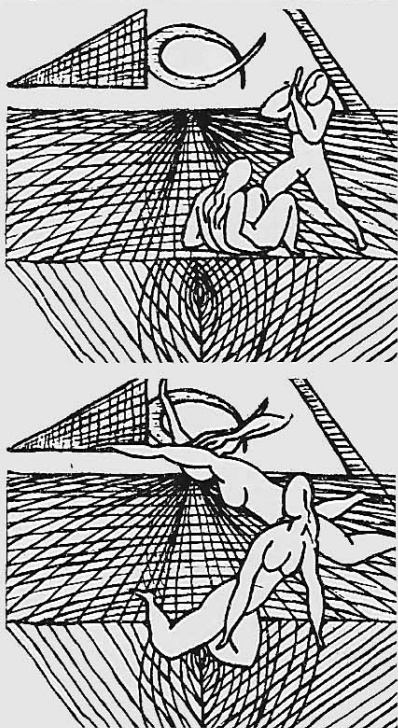
dessin ou d'une pose de film d'animation.

L'invention du flip book n'est pas récente. Il est né avec le cinéma. Emile Cohl, le fondateur du D.A. français, auteur de plus d'une centaine de films, réalise, vers 1920, *Gaminerie* et *Première cigarette*, où il met en scène son propre fils. Il s'agit là de phases photographiques.

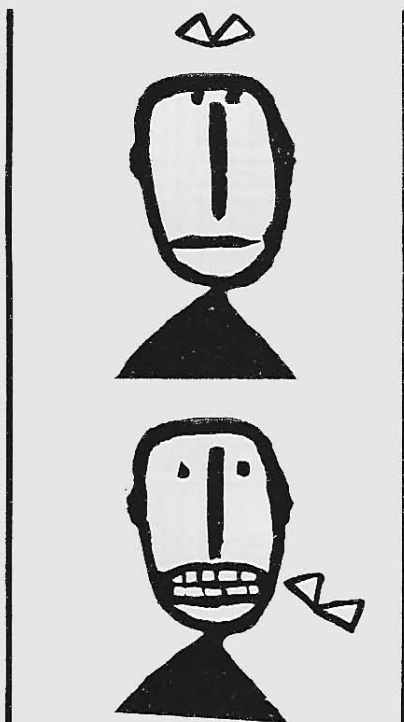
Depuis, le flip book a été utilisé de diverses manières. Une galerie d'exposition parisienne vendait il y a quelques années une collection de feuillets réa-

lisés par des peintres tels François Dallegret, Malcolm Carder, Chic Taylor, Peter Schmidt, etc., mouvements graphiques où l'animation apparaît souvent plus audacieuse que chez les animateurs de métier.

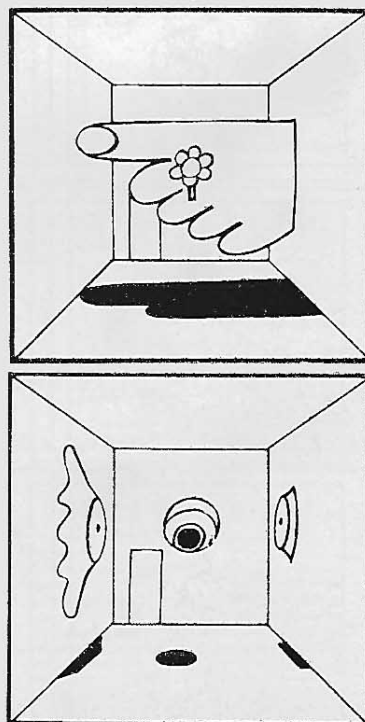
Dans l'émission d'A2, « Un sur cinq », au cours de la séquence réservée au cinéma d'animation, le joyeux animateur Gabriel Cotto organise un concours de flip books, invitant les enfants à réaliser de courtes séquences animées et à les envoyer à l'émission. Il montre en exemple un flip book dont



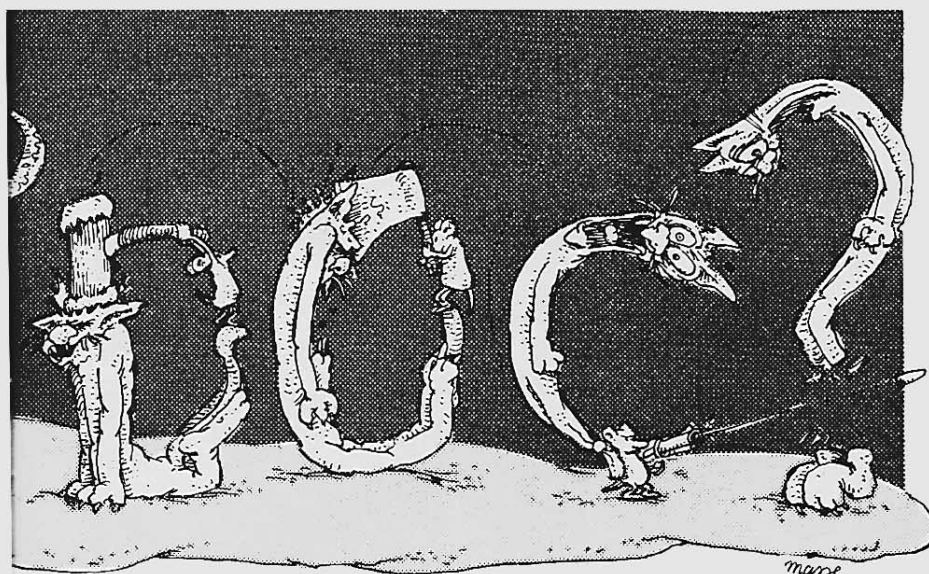
Shamus Culhane



Jan Lénica



Yoji Kuri



chaque page a été filmée (devant ainsi un mini cartoon), réalisé par Paul Dopff comme gadget publicitaire pour sa société de production.

Le flip book a souvent servi la publicité. Ainsi, les laines « Pingouin » animent leur, justement, pingouin, pour la joie des petits et des grands...

Souvent, le feuilletscope est utilisé en bas de page de revues ou de livres. C'est le cas de « Pif-Poche » ou du « National Lampoon », proposant, par exemple, une délirante animation sur toute la largeur de la page où

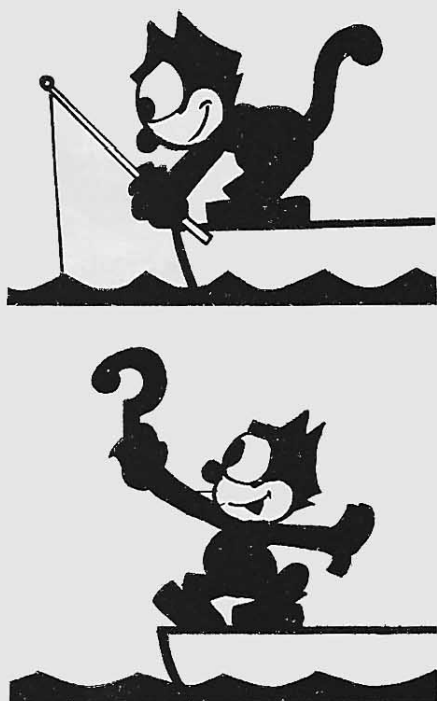
fourmille une quantité invraisemblable de détails. Leslie Cabarga redécouvre, dans son superbe bouquin « The Fleischer Story », un flip book original des Fleischer Brothers mettant en vedette Bimbo, l'éternel amoureux de Betty Boop, aux prises avec un punching-ball. Avec la recommandation de ne pas trop l'utiliser pour ne pas abîmer le livre...

Le prolifique Mordillo, auteur de nombreuses séries de courts cartoons, a exécuté une collection de feuilletsopes dans son style et son humour habituel. Mais la

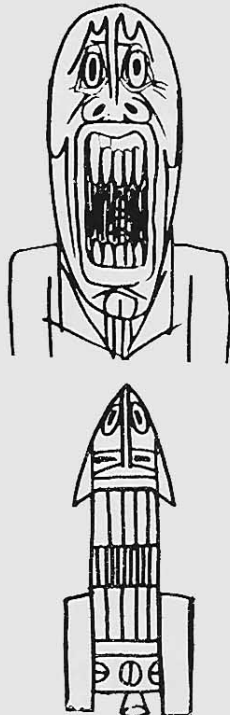
plus belle des collections a été réalisée par la Cinémathèque canadienne de Montréal, à l'occasion de la rétrospective mondiale de l'animation en 1967. Dix ans après, ces petites merveilles (douze en tout) sont importées en France par la librairie « Atmosphère ». Les deux courtes œuvres d'Emile Cohl en font partie. Parmi les anciens, également Otto Messmer, qui a animé *Félix the Cat*, créé par Pat Sullivan, pendant près de dix ans. Jan Lénica et Peter Foldès (dont nous vous entretenions il y a quelques « Charlie ») ont réalisé respectivement *Le papillon* et *Métamor-flip*. Yoji Kuri, le cinéaste japonais à l'humour machiavélique, a dessiné *The room*. D'autres sont animés par des réalisateurs de films expérimentaux, comme Robert Bréer (*Flix*), ou par des animateurs comme Shamus Culhane (*Baccanal*), qui a animé les « sceens songs » avec la balle bondissante pour les Fleischer, la marche des sept nains dans *Blanche-Neige* pour Disney, ou Woody Woodpecker dans *Le barbier de Séville*.

Voilà, à vous de jouer. Pour exécuter un flip book, il suffit d'un crayon, d'un petit carnet blanc, d'imagination et du sens de l'animation. Un excellent exercice avant de se lancer dans des œuvres plus difficiles destinées à être filmées.

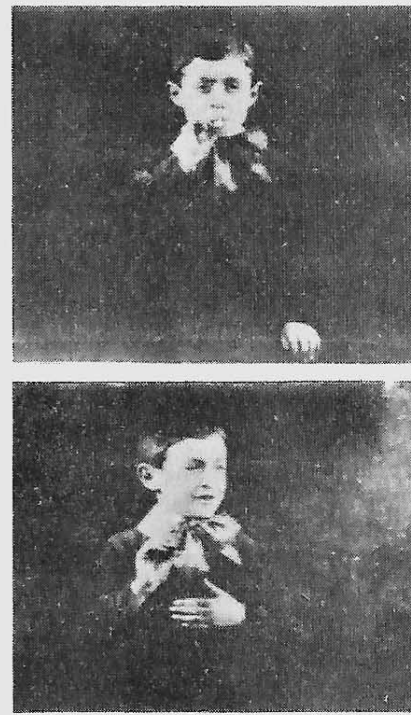
Rivoire et Carret



Otto Messmer



Peter Foldès



Emile Cohl

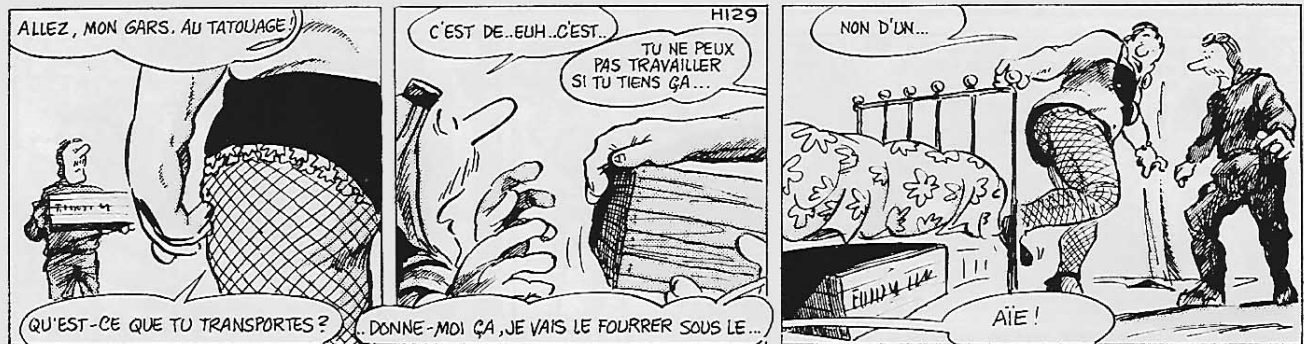
fosdyke saga

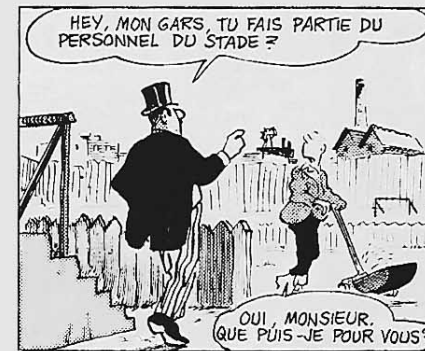
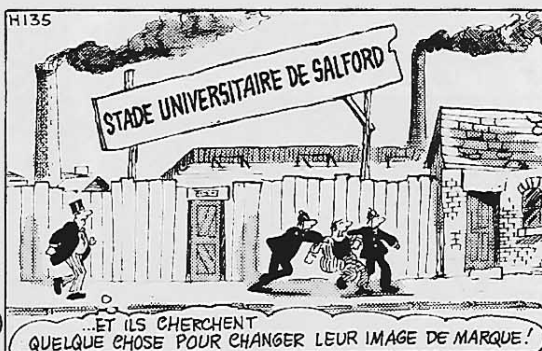
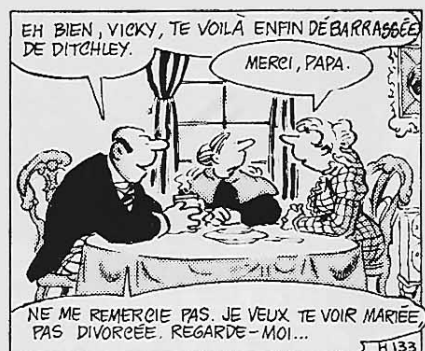
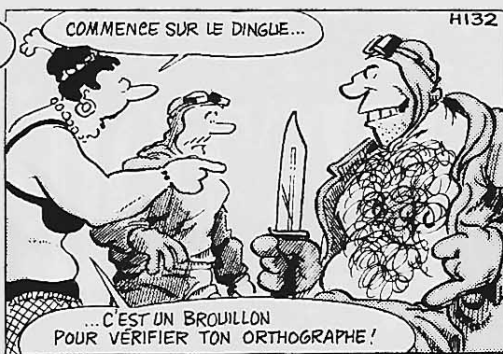
Bill Tidy

La famille Fosdyke s'est enrichie grâce à la trape et à l'opiniâtreté de ses membres









à suivre

écrit à la Noël L'HISTOIRE DE PAPOUCH

Hugob

VOICI L'HISTOIRE QUE M'A RACONTÉ CALMEMENT MA MÈRE UN SOIR OU J'AVAIS DU MAL À DORMIR PARCE QUE J'ÉTAIS ENERVÉ PAR LES REPROCHES QUE J'AVAIS DÛ SUBIR SUITE À UN REFUS D'EXCRÉMENTER DU À UNE CONSOMMATION EXCESSIVE DE CAROTES CRUES SELON MA GRAND-MÈRE, DE CHOCOLAT SELON MA MÈRE, D'UN MANQUE DE COUPS DE TRIQUE SELON MON PÈRE, AU FAIT QUE J'AVAIS FAIT DANS MON PANTALON UNE HEURE PLUS TÔT ET QUE JE M'ÉTAIS CHANGÉ SANS RIEN DIRE, SELON MOI.

C'EST L'HISTOIRE D'UN BRAVE HOMME.

UN HOMME TURC. PAS D'ISTAMBUL, D'UNE VILLE PLUS PETITE, SITUÉE DANS UN AUTRE ENDOIT DE LA TURQUIE. UN ENDOIT MAL CONNU. SEULS LES HABITANTS DE LA VILLE SONT AU COURANT QU'ILS EXISTENT, ET ENCORE NE SE SONT-ILS JAMAIS VRAIMENT POSÉ LE PROBLÈME EN TERMES CLAIRS.

TOUTES CES PRÉCISIONS POUR PRÉVENIR LES RABUS QUI M'ÉCRIVENT RÉGULIÈREMENT POUR CRITIQUER LES VILLES DE MES HISTOIRES, SURTOUT S'ILS SONT ALLÉS PASSER UNE SEMAINE EN TURQUIE.

IL N'Y A PAS QU'ISTAMBUL EN TURQUIE, DE MÊME QU'IL N'Y A PAS QUE LA FRANCE SUR LA TERRE, QUE LA TERRE DANS LE MONDE ET LE MONDE DANS L'UNIVERS ET L'UNIVERS DANS L'ESPACE ET L'ESPACE DANS



L'INFINI ET L'INFINIMENT PETIT DANS L'INFINIMENT GRAND — IL Y A AUSSI L'INFINIMENT MOYEN — NI QUE L'INFINIMENT GRAND DANS LE CERVEAU DU TOUT-PUISSANT, NI QU'UN TOUT-PUISSANT DANS UNE TRINITÉ — IL Y A AUSSI LES DEUX COUILLES.

ÇA, JE VEUX DIRE CETTE PLAISANTERIE D'HOMMES, C'EST MOI QUI LA RAJOUTE À L'HISTOIRE DE MA MÈRE, QUI NE SE SERAIT PAS PERMIS.

BIEN. DONC, UN TURC, UN BRAVE TURC, QUI HABITE EN TURQUIE, QUI ÉLÈVE DES DINDES QUI SONT OFFERTES COMME LOT AUX VAINQUEURS DES JEUX DE LOTO QUI POISSONNENT DANS LES CARÈS DU SUD DE LA FRANCE AUTOUR DES FÊTES DE FIN D'ANNÉE.

UN JOUR, PAPOUCH, C'EST LE BRAVE TURC, SE TROMPA.

AU LIEU D'EXPÉDIER DES DINDES AU "BAR DU FAIT COMME UN COIN" DANS UN PETIT VILLAGE PRÈS DE PAS MARSEILLE, MAIS D'UNE AUTRE VILLE PRESQUE PAS CONNUE DE CETTE RÉGION DE LA TERRE, IL EXPÉDIA DES ENFANTS JÉSUS.

OUAIS, PARCE QUE PAPOUCH FAISAIT AUSSI L'ÉLEVAGE DES JÉSUS POUR LES CRÊCHES D'ÉGLISES.

IL FAUT BIEN VIVRE.

LES JÉSUS S'ÉLÈVENT COMME LES DINDES, SAUF QU'IL FAUT LES SÉPARER. UN POULAILLER PAR JÉSUS, SINON IL N'Y EN A QU'UN QUI MANGE, LE PLUS COSTAUD CHEZ LES DINDES, QUAND LA PLUS FORTE A FINI DE BOUFFER, ELLE LAISSE LA PLACE AUX AUTRES, MAIS AVEC LES JÉSUS, RIEN DU TOUT. LE COSTAUD PREND L'ÉQUELLE ET QUAND IL A LE VENTRE PLEIN, IL BALANCE

LE RESTE DANS LA FOSSE À PURIN, LE PETIT SALOPARD.

POUR TOUT, C'EST PAREIL ALORS SI ON VEUT EN CONSERVER PLUS D'UN, IL VAUT MIEUX LES SÉPARER. C'EST POUR CETTE RAISON QUE LA DINDE EST MEILLEUR MARCHÉ.

ALORS IMAGINONS LA SATISFACTION DES JOUEURS QUAND ILS VIRENT DES JÉSUS PENDUS DEVIANT LES BISTROTS À LOTO. CETTE ANNÉE, ON SE FOUTAIT PAS DE LEUR GUEULE.

LES MESSSES DE MINUIT FURENT TRÈS RÉUSSIES ÉGALEMENT: IL N'Y A RIEN QUI RESSEMBLE AUTANT À UN PETIT JÉSUS QU'UNE PATTE DE DINDE.

LE RESTE EST TRÈS BON À MANGER. LES PLAISANTERIES DANS LA CUISINE DE LA SACRISTIE:

« — TIENS, MON PÈRE, MANGE, CECI EST MON AILE! »

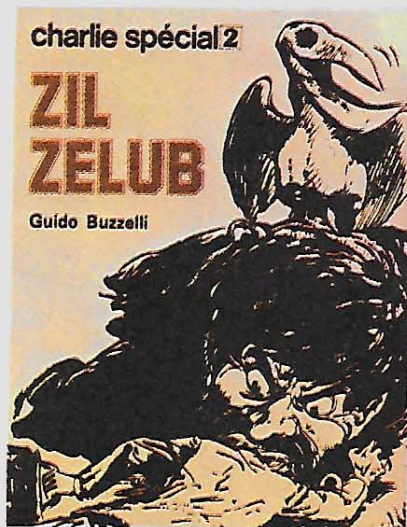
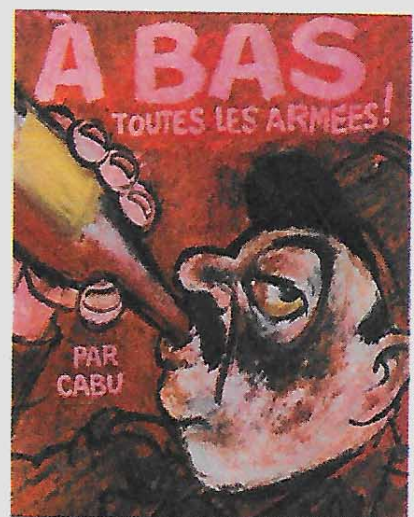
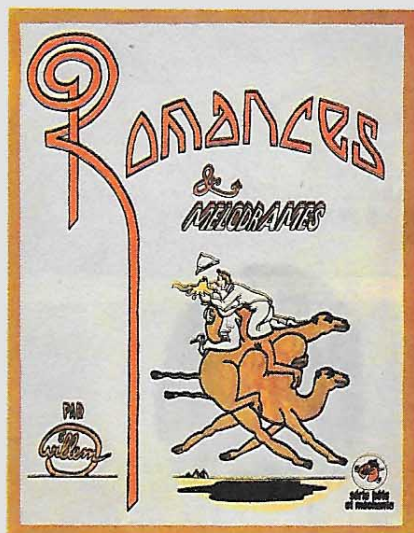
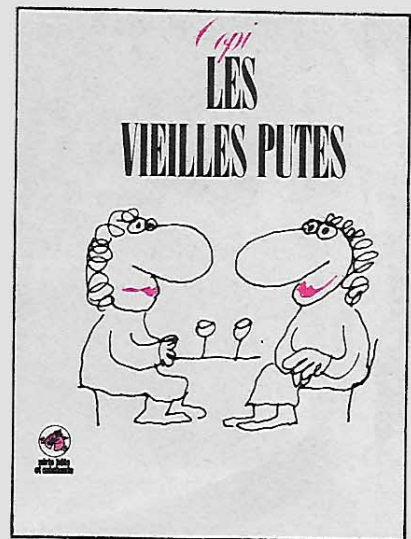
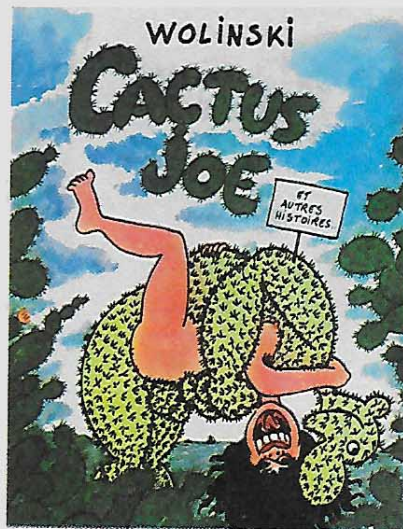
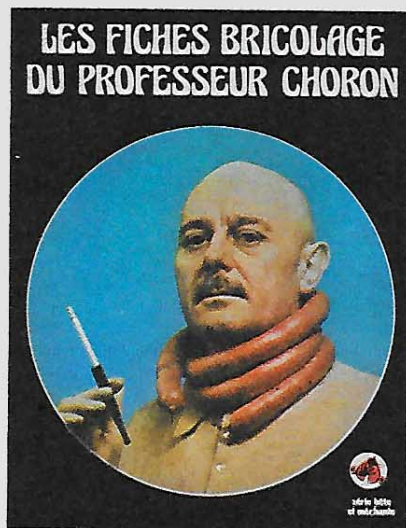
« — MERCI, BENOÎT, ET TIENS, FOURS-TOI ÇA DANS LE CUL, CECI EST MA PLUME! »

VOILA. J'AI DÛ M'ENDORMIR À PEU PRÈS À CE MOMENT DE L'HISTOIRE, PARCE QUE JE NE CONNAIS PAS LA SUITE. MAIS, À MON SENS, ELLE N'EST PAS LOIN D'ÊTRE TERMINÉE.

OU ALORS, IL Y A UN REBONDISSEMENT INOÛT.

C'ÉTAIT L'HISTOIRE DE PAPOUCH, LE BRAVE TURC, DONT AUCUN ENFANT NE CONNAÎT LE REBONDISSEMENT INOÛT.

LIVRES BÊTES ET MÉCHANTS ALBUMS CHARLIE. En vente partout.



TOUTE UNE VIE...



DEPUIS DES MOIS, DES ANNÉES -
JE NE SAIS PLUS AU JUSTE - JE
MARCHAIS...

MARCELÉ



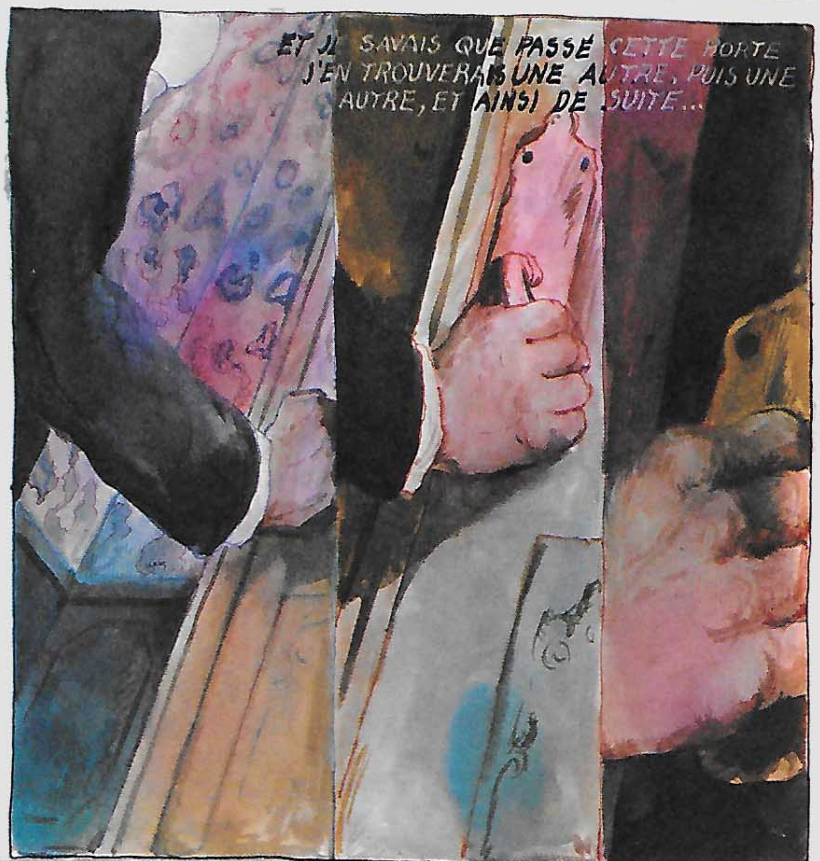
JE TRAVERSAIS BIEN DES PIÈCES,
SUIVAIS BIEN DES CORRIDORS,
OUVRAIS D'INNOMBRABLES PORTES.



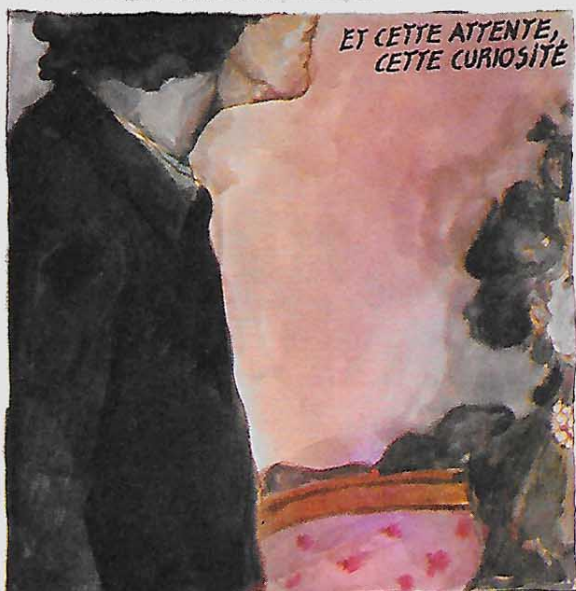
JAMAIS JE NE RENCONTRAIS
UNE SEULE FENÊTRE. MAIS JE
NE M'EN SOUÇAIS PAS.

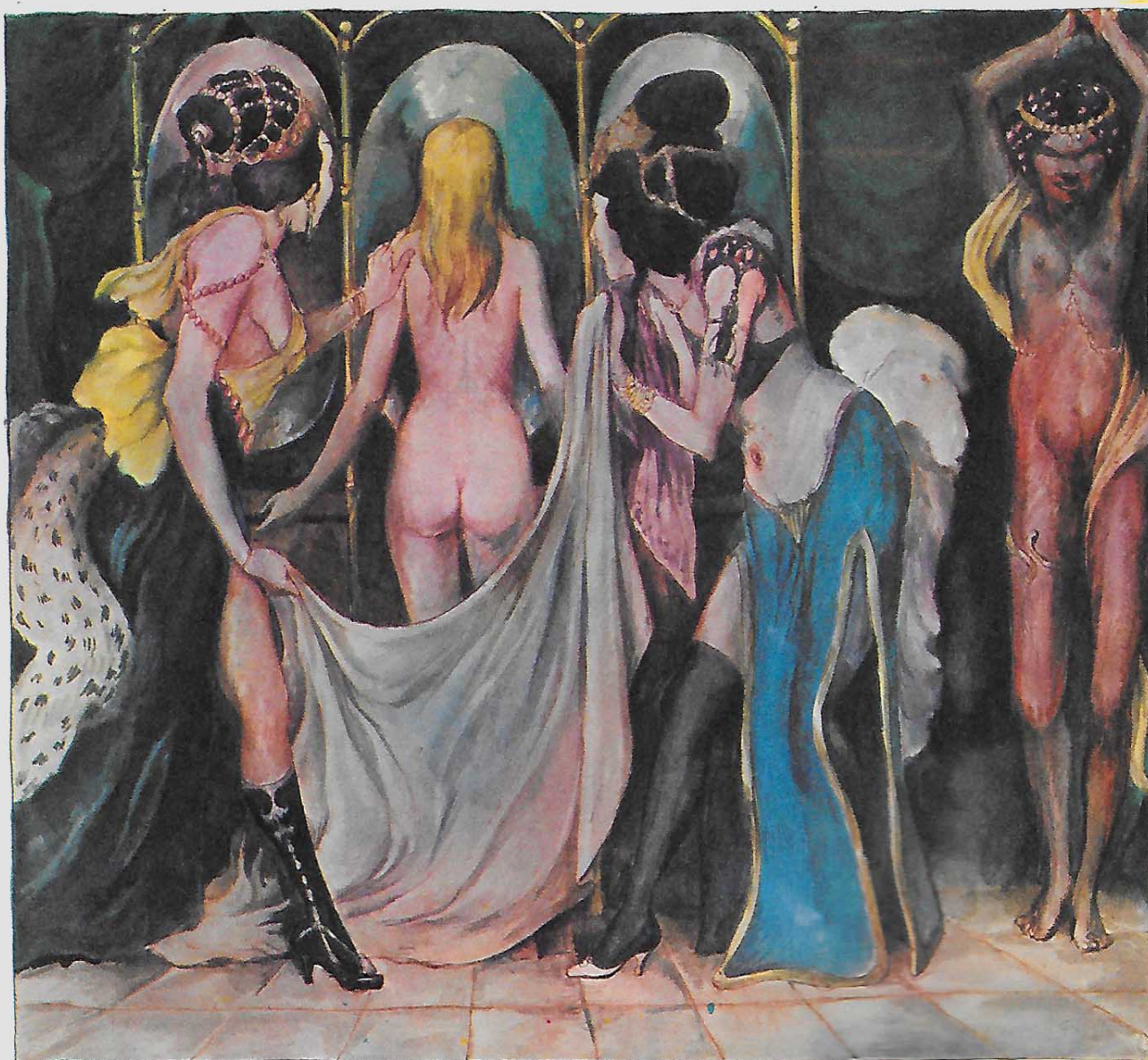


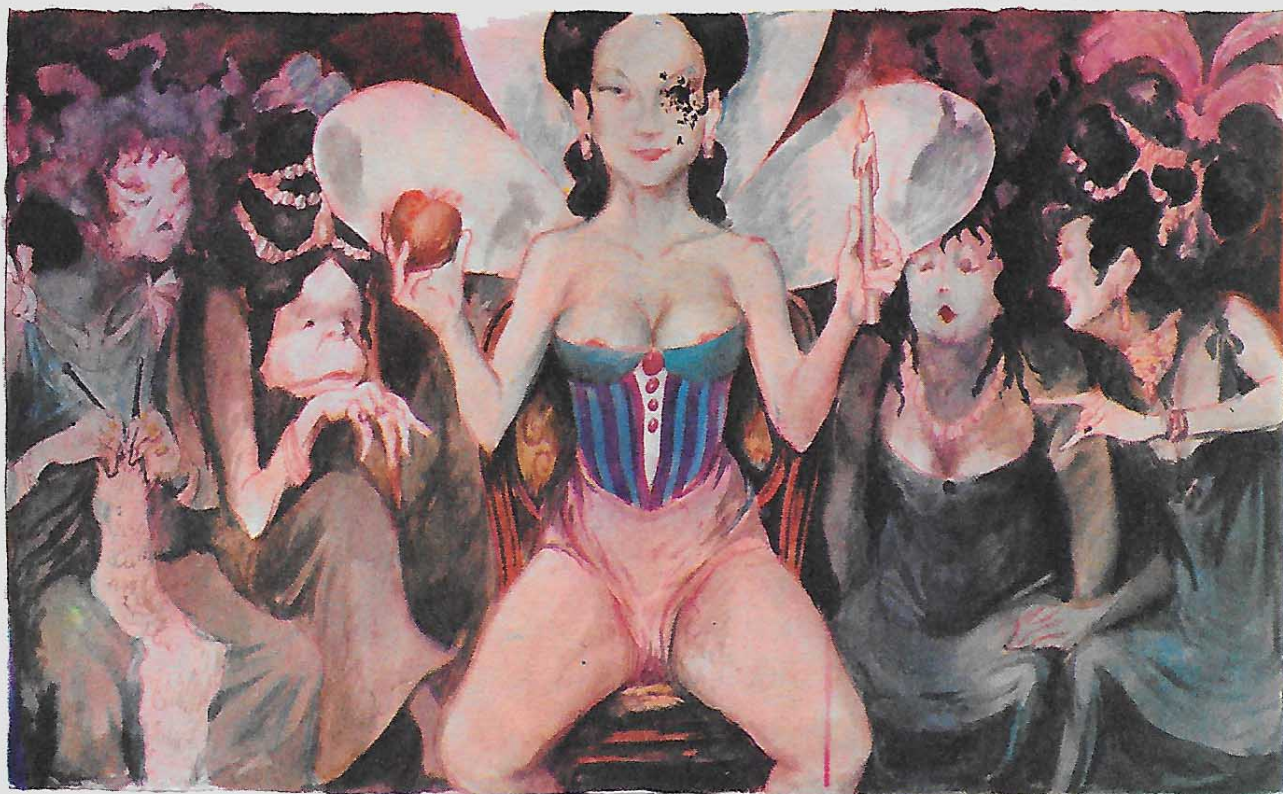
L'IMPORTANT N'ÉTANT PAS DE
S'ÉCHAPPER, MAIS DE POUVOIR
AVANCER

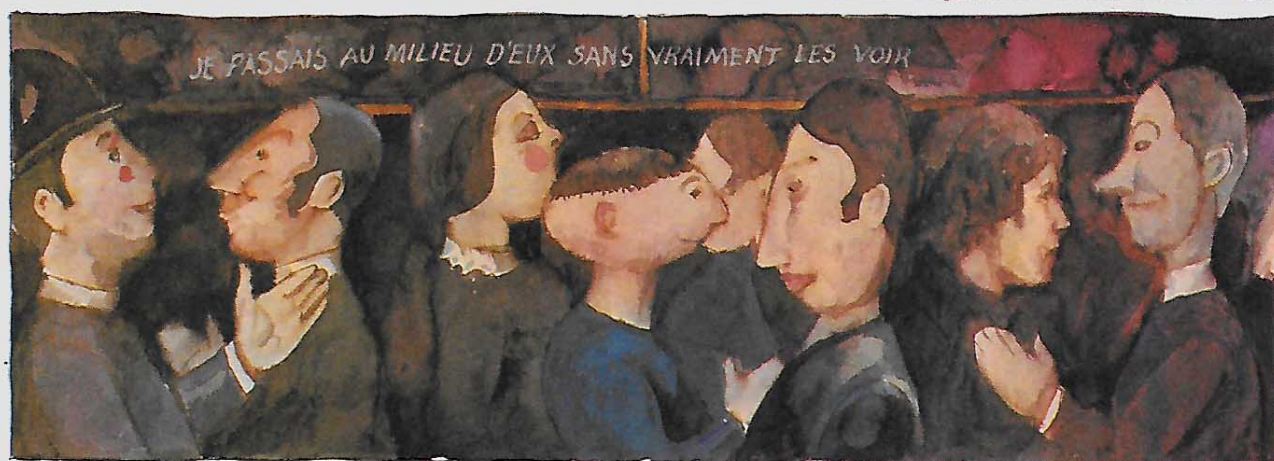
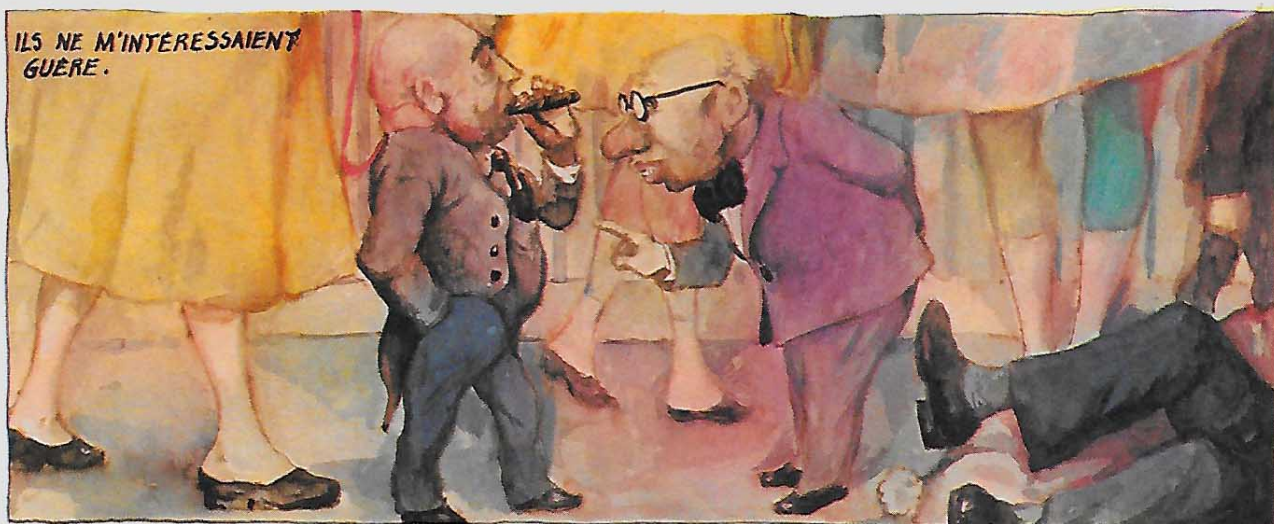


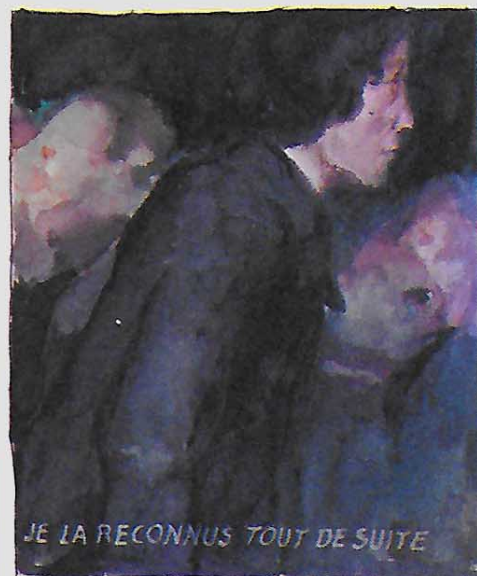
ET JE SAVAIS QUE PASSÉ CETTE PORTE
J'EN TROUVERAIS UNE AUTRE, PUIS UNE
AUTRE, ET AINSI DE SUITE...











C'ÉTAIT UNE JOLIE PETITE
PORTE, SANS SIGNES DIS-
TINCTIFS PARTICULIERS.



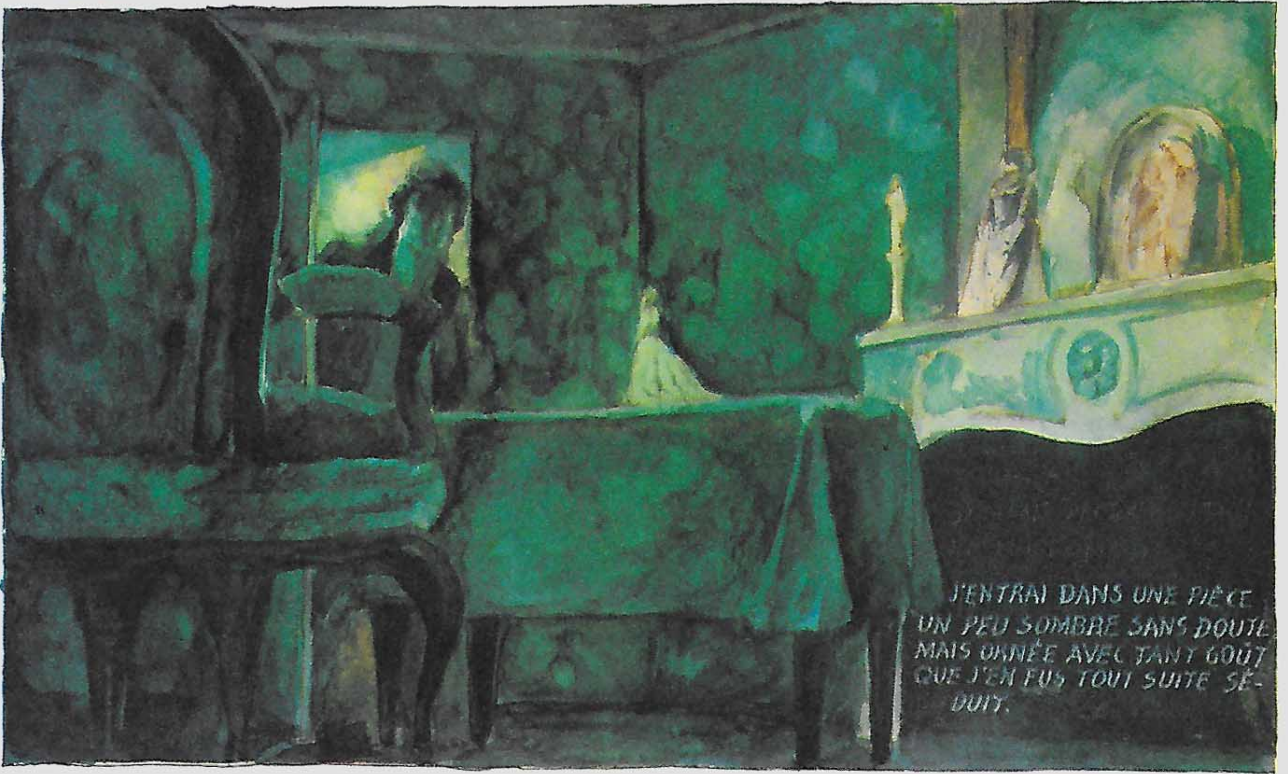
BANALE AU FOND, MAIS
D'OÙ S'ÉCHAPPAIT JE NE
SAIS TROP QUEL CHA-
ME INDEFINISSABLE



ELLE N'AVAIT PAS DE LO-
QUET. A CE DÉTAIL JE
COMPRIS QUE JE N'AU-
RAIS LE PASSAGE QU'
AVEC SA SEULE PER-
MISSION.



ELLE AUSSI ME RECONNU
CAR BIEN QU'ELLE M'ÉD
REGARDE TOUT D'ABORD
AVEC UNE CERTAINE MÉ-
FIANCE, ELLE SE RASSURA
TRÈS VITE SUR MA BONNE
MINE ET S'OUVRIIT AVEC
BEAU COUP DE GRÂCE.



J'ENTRAI DANS UNE PIÈCE
UN PEU SOMBRE SANS DOUTE
MAIS UNNÉE AVEC TANT GOÛT
QUE J'EN FUS TOUT SUITE SÉ-
DUIT.

J'ÉTAIS UN PEU ÉMU, CAR JE DEVAIS
TROUVER LA FEMME EN CE LIEU MÊME.
BIEN SÛR, NOUS NE NOUS ÉTIONS DONNÉS
AUCUN RENDEZ-VOUS, MAIS A MILLÉ SIGNES
SIGNIFICATIFS DONT ELLE SEULE A LE
SECRÉTE, JE SAVAIS QU'ELLE DEVAIT
VENIR...





JE DOUTAIS BIEN UN PEU, ET UN LÉGER
SERREMENT DE CŒUR M'AVERTISSAIT
QUE JE CRAIGNAIS DE L'AVOIR MAL
INTERPRÉTÉE. MAIS JE PENSAIS À
LA PORTE. M'AURAIT-ELLE LAISSÉ
SI FACILEMENT PÉNÉTRER SI ELLE
N'EN AVAIT PAS REÇU L'ORDRE DE SA
MAÎTRESSE? D'AILLEURS LES TEINTES
DOUCES ET TENDRES QUE PRIRENT
AUSSTOT LA TAPISSERIE ET LES
OBJETS ACHÈVÈRENT DE ME RAS-
SURER.



AUSSI, JE ME LAISSAI ALLER EN
TOUTE CONFIANCE À L'AGRÉMENT DU
LIEU ET L'AMITIÉ DONT JE FUS EN-
TOURÉ Y FUT POUR BEAUCOUP.



LE FAUTEUIL
S'INCINA ET MIRVI-
TA AVEC UNE EXQUISE
POLITESSE À JOUIR
DE SON CONFORT

JE VOUS EN
PRIE, MON CHER



ET PENDANT QUE
LES MUSICIENS SU-
RANÈS DANS LE
GLOBE DE VERRE
ATTAQUAIENT LES
PREMIÈRES MESU-
RES D'UNE RONDE

LES DEUX STATUETTES QUI L'ENTOURAIENT
S'ANIMÈRENT ET SE PRIÈRENT PAR LA
MAIN POUR ENTRER DANS LA DANSE



LES FLEURS DE LA TAPISSERIE SE DÉTACHÈ-
RENT DU MUR ET S'ÉTIRÈRENT
JUSQU'À ME CARESSER.



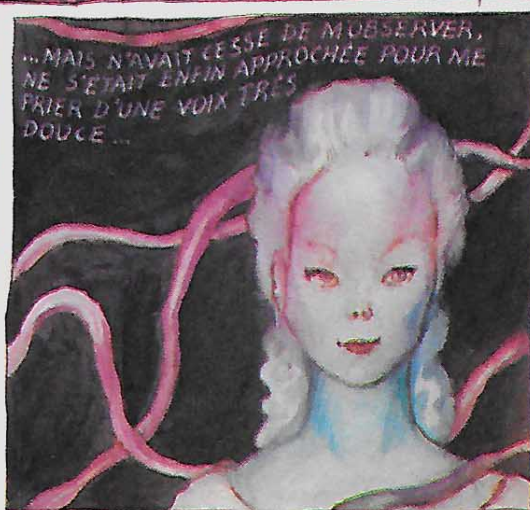
ENFIN, LA PIÈCE ENTIÈRE SE PRESSAIT AUTOUR DE
MOI POUR RENDRE MON ATTENTE AUSSI AGREABLE
QUE POSSIBLE, ET, PRIS DE LANGUEUR,
J'EN OUBLIAI CE QUE JE VENAIS
Faire.



JE SÉRAIS, SANS DOUTE, RESTÉ LONGTEMPS
DANS CET ÉTAT, SI UNE PETITE MARQUISE
DE PORCELAINE QUI JUSQU'À PRÉSENT
S'ÉTAIT TENUE SUR LA RÉSERVE...



...MAIS N'AVAIT CESSÉ DE M'OBSERVER,
NE S'ÉTAIT ENFIN APPROCHÉE POUR ME
PRIER D'UNE VOIX TRÈS
DOUCE...





D'ENLEVER MES VÊTEMENTS.

DESHABILLEZ-VOUS



COMPTI I I MINY ?

OUI...
COMPTI I I MINY



JE FUS TOUT D'ABORD
ÉTONNÉ.



MAIS ELLE ÉTAIT SI JOLIE,
QUE LA CRAINTE DE LUI DÉ-
PLAIRE FUT PLUS FORTE QUE
MA HONTE...



D'AUTANT QUE J'EN SENTAI. TOUT LE
RIDICULE.



SANS PLUS LA FAIRE ATTENDRE
JE M'EXÉCUTAI DONC ET EN
UN CLIN D'ŒIL...



JE ME PRÉSENTAI. DE-
VANT ELLE...



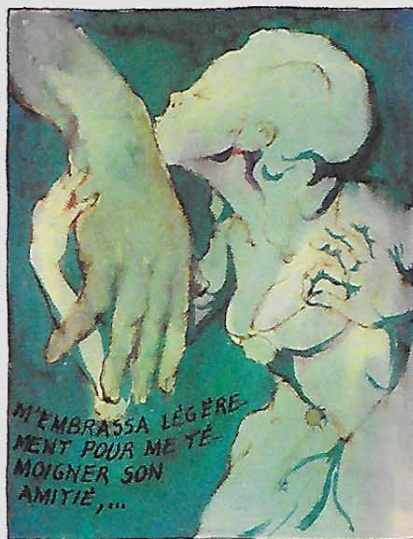
AUSSI NU QU'IL EST POSSIBLE DE L'ÊTRE.



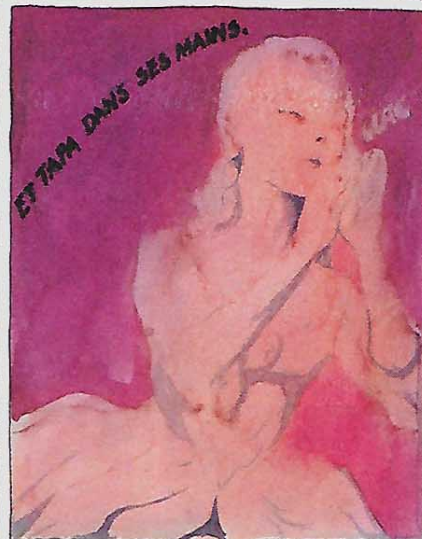
ELLE ME REGARDA ET PARUT SATISFAITE



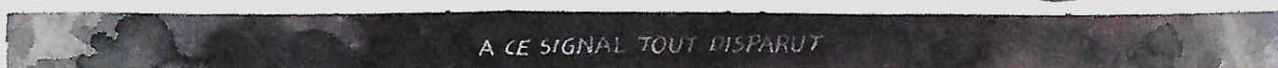
ELLE FIT UNE REVERENCE, ...



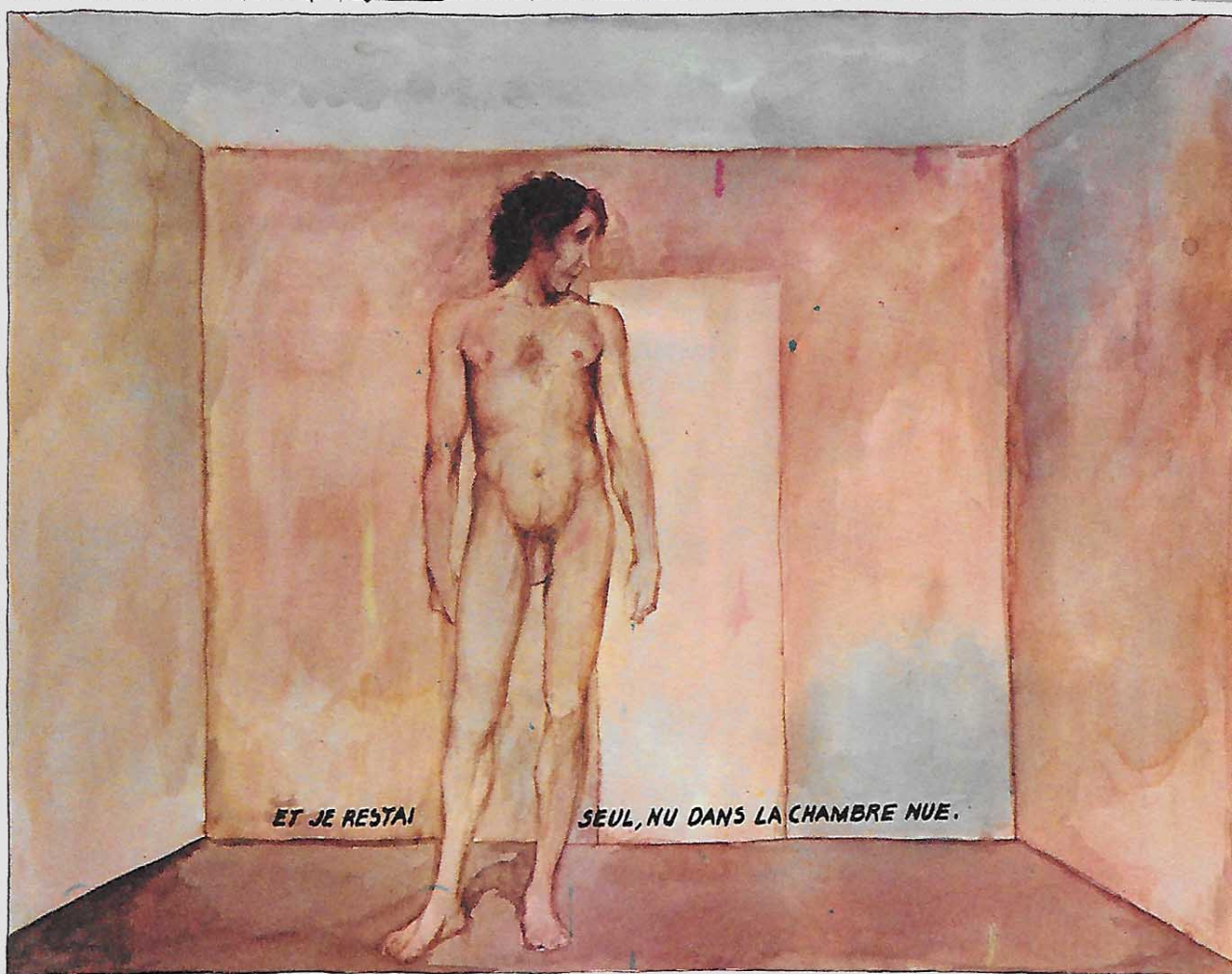
M'EMBRASSA LÉGEREMENT
POUR ME TÉMOIGNER SON
AMITIÉ, ...



ET TAPPA DANS SES MAINS.



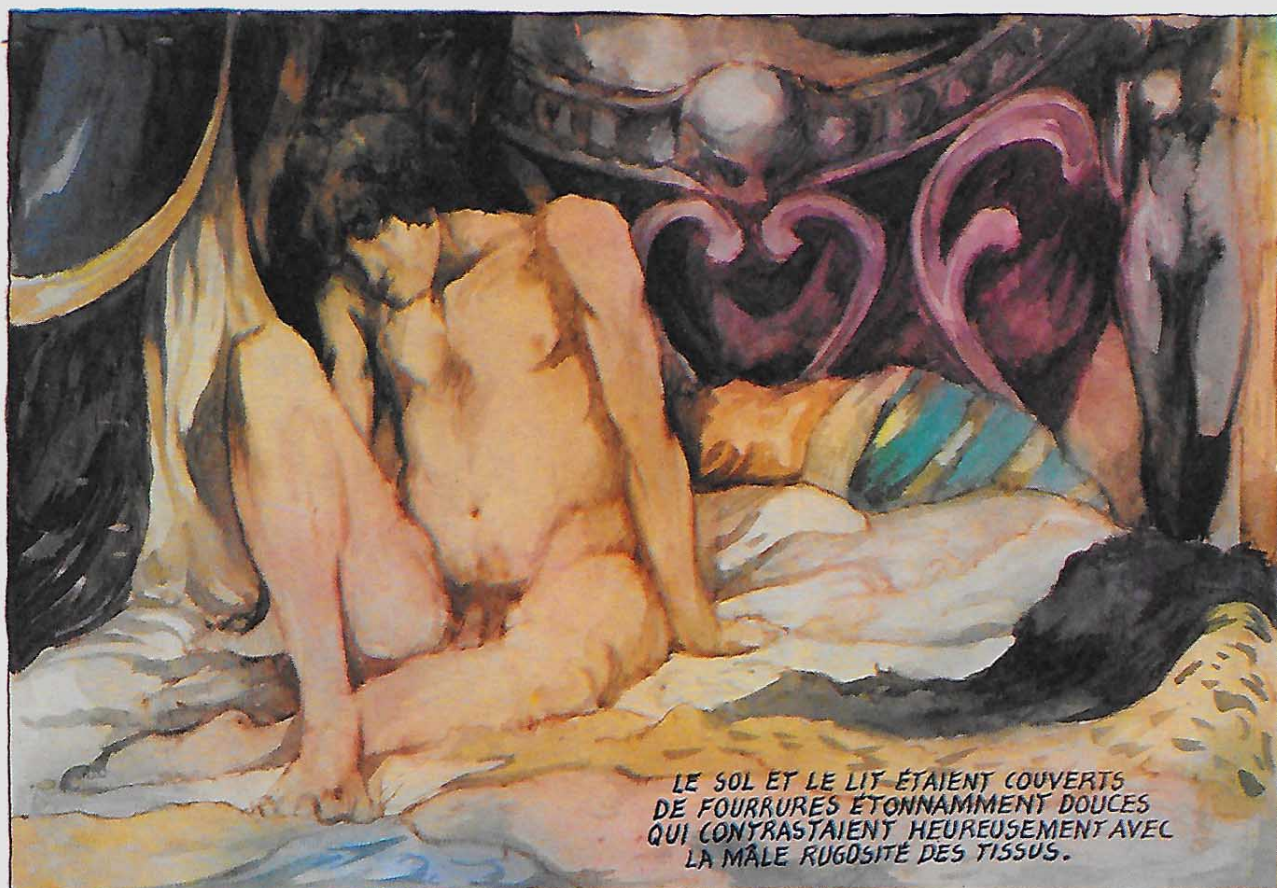
A CE SIGNAL TOUT DISPARUT

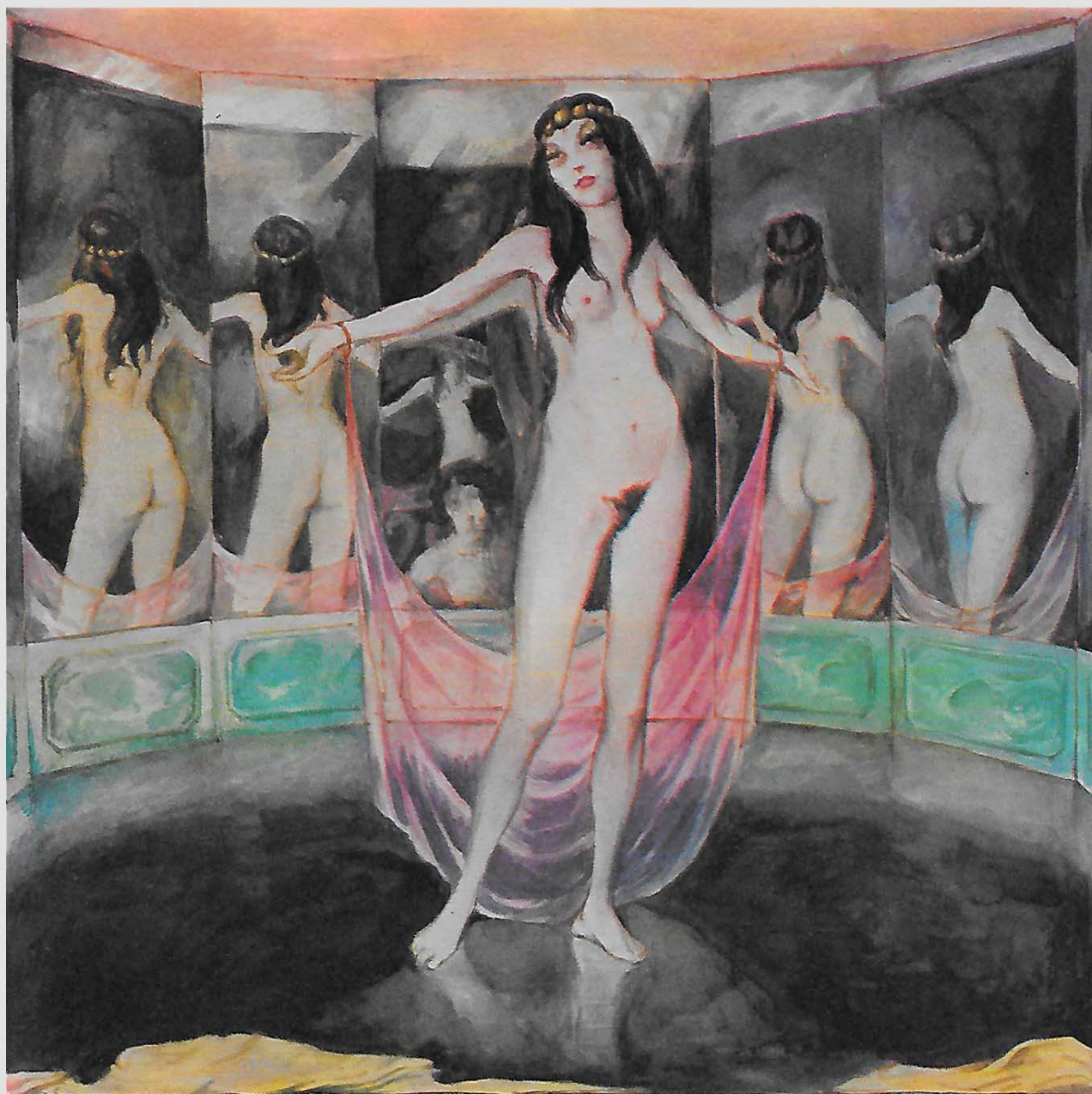


ET JE RESTAI

SEUL, NU DANS LA CHAMBRE NUE.









ET LES ARGUES DE SON SEXE S'ENTRETOUCHAIENT EN
UNE FAUNE MYSTÉRIEUSE QUI LAISSAIT TOUT JUSTE
ENTRE VOIR UNE FLEUR VIOLETTE.

COMME LA PÉNOMBRE SE FAISAIT DE
PLUS EN PLUS PROFONDE, JE M'APERÇUS
BIENTÔT QUE CETTE FLEUR BRILLAIT D'UNE
CLARTÉ DONT L'INTENSITÉ AUGMENTAIT
À LA MESURE DE LA NUIT QUI GAGNAIT SUR
TOUT LE RESTE ADJOINT DE N'ÊTRE PLUS
QUE LA SEULE LUMIÈRE.

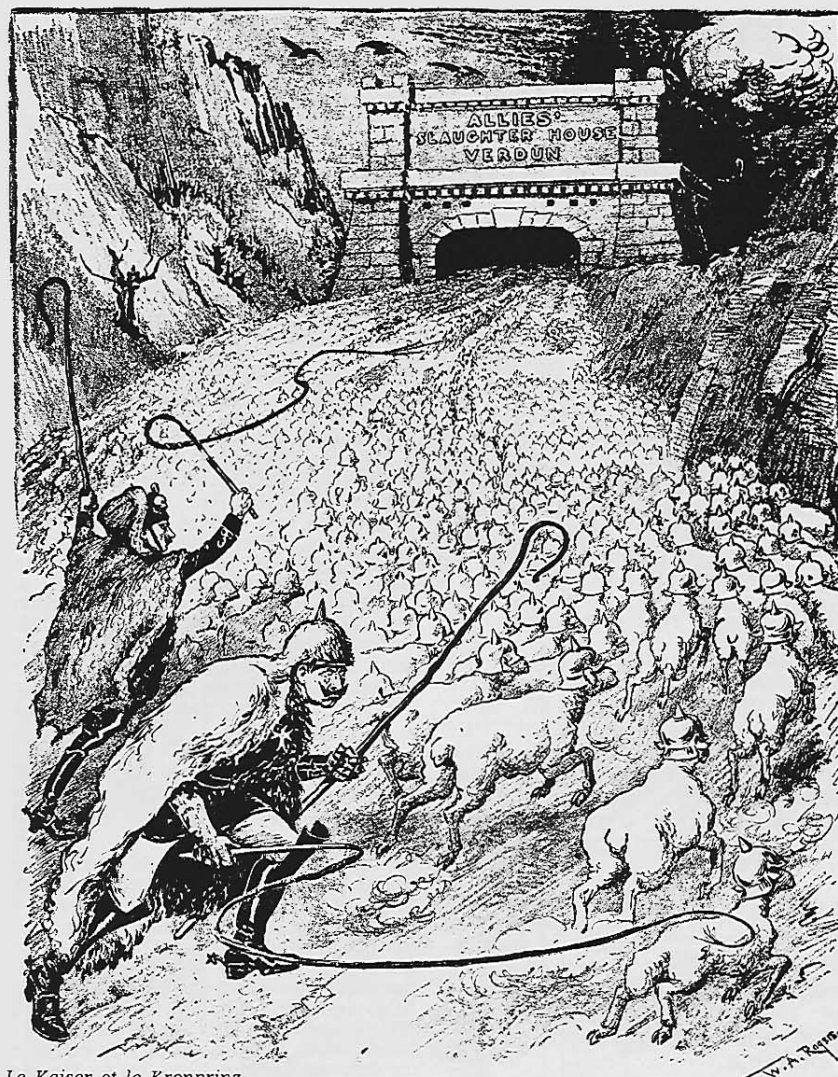
ET JE COMPRIS QUE J'AVAIS ENFIN TROUVÉ LA MORT...

L'art patriotico-tumulaire

Après le bombardement « inopiné », sinon imprévu (1), dont nous parlions le mois dernier, une nuit lourde s'appesantit et du ciel bas s'échappent des larves de neige : le suaire blanc va étouffer lentement les malédictions de ces bois éventrés, mais accroître encore (si tant est que faire se peut) les souffrances imméritées du fantassin désormais sans abri. Qu'importe, à nouveau, la foudre tombe. Le Kronprinz, fou de haine, veut atteindre Verdun sans pertes et ne fouler que nos cadavres !

Verdun ! Vallée des ténèbres et de la mort... Les uns après les autres, sous les éclairs multipliés, les régiments de France s'enfoncent au cœur tumultueux du carnage. Blasphèmes et râles, sifflements d'acier, rafales hurlantes, dans les bas-fonds les trajets sont intenables pour la troupe foudroyée, asphyxiée par les inventions combinées des savants de laboratoire et des intellectuels à la solde de la brutale ambition allemande. Le chimiste fou qui élabore ces gaz, qui dose ces explosifs fait songer à un docteur Faust travaillant en étroite collaboration avec un Méphistophélès messie de l'horreur. A cette fête rouge des forges maudites, les entrailles du sol éclatent comme éclatent les entrailles humaines. L'Allemagne impériale et impérieuse, cette fois veut non seulement tuer les hommes mais aussi tuer la terre ! (2)

Ubi bene, ibi patria (3) assurément ne saurait être, comme on le voit, mes chers lecteurs, la devise hédoniste de ces malheureux poilus, fussent-ils, dans l'âme, sybarites. La misère sanglante où souffrent et meurent ces hommes atteint les abîmes : le sous-lieutenant Campana se souvient avoir vu un soldat « boire à longs traits à une mare d'écume verte, où flottait, sur le ventre, un cadavre gonflé, comme s'il n'eut cessé de se remplir d'eau depuis des jours ». Et pourtant... Cela n'empêche nullement, vers ces dates sinistres, un journaliste du « Petit Parisien » d'écrire, sous le titre « Envoi gratuit de colis aux poi-



Le Kaiser et le Kronprinz
« La porte de l'abattoir »

Dessin de W. A. Rogus paru dans le « New York Herald » du 19 mars 1916.

lus du front » : « Verdun... les autos trépidantes emportaient vers nos glorieux défenseurs des provisions abondantes et délectables. Ils se sont rendu compte qu'en ces jours de fête traditionnelle, c'était un peu de la table familiale qui allait vers eux... » On croit rêver ! Et un autre, poète, cette fois, de déclamer, toujours dans « Le Petit Parisien » et à propos de Verdun : « ... déjà leurs chefs, témoins émus de tant de vaillance, ont trouvé pour en rendre témoignage des accents d'une mâle éloquence... »

Cette presse en plein délire, cette presse à la solde du Grand Quartier Général, va donner toute sa mesure dans la tragi-comédie du fort de Douaumont. A 388 mètres d'altitude, dans le polygone fortifié de 400 mètres de large,

large de béton, de fossés, de barbelés, de blockhaus et de parapets, sous lui, sous sa carapace, un homme veille. C'est le sexagénaire gardien de batterie Chenot, un fonctionnaire civil. Sous sa direction, 57 hommes de troupe, des territoriaux, s'emploient - l'offensive fait rage - à achever le désarmement de ce fort dont le Kaiser a dit qu'il était : « La pierre angulaire de la plus forte forteresse de la France »... Hier encore, Chenot tentait de les initier au manie-

ment des deux seules pièces non démontées, un 155 et un 75 double (4). Pour l'heure, sous l'intense *Tremmelfeuer* (5), ils se sont réfugiés au plus profond du fort. De garnison d'infanterie, point ! Un oubli, sans doute...

Ce sera sans coup férir, sans un ahan, l'arme à la bretelle et les

maines quasi dans les poches que, d'un côté, le capitaine Haupt à la tête d'une compagnie du 24^e Régiment brandebourgeois et, d'un autre, le lieutenant von Brandis entraînant quelques hommes, vont s'emparer du fort de Douaumont... Désobéissant, par ailleurs et par cet étonnant fait d'armes, aux ordres de leur colonel. Nous sommes le 26 février, « Douaumont ist gefangen ! » Le macabre chef d'orchestre Hohenzollern peut être satisfait. Il a eu Douaumont pour pas cher. A Berlin, l'enthousiasme est immense (6).

Non pour commémorer sa perte mais les farouches combats pour le reprendre (7), c'est sur son emplacement que s'élèvent l'ossuaire et le gisant du « Soldat du Droit » qu'ensemble et sans plus tarder nous allons étudier.

Temple de l'honneur, palais de la patrie et Versailles, l'ossuaire de Douaumont, avec sa tour, phare-obus du suicide, est une sorte de perfection. Et force nous est de reconnaître que, devant cette architecture fortifiée aux extrémités d'ailes comme des coupoles, notre souffle reste coupé !

Sous les quadruples trumeaux des fenêtres, une lumière verte, glauque et aquarièsque se dispense. Son éclat sourd, à peine soutenable, fait frémir... Frémir de tristesse, d'angoisse et de rage pour ces rescapés (8) de l'indicible.

Jean-Marie de Busscher

1) Joffre le généralissime s'était gaussé des inquiétudes de Gallieni au sujet de Verdun. Elève du Ministre de la Guerre qui lui facilita sa haute fortune, Joffre se croit et surtout veut se sentir supérieur à son maître. D'habiles flatteurs

encourageant cette faiblesse – hélas ! trop humaine –, le généralissime, insensiblement, se renfermera dans la tour délabrée des certitudes et des vanités.

2) Comment ont-ils pu « tenir », ne manqueront pas de s'interroger, à juste titre, certains lecteurs horrifiés par le ton insoutenable de ma narration... Je leur répondrai : uniquement parce qu'il étaient animés du courage splendide et entêté de soldats qui ne veulent pas quitter leur poste, et toutes ces histoires de gendarmes l'arme au poing en arrière des lignes ne sont que billevesées. Et le lynchage de certains d'entre eux vers la fin de la bataille dite « pour Verdun » relève, bien sûr, de la légende, tout autant que les mutineries de 1917. C'est sans doute ce qui explique que « Paths of Glory », le film de Kubrick tourné en 1957, n'a été autorisé en France qu'en 1976 et que, lors de sa projection en Belgique dans les années 60, il y eut des pressions de l'ambassade de France pour l'interdire. Il en avait été de même pour « La veuve joyeuse », où Béjart faisait chanter « Heure exquise, qui nous grise » sur fond de poilus désarticulés au Théâtre Royal de la Monnaie. Dans les deux cas, l'ambassade n'eut pas gain de cause.

3) « Ou l'on est bien, là est la patrie. »

4) Dans l'immensité du fort, les distractions sont rares et l'excellent homme occupe ces braves comme il peut.

5) Un cyclone de feu (des calibres égaux ou supérieurs au 305) accable le fort qui tient fort bien. Ce qui tend à prouver que ces ouvrages n'étaient pas du tout dépassés et que la mise en scène allemande à Liège avait parfaitement intoxiqué les « services » français. Les Allemands, en effet, avaient produit des photos des soi-disant dégâts causés par leurs pièces lourdes (400) à la coupole du fort de Loncin, alors qu'ils étaient dus à un dynamitage intérieur... Ça, plus la pénurie de gros calibres...

6) Pendant ce temps, la presse parle de soldats allemands ivres montant à l'assaut de Douaumont par milliers, poussés par des sous-officiers revolver au poing car il leur faut marcher sur les corps de leurs camarades... Les com-

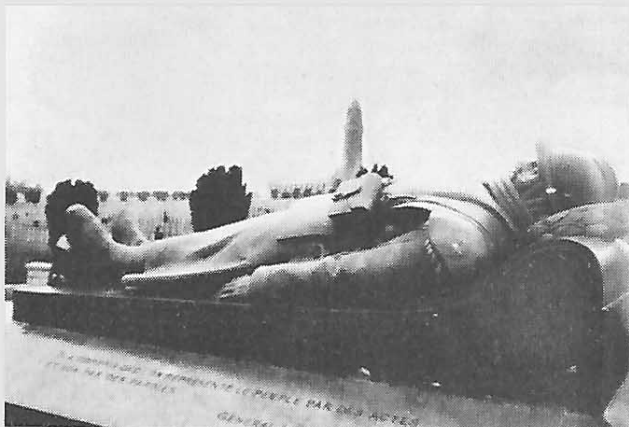
muniqués sont sybyllins : « Une lutte acharnée se livre autour du fort de Douaumont, qui est un élément avancé de l'ancienne organisation de la place de Verdun. La position enlevée ce matin par l'ennemi, après plusieurs assauts infructueux qui lui ont coûté des pertes très élevées, a été de nouveau atteinte et dépassée par nos troupes, que toutes les tentatives de l'ennemi n'ont pu faire reculer... »

7) Il sera repris à la fin de la bataille « pour Verdun », le 24 octobre 1916, par Mangin. A cette date, l'Allemagne tentait de faire la paix. Mangin, dans une proclamation faisant suite à la reprise de Douaumont, sut lui répondre : « Mes amis ! S'avouant incapable de nous vaincre sur les champs de bataille, nos sauvages agresseurs osent nous tendre le piège grossier d'une paix prématurée. Tout en ramassant de nouvelles armes, ils crient : « Kamarad ! » Vous connaissez ce geste. Nos pères de la Révolution refusaient de traiter avec l'ennemi tant qu'il souillait le sol sacré de la patrie, tant qu'il n'était pas rejeté hors des frontières naturelles, tant que le triomphe du Droit et de la Liberté n'était pas définitivement assuré contre les tyrans. Nous ne traiterons jamais avec les gouvernements parjures pour qui les traités ne sont que des chiffons de papier et avec les assassins et les bourreaux de femmes et d'enfants. Après la victoire finale qui les mettra hors d'état de nuire, nous leur dicterons nos volontés. A leurs hypocrites ouvertures, la France a répondu par la gueule de vos canons et par la pointe de vos baïonnettes. Vous avez été les bons ambassadeurs de la République : elle vous remercie. Signé : Mangin ». A la fin du mois de novembre, les pertes françaises sur la Somme (bataille enchaînant celle de Verdun) s'élevaient à 204 253, celles des Anglais à 419 654, celles des Allemands à 500 000. A Verdun, la France venait de perdre 315 000 hommes et l'Allemagne 282 323.

(8) Maurice Clavel, dans le n° 628 de novembre 1976 du « Nouvel Observateur », s'indignait qu'un « speaker » traite les anciens de Verdun de « rescapés »... Le terme, cependant, me semble juste et correspond parfaitement à l'odyssée inutile et tragique de ces héros malheureux.

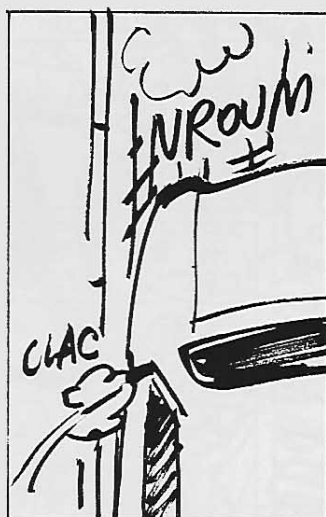
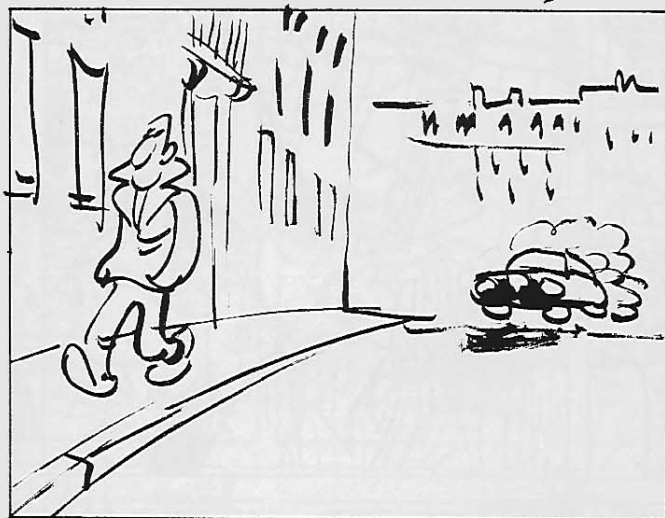


L'ossuaire

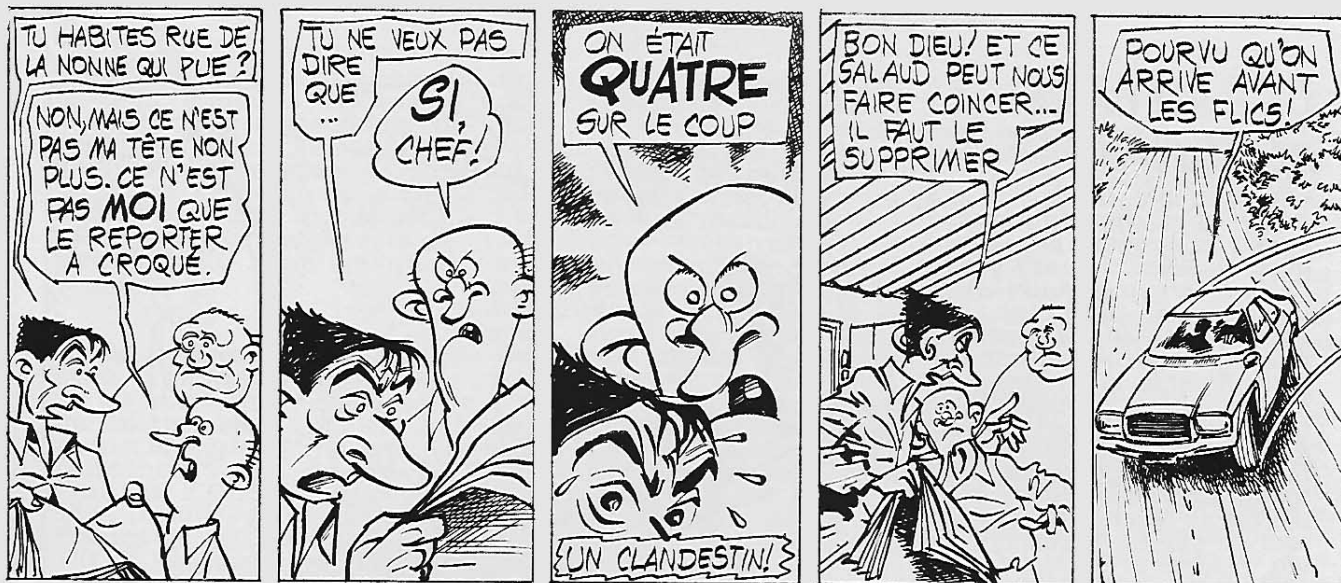


Le Soldat du Droit

PAS TERRIBLE, LA RESSEMBLANCE







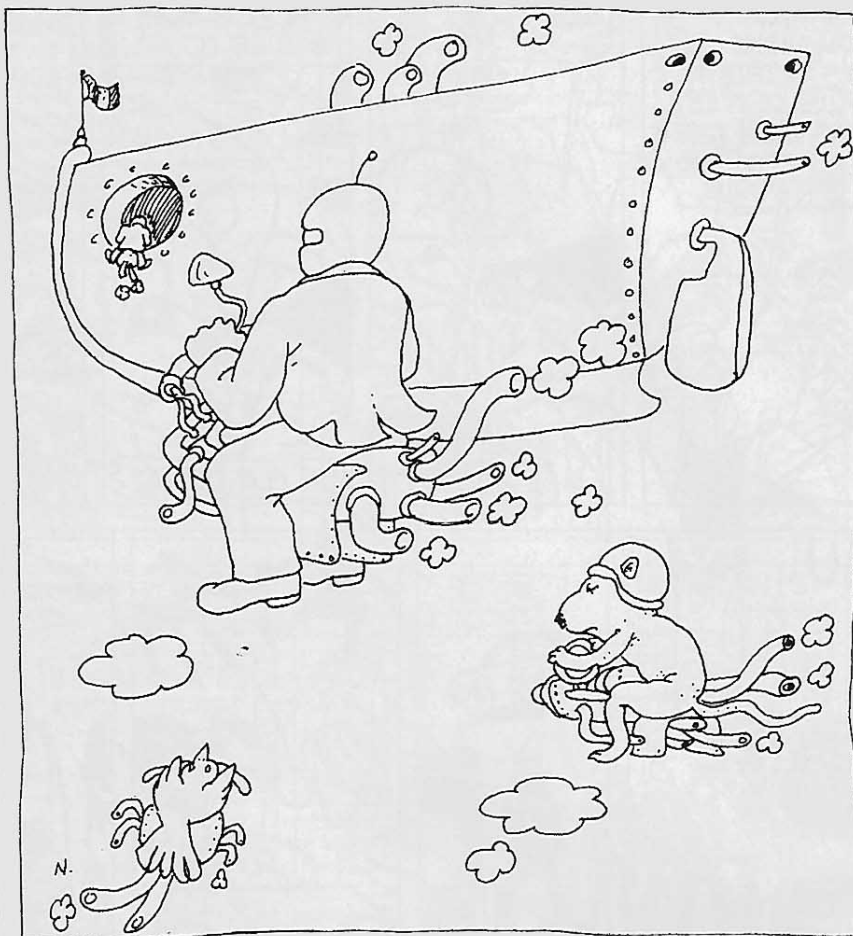
Les arches stellaires

« Si la durée de la vie d'un homme n'est que de quelques dizaines d'années, par contre, avec la succession des générations, le Temps acquiert une dimension tout autre. Les passagers d'une fusée pourront même mourir, mais leurs enfants, leurs petits-fils et leurs arrière-petits-fils nés sur des vaisseaux interstellaires avanceront toujours plus loin dans les profondeurs de l'espace. En d'autres termes, il faudrait construire des « arches de Noé » à réaction avec, à bord, tout ce qui est nécessaire à la vie, plantes et animaux, appareillage énergétique et ainsi de suite... »

De qui est cette brillante extrapolation ? D'un auteur de science-fiction ? Pas du tout : elle est de Constantin Tsiolkovsky, un savant soviétique qui écrivit ces lignes en 1928 dans son ouvrage *Le futur de la Terre et de l'Humanité*, en un temps où les scientifiques savaient encore rêver et nous faire rêver – en toute ignorance et naïveté, bien entendu.

S'il est aujourd'hui fort peu probable de penser sérieusement à la possibilité de voir s'élancer dans l'espace des arches de Noé stellaires, la S.-F., elle, a abondamment puisé dans ce postulat. C'est même un des sous-thèmes qui ont donné lieu aux plus passionnantes hypothèses romanesques, au sein de cette vaste thématique qu'est « la conquête de l'espace ». Et il est amusant de constater que si, le plus souvent, la S.-F. précède les découvertes scientifiques ou technologiques, c'est pour une fois un scientifique qui a lancé le premier l'idée qu'allaient exploiter, avec retard, les écrivains de l'imaginaire...

Mais avant de parler des récits appartenant à ce thème, on peut penser : pourquoi une arche stellaire ? Rappelons alors aux ignares de service que, selon le principe de la relativité, on ne peut dépasser la vitesse de la lumière (à peu près 300 000 km à la seconde), et que la plus proche étoile, Proxima Centauri, se trouve à – retenez votre souffle – 4 400 000 000 kilomètres de notre soleil, soit 4,3 années-lumière. Un vaisseau qui atteindrait, mettons, les neuf di-



xièmes de la vitesse de la lumière mettrait déjà cinq ans à parcourir cette distance. Mais se représente-t-on seulement ce que peut être une telle vitesse ? Quand on songe que les fusées actuelles font tout au plus 30 km par seconde, soit dix mille fois moins que la vitesse de la lumière, et qu'il faudrait donc à ce titre 5 000 ans pour aller vers Proxima Centauri, on comprend mieux que le concept d'arche stellaire soit le plus « réaliste » (mais on peut aussi imaginer un équipage mis en sommeil par cryogénisation) si on veut absolument se lancer dans la description d'une épopée spatiale. D'autre part, rien ne dit que l'équipage de l'arche trouvera un monde habitable autour de la première étoile qu'il atteindra (ce n'est que dans les mauvais romans de S.-F. qu'on observe au télescope les planètes d'autres systèmes ; elles sont en réalité invisibles, et tout au plus peut-on postuler leur existence). Le but d'une telle expédition est donc susceptible d'être sans

cesse reculé, et il peut se prolonger des dizaines, voire des centaines de milliers d'années !

On comprend donc ce qui a tenté les auteurs de S.-F. au sujet des arches stellaires : un point de départ aussi réaliste que possible (il serait théoriquement possible de lancer aujourd'hui une telle arche), et deux sortes d'extrapolations (d'ailleurs liées), de caractère sociologique et psychologique... La première est la création d'une société artificielle complètement bloquée, qui doit obéir à des règles rigides pour survivre. On peut imaginer des sociétés bloquées sur la Terre même (c'est le cas du roman d'Isaac Asimov, *Les cavernes d'acier*, ou du film de Georges Lucas, *THX 1138*), mais on finit toujours par en sortir (c'est la conclusion des deux titres ci-dessus). Dans l'espace, au contraire, il n'y a pas d'espoir de sortie, les limites sont celles des parois de l'arche. L'autre extrapolation porte sur l'oubli de la finalité du voyage par les passagers. Les auteurs supposent en

général qu'au bout de plusieurs milliers d'années de voyage aveugle, les descendants de l'équipage primitif auront fatalement oublié pourquoi ils sont partis, et même qu'ils se trouvent à bord d'un mobile artificiel : pour eux, l'arche sera devenue tout simplement le monde...

La description la plus satisfaisante et la plus rigoureuse de la vie dans une arche (celle-ci est un énorme œuf de métal qui contient plusieurs milliers de personnes) a été donnée par l'Anglais E.C. Tubb dans *Star ship* (réédité récemment aux Presses de la Cité sous le titre *Fils de l'espace*) : recyclage des déchets, stérilisation des femmes à vingt-cinq ans, élimination physique à cinquante-cinq ans, ordre maintenu par une psycho-police impitoyable, eugénisme, mais présence aussi de réfractaires (secrètement soutenus par le Capitaine pour ne pas rompre la dialectique ordre-désordre, génératrice d'évolution sociale) dans les parties inexplorées du gigantesque vaisseau, tout est passé en revue dans ce roman, qui s'achève évidemment par l'arrivée sur une planète habitable.

Car tous les auteurs, sans exception, ayant abordé le thème de l'arche l'ont fait dans l'optique de la crise finale précédant de peu la fin du voyage et la révélation de la réalité de ce voyage pour les passagers. L'Américain Robert Heinlein (dans *Les orphelins du ciel*) et l'Anglais Brian Aldiss (dans *Croisière sans escale*) vont certes plus loin dans l'imaginaire que Tubb, mais exploitent le même point de départ. Seulement, chez Heinlein comme chez Aldiss, les voyageurs n'ont pas seulement oublié qu'ils étaient dans un vaisseau, ils ont même perdu tout sens social et ont régressé jusqu'à la formation de sociétés tribales qui pratiquent l'esclavage et se livrent à de sanglants conflits à l'arme blanche, dans une jungle qui résulte de la croissance monstrueuse des plantes hydroponiques ayant envahi toutes les coursives des vaisseaux !

Loin de ces traitements épiques à l'anglo-saxonne, les Français Léon Groc et Jacqueline Zorn (dans le roman *L'univers vagabond*, depuis longtemps épuisé : quand ces messieurs Sadoul, ou Goimard, ou Baronian,

songeront-ils à le rééditer en Poche ?), ainsi que Michel Calonne dans la nouvelle *Les Gémeaux*, mettent en scène des vaisseaux ne comprenant que quelques familles, ce qui permet de mettre l'accent sur la psychologie des personnages embarqués dans une semblable galère. *Les Gémeaux* possède en outre une fin remarquable et particulièrement amère : lorsque le vaisseau atteint enfin sa destination, ses passagers découvrent que la planète a déjà été occupée depuis longtemps par des colons venus là sur des astronefs capables de dépasser la vitesse de la lumière, qui ont été inventés longtemps après le départ de l'arche, mais l'ont évidemment dépassée...

La génération finale, de Clifford D. Simak, *Les souhaits aux étoiles*, de Judith Merrill, sont aussi des nouvelles à caractère intimiste, de même que *Le vent souffle où il veut*, de Chad Oliver, qui pousse aux extrêmes limites le postulat de l'oubli : lorsqu'un passager arrive après de longues hésitations à explorer le vaisseau, puis à s'en sortir, il découvre que celui-ci était depuis longtemps arrivé à destination et n'est plus qu'une montagne de métal rouillé engloutie dans une planète étrangère. Dans son roman (à vrai dire composé de nouvelles assemblées), Van Vogt se préoccupe surtout du phénomène du Pouvoir (de nature militaire) dans son arche. Et dans *En un autre pays*, nouvelle du Français Claude Veillot (maintenant scénariste de Boisset), l'arche est un gigantesque tunnel creux de cent kilomètres de long sur huit de diamètre, qu'il a fallu 300 ans pour construire, et qui a si bien obtenu son autonomie que toute l'histoire de la Terre s'est en quelque sorte redoublée à l'intérieur, jusques et y compris les conflits atomiques. Ce récit est certainement le point-limite du thème de l'arche.

On le voit, ce qui a fasciné les écrivains de S.-F. dans ce thème, c'est la possibilité de création d'un monde logique, fini, dont on peut observer les tenants et les aboutissants. Un auteur de S.-F. étant par nature un créateur d'univers, celui, clos et réduit, d'une arche stellaire, ne pouvait que tenter les meilleurs d'entre eux. On constatera pourtant en lisant la bibliographie

qui suit (et réduite aux seuls textes disponibles en français - mais on pourrait en comptabiliser une vingtaine d'autres) que le plus récent date déjà de 1965. Est-ce à dire qu'il a cessé de plaire ? Disons plutôt que la « conquête de l'espace » a définitivement cessé d'être un thème réaliste et que les arches sont tombées en désuétude, rangées dans la panoplie de ce futur qui ne sera pas...

Un dernier mot pour terminer : cette brève étude doit beaucoup à un long document sur le même sujet, dû à Rémi-Maure, et publié en italien dans la revue *Kronos* (n° 4 et 5). Rémi-Maure a bien voulu me communiquer la version française de son texte, et je l'en remercie ici. Je voudrais signaler autre chose : la longue étude de Rémi-Maure a été proposée à *Fiction* ; elle est du genre de celles qui ont fait l'honneur de cette revue, et sa réputation, dans les années 50 et 60 ; *Fiction* l'a pourtant refusée. Avis aux rédacteurs en chef de nouvelles revues qui voudraient des textes de qualité : on peut en réclamer copie à son auteur, Villa Magali, Chemin Calabro, 83160 La Vallette.

Andrevon

BIBLIOGRAPHIE

- *Les orphelins du ciel* (Orphans of the sky), de Robert Heinlein (1941) : « Histoire du futur » tome 2, CLA (Opta) ;
- *L'univers vagabond*, de Léon Groc et Jacqueline Zorn (1950) : « Les horizons du fantastique » n° 2 (épuisé) ;
- *Fils de l'espace* (Star ship), de Edwind C. Tubb (1955) : « Futurama » n° 8 (Presses de la cité) ;
- *La génération finale* (Target generation), de Clifford D. Simak (1950) : « Fiction » n° 187 ;
- *Le vent souffle où il veut* (The wind blows free), de Chad Oliver (1957) : « Fiction » n° 68 ;
- *Les souhaits aux étoiles* (Wish upon the stars), de Judith Merrill (1958) : « Fiction » n° 61 ;
- *Croisière sans escale* (Non stop), de Brian C. Aldiss (1958) : « Présence du futur » n° 27 (Denoël) ;
- *Les Gémeaux*, de Michel Calonne (1958), dans le recueil « Le plus jeune fils de l'écureuil » (Laffont), repris dans « En un autre pays », anthologie de la SF française, Seghers ;
- *En un autre pays*, de Claude Veillot (1964) : dans « Misandra » (J'ai lu n° 558) ;
- *Pour une autre terre* (Rogue ship), de A. E. van Vogt (1965) : « Marabout » n° 262.

LA PLUS FASCINANTE PHOTOTHEQUE DU CINEMA

*Lo Duca
Maurice Bessy*
***l'erotisme
au
cinéma***

un grand "classique"
de l'édition spécialisée
à nouveau disponible
dans une réalisation
de grande classe
à des conditions
très accessibles

Edition nouvelle,
entièrement refondue
et augmentée
en 12 cahiers bimestriels
de 88 à 96 pages 23x27
avec 150 à 200 photos
exceptionnelles.
Au total : 1100 pages
1800 à 2000 documents
en noir et couleurs.

Chaque cahier : 24 F
(en kiosques et librairies)

**SOUSCRIPTION
AUX 12 CAHIERS :
240 F**
ou 2 mensualités de 125 F
règlement à réception de facture

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

à adresser à Filméditations : 6, rue des Anglais,
75005 Paris.

NOM :

ADRESSE :

CODE POSTAL :

VILLE :

PAYS :

Je désire souscrire aux 12 cahiers de l'EROTISME AU CINEMA en cours de parution.

Adressez-moi votre facture, que je réglerai dès réception :

☐ au comptant, soit 240 F ⁽¹⁾

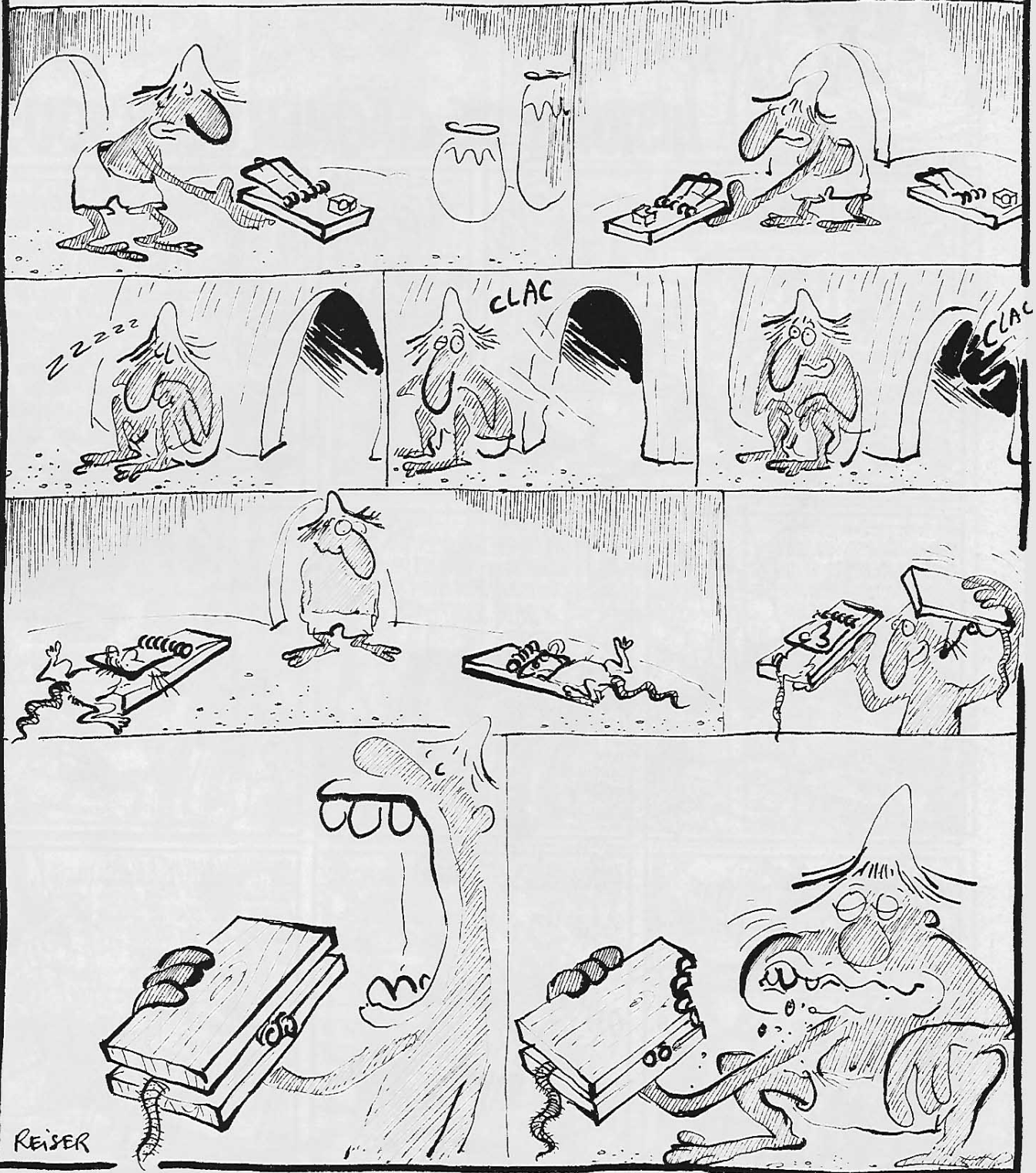
☐ en deux mensualités de 125 F, à un mois d'intervalle ⁽¹⁾

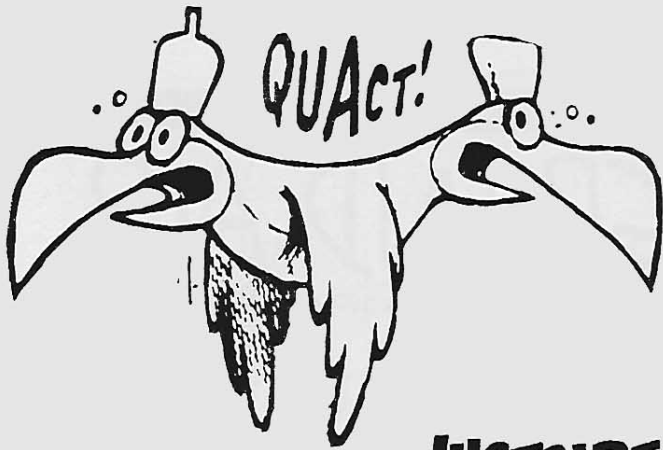
Date :

Signature :

(1) Cocher la formule choisie.

LA VIE AU GRAND AIR

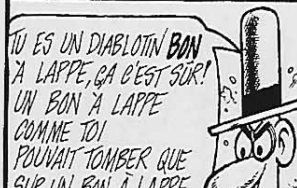


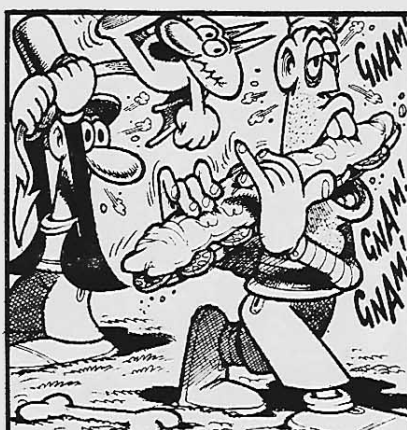
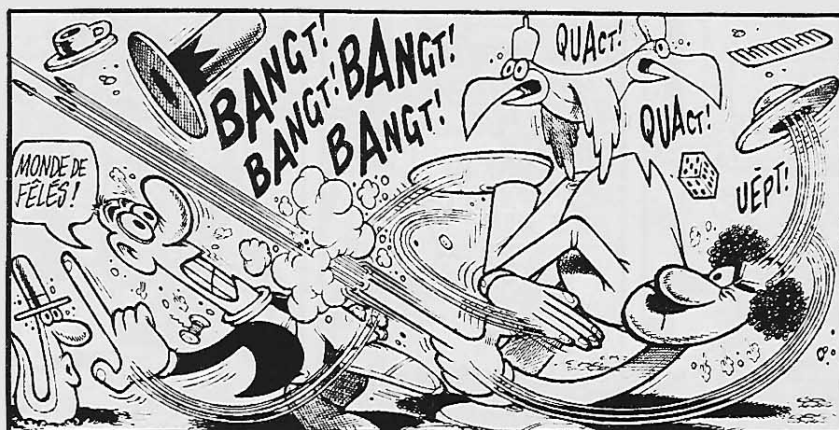


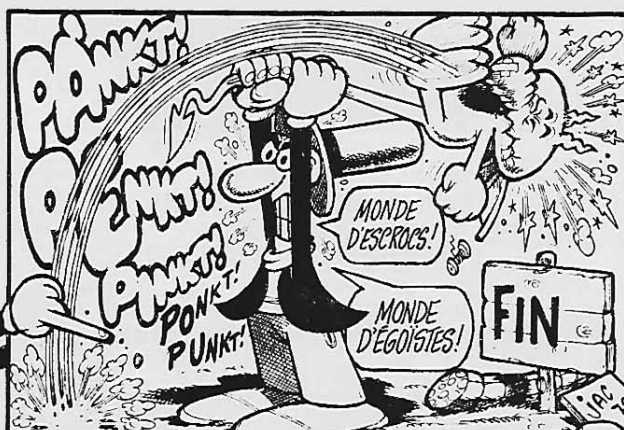
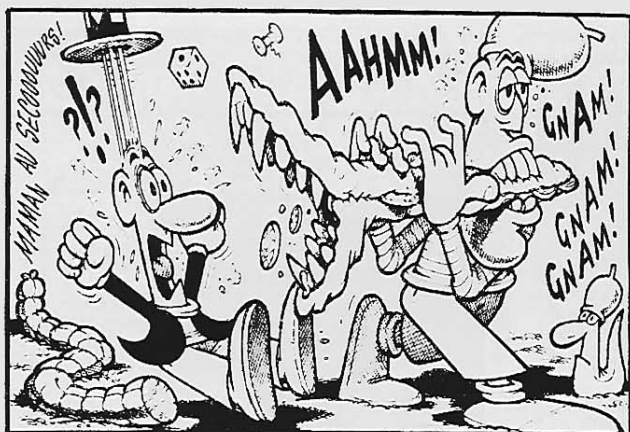
HISTOIRE DE GAGNER DEUX SOUS

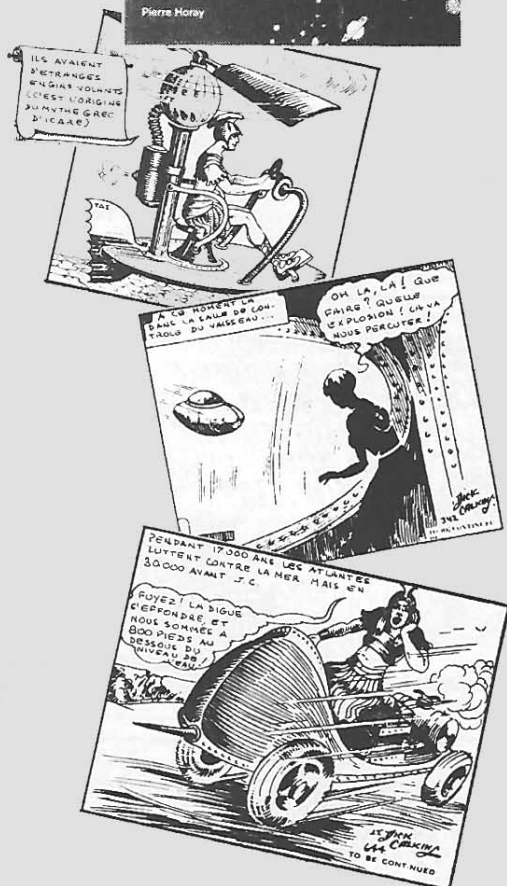
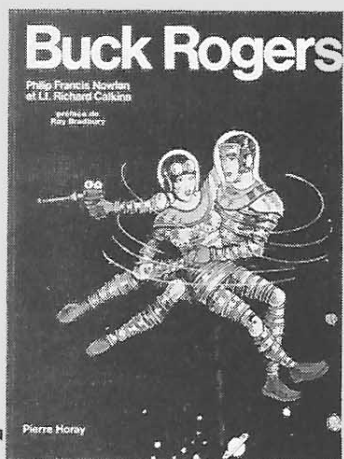
IAK MANDOLINO Jacovitti











**Préface de RAY BRADBURY
une bande dessinée
d'anticipation des années 20.**

Un beau volume 27 x 37, 160 pages.
Relié sous couverture en couleurs et étui, 79 F.



**La suite des aventures de BARBARELLA.
Un chef-d'œuvre de la B.D.
et de la science-fiction.**

Un beau volume 24 x 32,
64 pages couleurs,
sous couverture cartonnée en couleurs, 35 F.

Pierre Horay











QUI VOUS A
DIT QUE
J'ÉTAIS MÊLÉE
À CE CAM-
BRIOLAGE?

JE
L'AI DE-
VINÉ

JE LUI AI
DIT QUE
TU AVAIS
FAIT UNE AF-
FAIRE À LA
CAMPAGNE
HIER SOIR



LEN EST UN AMI. IL ÉTAIT
AU BALLON POUR UN CASSE.
ALORS C'EST PAS LA PEINE
DE JOUER LES PRIMA-
DONNA, FAUX-JETON!



ET SI T'ES PAS
CONTENTE, LE BU-
REAU DES RECLAMATIONS
EST OU-
VERT, COMPRIS?

DU CALME MA!
ÇA VA! DU MO-
MENT QU'ON
SAIT QUI
EST QUI...



VOUS POUVEZ COM-
PTER SUR MA DIS-
CRETION, TWILIGHT.
J'AI PERSONNE À
QUI PARLER, ILS
SONT TOUS EN
CABANE

C'EST PAS
UNE PREUVE
DE LEUR
TALENT,
PAS VRAI?



MA M'A DIT QUE TU
VOULAIS VENDRE
TA CARAVANE.
LEN, COMBIEN
T'ESPÈRES EN
TIRER?



TU AS ÉTÉ LA DER-
NIÈRE À T'EN SER-
VIR, TWILIGHT. ALORS
TU SAIS CE QU'ELLE
VAUT. J'AI BESOIN
DE LIQUIDE.



CE SERA PAREIL
POUR MOI, SI JE TE
L'ACHÈTE. EN PLUS, MA
CONSCIENCE ME TOUR-
MENTERA PARCE
QUE JE T'AURAI
PRIVÉ D'UN TOIT.



ÇA N'A RIEN
À VOIR. JE
TROUVE-
RAI BIEN
UN ENDROIT
OU LOGER



SA CONSCIENCE! ÇA, ALORS!
ELLE SERAIT CAPABLE DE LUI
VOLER SA CARAVANE, SON POR-
TE FEUILLE, ET MÊME
SES CHAUSSURES!



FAIS ATTENTION, LEN.
LE VIN REND BA-
VARD, ET TU MAN-
QUES D'ENTRAÎ-
NEMENT



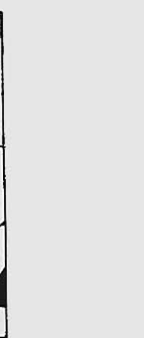
ÇA FAIT PLAISIR,
D'AVOIR QUEL-
QU'UN À QUI
PARLER. SUR-
TOUT QUAND
C'EST UNE GENTIL-
LE FILLE



JE NE SUIS
PAS GENTIL-
LE. ALORS, CON-
TENTONS-NOUS
DE PARLER D'AF-
FAIRES.



JE NE VAIS
PAS TOUR-
NER AUTOUR
DU POT...
ACHÈTE-LA
OU LOUE-LA,
TWILIGHT



EH BIEN, JE VOU-
DRAIS JUSTE M'EN
SERVIR PENDANT
QUE JE VISITE QUEL-
QUES MAISONS
DE CAMPAGNE.



OÙ EST-CE
QUE? MA!
TU ES LÀ!



TU ES DANS TA
CARAVANE, LEN.
NOUS AVONS
QUITTÉ LA PENI-
CHE DE MA HIER
APRÈS-MIDI



QU'EST-CE QUI
S'EST PASSÉ?
COMMENT EST-
CE QUE JE SUIS
ARRIVÉ ICI?



JE T'AI RAMÈ-
NÉ DANS MA
VOITURE. NOUS
AVONS DÎNÉ EN-
SEMBLE, TU ÉTAIS
COMPLÈTEMENT
CUIT



C'EST LE VIN ET
TOUTES CES BON-
NES CHOSSES. JE
MANQUE D'EN-
TRAÎNEMENT



JE TE REMER-
CIE DE D'ÊTRE
OCCUPÉE DE
MOI, TWILIGHT



C'ÉTAIT
LA MOINDRE
DES CHOSSES



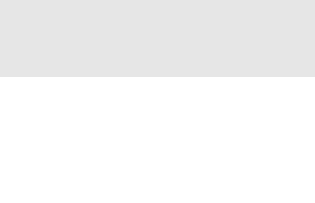
J'ESPÈRE QUE
JE N'AI PAS
DIT TROP DE
BÊTISES?



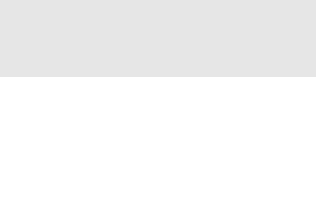
NON, À PART DES
COMPLIMENTS. MAIS
JE NE CONNAIS PAS
UNE FEMME QUI
N'AIME PAS CE GEN-
RE DE BÊTISES, MÊ-
ME SI ELLE N'EN
CROIT PAS UN
MOT.



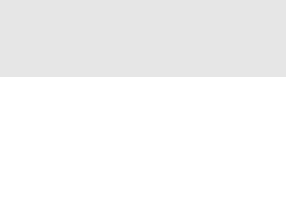
JE NE PLAISANTAIS
PAS. QU'EST-CE QUE
J'AI DIT D'AUTRE?



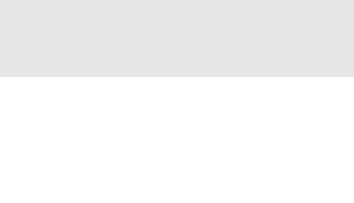
TU AS PARLÉ DE
LA NOUVELLE CA-
CHET TE DONT TU
COMPTAIS TE
SERVIR



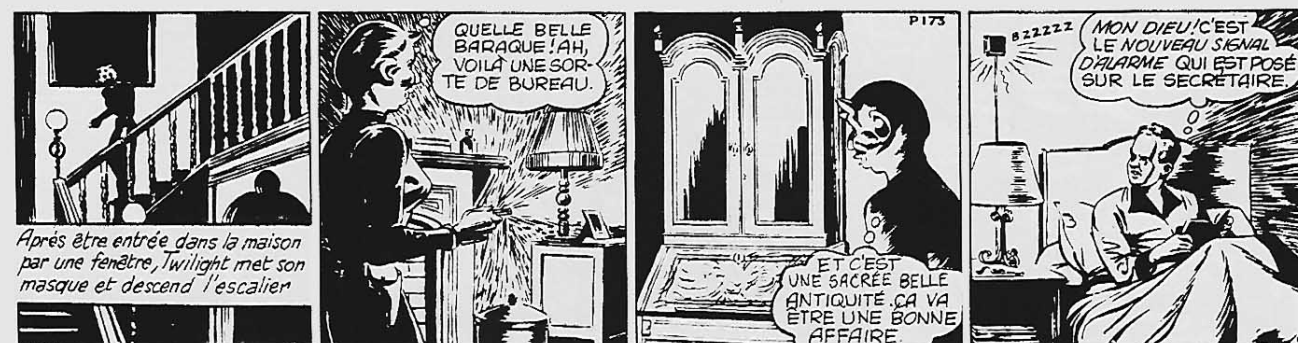
OH NON!
C'EST PAS
VRAI?



MAIS À QUOI PEUT BIEN
TE SERVIR UNE PLANQUE
SI TU N'AS RIEN À CACHER?
REMPLIS-LA D'ABORD DE
PÊZE, ET ENSUITE TU POUR-
RAS DIRE QUE C'EST UN
SECRET



Le vin aidant, Len se met à parler



Twilight ouvre le secrétaire, sans savoir qu'il renferme un signal d'alarme



DES DOSSIERS COMMERCIAUX! JE LES PRENDS



LEVEZ LES BRAS! JE VOUS TIENS EN JOUE!

FAIT GAFFE, J.G! MES HOMMES SONT DEHORS, SI TU TIRES ILS VONT.



PAS LA PEINE DE BLUFFER. JETTE TON ARME ET TOURNE TOI!



QU'EST-CE QUE?

Twilight a été surprise. Mais son masque bizarre a retourné la situation.



JE VAIS SORTIR PAR OÙ JE SUIS ENTRÉE, IL NE S'ATTENDRA PAS



C'EST UNE FILLE AVEC UN MASQUE DE THÉÂTRE!

JE VAIS LA RATTRAPER



WHEW! CE MASQUE EST UN SACRÉ HANDICAP!

La gouttière casse, sous le poids de Twilight, et un coup de feu claque



QUEL SA-LAUD!



IL M'A RATÉE DE PEU, MAIS IL NE PEUT PAS APPELER LES FLICS



CASSÉ! ELLE A COUPÉ LE FIL, MAIS ELLE NE S'EN TIRERA PAS COMME ÇA!



AUTANT QUE JE SACHE, ELLE N'A RIEN EMPORTÉ! MAIS QUAND ELLE EST TOMBÉE, ELLE A DU LAISSER DES INDICES QUI POURRAIENT FAIRE L'AFFAIRE D'UN BON DÉTECTIVE

LA POLICE LOCALE N'A PAS L'AIR DE TROUVER GRAND CHOSE, MR RYAN. CETTE FILLE DOIT ÊTRE CAPTURÉE



IL N'Y A PAS BEAU COUP DE PISTES, VER! C'EST LA SIR. LA FILLE PORTAIT DES GANTS ET UN MASQUE. ET C'EST POUR ÇA QUE JE VOUS AI APPELÉ.



VOUS CROYEZ QUE LA FILLE DONT PARLE L'ARTICLE ET CELLE QUI EST ENTRÉE ICI HIER SOIR SONT UNE SEULE ET MÊME PERSONNE?



OUI, ET L'ARTICLE DIT QU'ELLE TRAVAILLE AVEC UNE BANDE. MAIS, À MON AVIS, C'EST DU BLUFF, ELLE EST SEULE.



ELLE VOUS A RACONTÉ LA MÊME CHOSE, MR SCOTT?

OUI, MAIS QUAND J'AI TIRÉ SUR ELLE, PERSONNE N'A RÉPONDU

C'EST LÀ QUE LA FILLE EST TOMBÉE, RYAN. ELLE SE TENAIT APRÈS LA GOUTTIÈRE



JE GARDE ÇA... DANS QUELLE DIRECTION S'EST-ELLE ENFUIE, MR SCOTT?



VERS LA GAUCHE. ELLE PORTAIT DES CHAUSSURES DE SPORT, SANS TALONS



QU'EST-CE QUE C'EST QUE CETTE FUMÉE TWILIGHT?



J'AI EU LE MALHEUR D'EN LAISSER UN MORCEAU CHEZ MR SCOTT HIER SOIR.



IL Y A UN MORCEAU DE LAINE QUI EST RESTÉ ACCROCHÉ





TU N'AS PAS VU QUELQUES-UNS DE NOS VIEUX AMIS, RÉCEMENT? ANTI

IL N'Y A PERSONNE QUE JE CONNAISSE QUI TE CONSIDÈRE COMME UN AMI, MR BRIAN



C'EST UNE FAÇON DE PARLER. ENCORE UN PEU DE PORTO?

OUI, S'IL TE PLAÎT. AVEC UN BISCUIT POUR LE FAIRE PASSER.



ÇA IRA, MA?

SQUAWK



MON DIEU! JE NE SAVAIS PAS QUE CE TRUC ÉTAIT VIVANT!

J'AVAIS BIEN VU QUE TU T'EN DOUTAIS PAS!



J'ÉTAIS TELLEMENT OCCUPÉ À TE REGARDER DANS LES YEUX QUE JE N'AI PAS REMARQUÉ QUE CETTE MOUETTE ÉTAIT VIVANTE

JE PARIE QUE TU DIS ÇA À TOUTES LES FILLES, PETIT MALIN!



COMMENT EST-CE QUE TU L'AS DRESSÉE À S'ASSEoir ICI?

ELLE S'Y TROUVE BIEN, C'EST TOUT! JE L'AI TROUVÉE SUR MA PÉNICHE, AVEC UNE AILE CASSEE. ALORS JE LA SOIGNE



C'EST TRÈS BIEN, MA, JE NE VOIS PAS TWILIGHT FAIRE ÇA SI ELLE HABITAIT SUR TA PÉNICHE



MAIS ELLE Y HABITE PAS, SI C'EST ÇA QU'IL VEUX SAVOIR, PETIT FUTE! ELLE EST À DES KILOMÈTRES D'ICI. ELLE PREND DES VACANCES EN CARAVANE!



ALORS, TWILIGHT PREND DES VACANCES EN CARAVANE, D'APRÈS MA-THE-CACHE. ET CONNAISSANT TWILIGHT, SES VACANCES DOIVENT ÊTRE PAYÉES AVEC DE L'ARGENT, ÇA BIEN MAL ACQUIS



LA PERSONNE, QUELLE QU'ELLE SOIT, QUI A ESSAYÉ DE CAMBRIOLER JG SCOTT, HIER SOIR, DEVAIT SAVOIR QU'IL ÉTAIT SEUL



ÇA VEUT DIRE QU'ELLE A DU ÊTRE RENSEIGNÉE ET PAR QUELQU'UN DE PROCHE DE MR SCOTT.



Cependant, IL VAUDRAIT MIEUX FILER AVANT QUE LES FLICS TE METTENT LA MAIN DESSUS, TWILIGHT!

CE SOIR, LEN! LA OU NOUS ALLONS NOUS INSTALLER, IL N'Y AURA SÛREMENT PAS MOYEN DE SE BAI-GNER.



TU AS RAISON, JE SERAIS ÉTONNÉ QU'ON PUISSE SE BAI-GNER LA OU ON VA. JE PEUX ME BAI-GNER AVEC TOI?



REGARDE PLUTÔT SI TU VOIS PAS ARRIVER LES FLICS, LEN. JE TE RELAIERAI PENDANT QUE TU TE BAI-GNERAS



Pendant ce temps, Ryan enquête

EST-CE QU'IL Y A DES CARAVANES DE VACANCIERS DANS LE COIN, PATRON?



VOYONS VOIR... IL Y A UN CAMP PRÈS DE LA FERME DES 5 CHÊNES, C'EST À 2 KILOMÈTRES PAR LÀ

JE CHERCHE UNE CARAVANE TOUTE SEULE, OCCUPÉE PAR UNE FILLE BRÛNE AVEC DE LONGS CHEVEUX SUR LES ÉPAULES.



IL Y A UN CLIENT, LA-BAS, QUI POURRA SÛREMENT VOUS AIDER, IL TRAVAILLE À L'ENTRETIEN DES ROUTES.



CE MONSIEUR CHERCHE UNE CARAVANE QUI STATIONNERAIT TOUTE SEULE DANS LA RÉGION.

IL Y EN A PAS MAL, MONSIEUR.



Y EN A-T-IL UNE QUI SE TROUVE DANS LES ENVIRONS DE CETTE MAISON?

C'EST LA MAISON DE MR SCOTT... OUI, J'AI TRAVAILLÉ DANS LE COIN, HIER. VOUS VOYEZ CETTE SOURCE? IL Y A UNE CARAVANE À CÔTÉ.

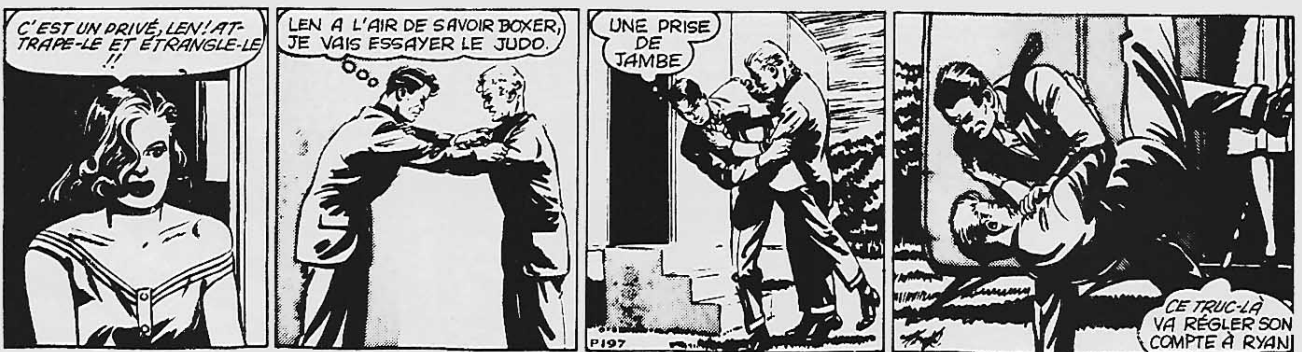


Et près de la caravane en question

JE PENSE QU'ON DE VRAIT FILER, TWILIGHT.

QUAND IL FERA NUIT, LEN! JE NE PRENDS PAS DE RIQUES!

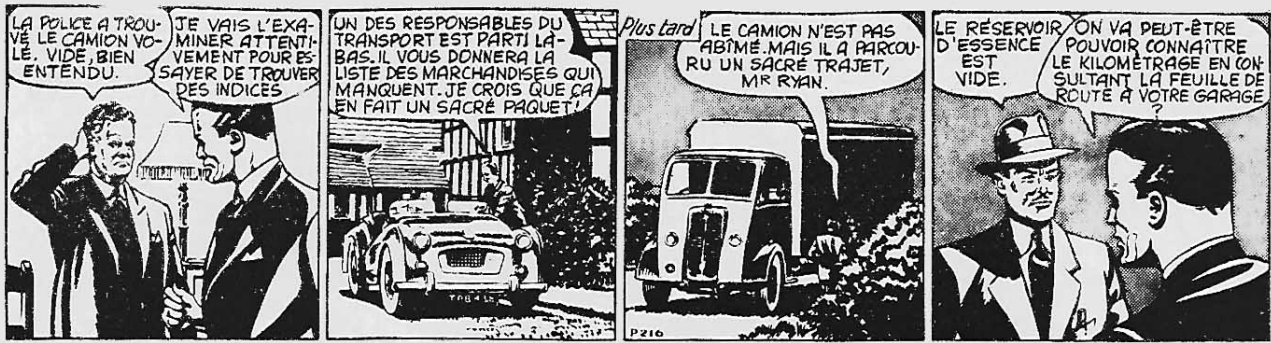










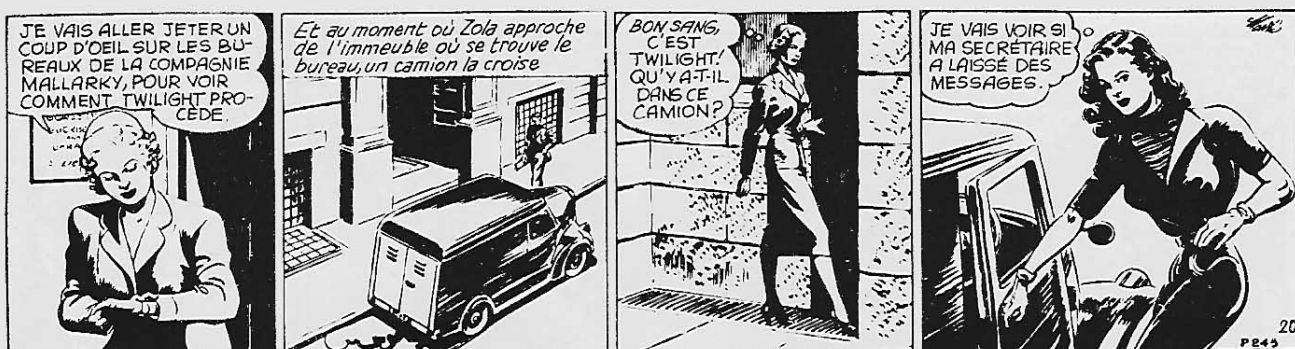














PEUT-ÊTRE QUE TWILIGHT SE GÊTE DE CETTE CAMIONNETTE POUR TRANSPORTER LA MARCHANDISE VOLEE A LA COMPAGNIE MALLARKY? HMM, LA PLUPART DES EMPLOYES DE BUREAU DOIVENT ÊTRE PARTIS, MAINTENANT.



JE NE PEUX PAS RÉGISTRER À L'ENVIE DE JETER UN COUP D'OEIL À L'INTÉRIEUR



DEUX ROULEAUX DE TISSU DÉFAITS, DU MÊME GENRE QUE CEUX DU MARCHÉ DE DUCKSFIELD



Pendant que Zola examine les tissus défaits, du même genre que ceux du marché de Ducksfield.

IL N'Y A PAS DE MESSAGÈRE, IL FAUT QUE JE ME DÉPÊCHE.



Zola entend un bruit de pas et, instinctivement, elle jette un coup d'oeil à l'extérieur...

BON SANG, C'EST TWILIGHT!

SI ELLE ME TROUVE LÀ, TOUT EST FICHU.



JE VAIS FERMER LA PORTE ET M'EN ROULER DANS LE TISSU.



J'AI CRU ENTENDRE UN BRUIT DE PORTE, MAIS ÇA DEVAIT ÊTRE CE TAXI.



AVEC UN PEU DE CHANCE, JE VAIS ARRIVER À LA VIEILLE MINE AU MOMENT OÙ L'EN SORTIRA DU PUB LE PLUS PROCHE.



Twilight se met en route sans savoir qu'elle transporte un passager clandestin

COMBIEN DE TEMPS CELA VA-T-IL DURER?



CETTE CAMIONNETTE DEVRAIT GRIMPER CES COLLINES PLUS FACILEMENT. ELLE SE TRAÎNE. ELLE ACCÉLÈRE, MAINTENANT.



ÉTAIT-CE LA PORTE DU TAXI, OU BIEN AUTRE CHOSE? AH, ON DIRAIT QUE LES TISSUS ONT PRIS UNE DRÔLE DE FORME!



IL VA FAUOIR RUSER. IL FAUT D'ABORD QUE J'ARRIVE À VOIR QUI C'EST, ET EN SUITE QUE JE DÉCIDE DE LA CONDUITE À TENIR AVEC LUI.



JE CROIS QUE JE SAIS COMMENT FAIRE SORTIR CE PASSAGER CLANDESTIN. JE M'ARRÊTE ICI.

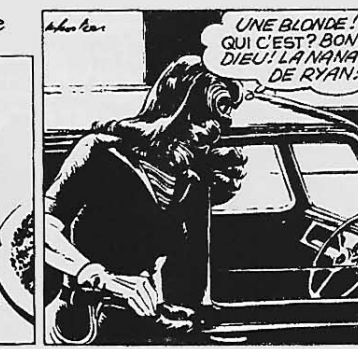


Twilight fait quelques pas, puis elle enlève ses chaussures...



...Et fait sans bruit le tour de son véhicule

IL VA PROBABLEMENT JETER UN COUP D'OEIL PAR LES FENÊTRES DE CÔTÉ POUR VOIR OÙ JE ME SUIS ARRÊTÉE...



UNE BLONDE! QUI C'EST? BON DIEU! LA NANA DE RYAN!



Ryan examine la porte de la mine abandonnée

IL Y A UN CADENAS! ALORS, MA THÉORIE ÉTAIT FAUSSE. ON N'A PAS BESOIN D'UN GARDIEN À L'INTÉRIEUR QUAND ON MET UN CADENAS À L'EXTÉRIEUR.



C'EST ASSEZ FACILE D'OUVRIR UN CADENAS, POUR QUELQU'UN QUI S'Y CONNAÎT... IL COMMENCE À FAIRE SOMBRE...

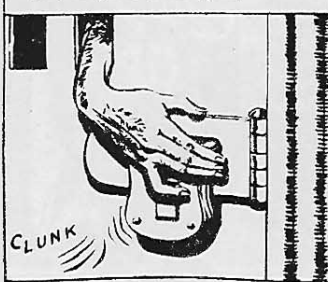


C'EST L'HEURE OÙ LES LAPINS COMMencent À SORTIR... HMM, CE CADENAS ME RAPPELLE UNE HISTOIRE DE VOL DANS LES DOCKS DE LONDRES



Et au moment où Ryan s'éloigne de l'entrée de la mine, une main sort d'une ouverture et agrippe le cadenas

Le cadenas frappe la porte en fer, ce qui alerte Ryan



IL Y AVAIT BIEN UN GARDE À L'INTÉRIEUR ET LE CADENAS S'OUVRE SANS CLÉ.



JE N'ARRIVE PAS À LE RECONNAÎTRE DANS CETTE DÉMI-OBSCURITÉ, MAIS JE NE VAIS PAS TARDER À SAVOIR S'IL GARDAIT LE BUTIN DE TWILIGHT



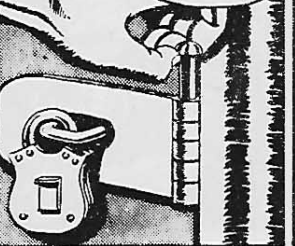
PAS BESOIN DE LE SUIVRE... CE GENRE D'OISEAU NE QUITTE PAS SON NID TRÈS LONGTEMPS



C'EST UN CADENAS VIEUX COMME LE MONDE. IL Y A UN TRUC DANS LE CACHE DE LA SERRURE



MAIS IL N'Y A MÊME PAS BESOIN DE L'OUVRIR, LES GONDS TOURNENT TOUT SEULS.



JE VAIS JETER UN COUP D'OEIL RAPIDE POUR VOIR SI JE TROUVE LE BUTIN DE TWILIGHT



CE DEVAIT ÊTRE L'ENDROIT OU ON PESAIT LE CHARBON.



QUELQU'UN DOIT HABITER ICI! IL Y A DES EMBALLAGES DE NOURRITURE, ET UN MATÉLAS PNEUMATIQUE TOUT NEUF



ALORS, C'EST LE COMPLICE DE TWILIGHT QUI RESTE LÀ POUR LUI GARDER SA CAMELOTE!



IL POURRAIT JOUER À CACHE-CACHE AVEC MOI PENDANT UNE SEMAINE, DANS CETTE MINE, ET S'ENTRAÎNER À LA CIBLE...



Twilight se dirige vers la mine abandonnée

COMMENT EST-CE QUE LA NANA DE RYAN A PU ME RETROUVER AUSSI FACILEMENT? J'AI DÙ FAIRE UNE ERREUR, MAIS LAQUELLE?



LE GARDIEN A DÙ ALLER S'ACHETER À MANGER AVANT LA NUIT, EST-CE QUE JE L'ATTENDS?



NON, SI IL ME TOMBE DESSUS LE PREMIER, IL N'AURA QU'À CACHER MON CORPS ET À CONTINUER COMME AVANT. IL FAUT QUE JE LE PIÈGE; QUE JE L'ENFUME, PAR EXEMPLE



PEUT-ÊTRE QU'IL A DÉJÀ REPÉRÉ MA VOITURE, ET QU'IL EST PRÉVENU.

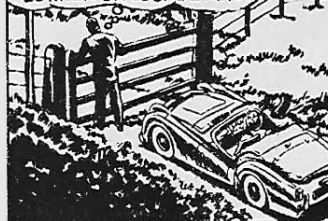


HMM, UN RÉSERVOIR D'EAU, ÇA ME DONNE UNE IDÉE, JE ME DEMANDE S'IL Y A ENCORE DE L'EAU DEDANS, AU BOUT DE DIX ANS?



Ryan quitte la mine abandonnée

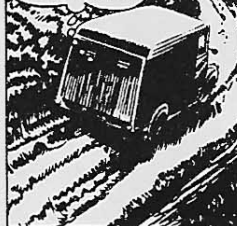
JE VAIS RETOURNER À L'ENTREPRISE DE TRANSPORTS, POUR VOIR SI LE CONTREMÂTRE PEUT ME DONNER UN COUP DE MAIN



Sur la route, il croise Twilight qui se dirige vers la mine, avec Zola. Ils ne se reconnaissent pas



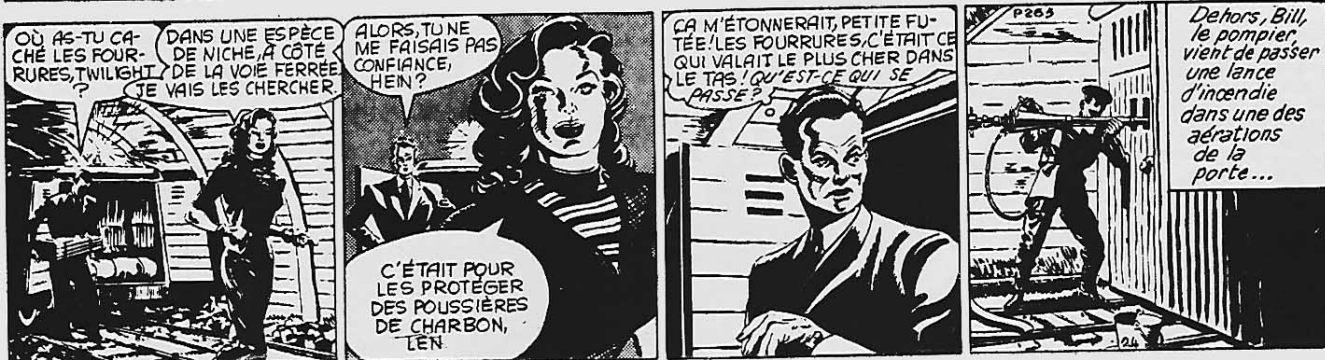
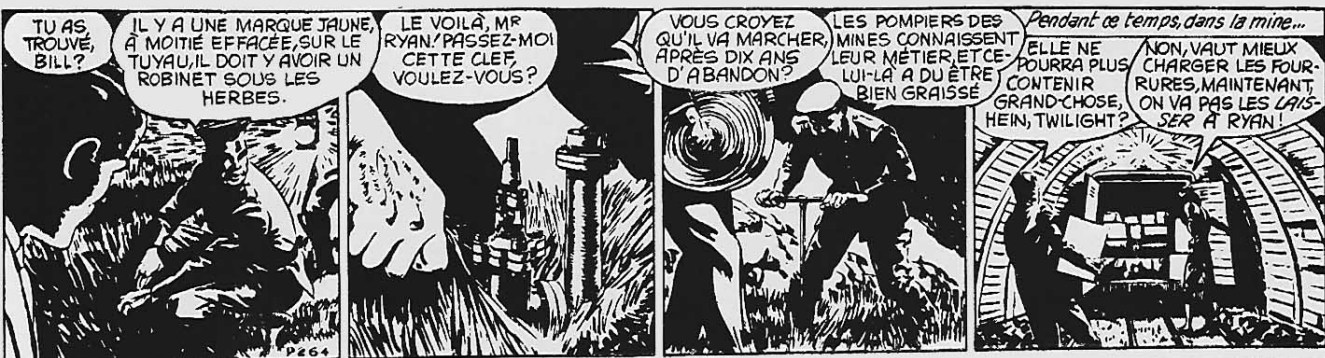
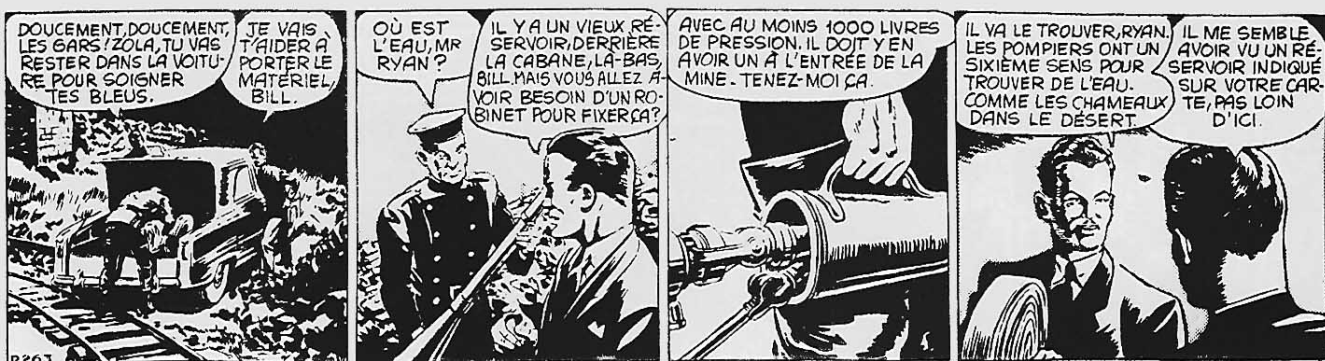
BON SANG - JE VAIS AVOIR DES BLEUS PARTOUT! TWILIGHT A QUITTÉ LA ROUTE. IL FAUT QUE JE SORTE DE LÀ-DEDANS!



Et ainsi, au moment où Twilight s'approche de la grille, Sa passagère saute











Traduction : Benoît Leroux

fin de l'épisode



*Professeur Choron,
que pensez-vous de ceux qui
n'achètent pas HARA-KIRI en 1977,
tout en sachant qu'ils avaient
tort de ne pas l'acheter
en 1967 ?*

*Qu'ils
crèvent !*

